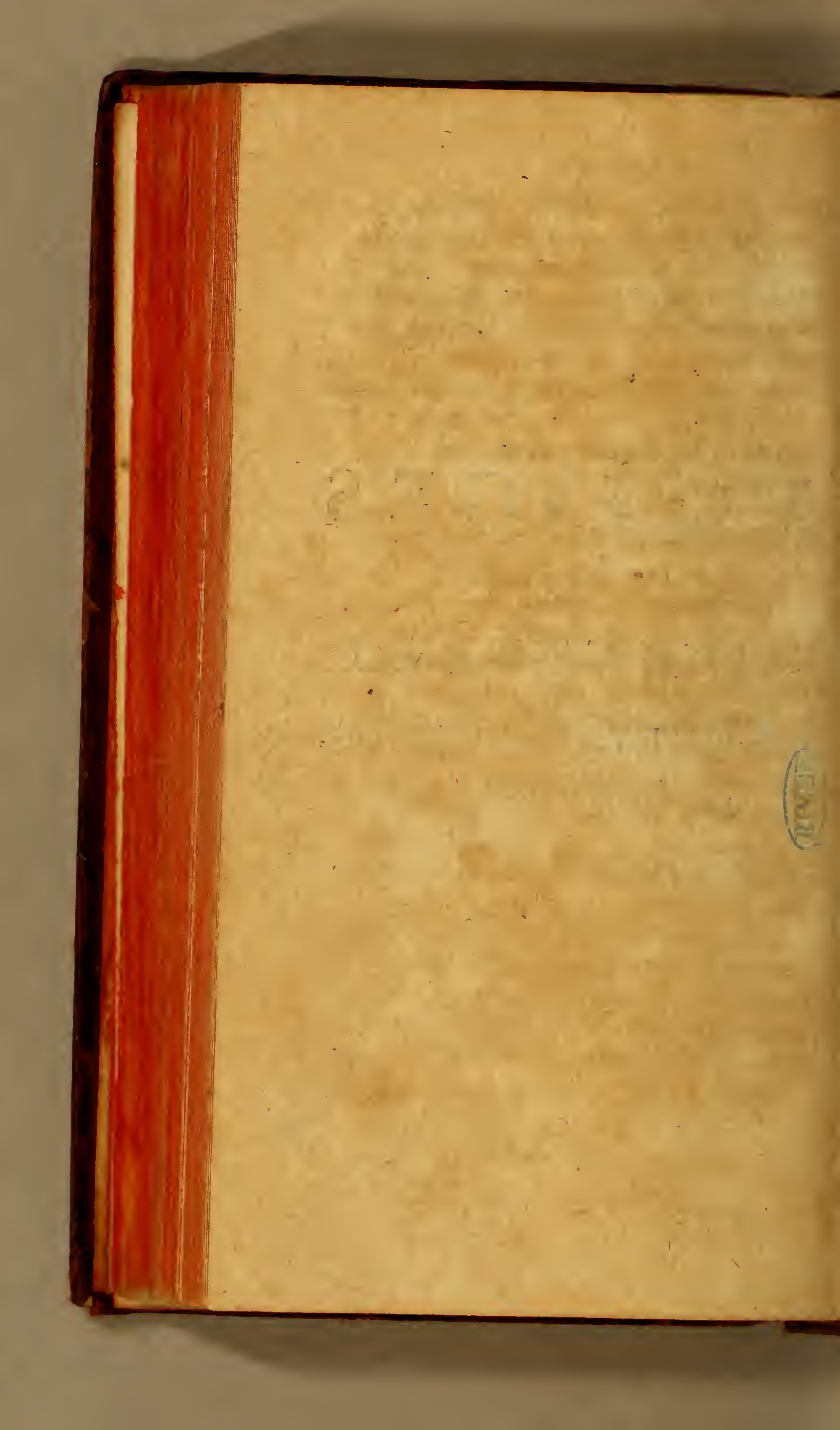



A186
GAUDEO
John Carter Brown.



Elzevir 1605. } [illegible] voyage
5.50 [illegible]
B. de B.



VOYAGES
ET
AVANTURES
DU CHEVALIER DE ***.

Aux Isles Antilles Françoises sous le vent de l'Amérique Septentrionale, à la Havane, Capitale de l'Isle de Cuba, & à Porto-Rico, appartenantes aux Espagnols, à San-Jago de la Véga, Capitale de la Jamaïque, & à Port-Royal appartenantes aux Anglois, & son second voyage à la Martinique.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES;

Et se trouvent

A PARIS,

Chez DESSAIN Junior, Libraire, Quai des Augustins, à la Bonne-Foi.

M. DCC. LXIX.



ERRATA

De la seconde Partie.

PAGE 15, *lig.* 14, dannai, *lis.* donnai.
16, *lig.* 5, perora, *lis.* parla.
22, *lig.* 16, ledemain, *lis.* lendemain.
50, *lig.* 22, affection, *lis.* affliction.
55, *lig.* 4, Neker, *lis.* Nekre.
57, *lig.* 2, expatriés, *lis.* expatrier.
57, *lig.* 24, dannee, *lis.* donnée.
59, *lig.* 3, tentée de crore, *lis.* portée à croire.
60, *lig.* 18, une, *lis.* un.
89, *lig.* 17, Julie, *lis.* Silvie.
92, *lig.* 19, principaux des habitans, *lis.* principaux habitans.
98, *lig.* 6, dans, *lis.* ſur.
122, *lig.* 13, tenduns, *lis.* tendu.
138, *lig.* 19, guais, *lis.* gais.
161, *lig.* 26, avet, *lis.* avec.
187, *lig.* 9, au moins toutes, *lis.* au moins à toutes.
193, *lig.* 24, la deviendra, *lis.* le deviendra.
206, *lig.* 5, interval, *lis.* intervalle.
256, *lig.* 25, interval, *lis.* intervalle.

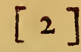


VOYAGES
ET
AVANTURES
DU CHEVALIER D****.



SECONDE PARTIE.

COMME il étoit déja fort tard quand nous entrâmes dans le Port du Cap François, & qu'avant que nous eussions pû être en état de nous présenter décemment chez le Gouverneur, le Fort auroit été fermé, M. de Prépont remit au lendemain notre



deſcente à terre, & décida que nous paſſerions la nuit dans notre bord.

Nous eûmes juſqu'à plus de dix heures du ſoir différentes chaloupes, qui vinrent nous viſiter & nous apporter, ſuivant que cela ſe pratique ordinairement par rapport aux bâtimens nouvellement arrivés, toutes ſortes de coquillages & poiſſons parmi leſquels étoit un vieille d'environ trois pieds de long, qui nous ſervit à faire une chere d'autant plus exquiſe que nous l'arroſâmes de quelques bouteilles de vin du Cap de Bonne-Eſpérance, dont nous fit préſent un Capitaine de Navire de la connoiſſance de notre Armateur, venu tout récemment de Guinée, & auprès de qui nous avions mouillé.

Lorſque nous eûmes ſoupé, j'engageai M. le Chevalier d'Orbigny à ſe retirer, & quand nous nous trouvâmes ſeuls, je le priai de me continuer ſon Hiſtoire, qui avoit été interrompue lors du coup de vent que nous avions eſſuyé entre S. Chriſtophe & Sainte-Croix, & que bien des circonſtances l'avoient empêché d'ache-

ver. Il y consentit avec plaisir & la reprit ainsi.

SUITE

De l'Histoire de M. & Mademoiselle d'Orbigny.

APRÈS que ma tante se fut promenée dans le parloir l'espace de sept à huit minutes, elle vint se remettre à sa place, & s'adressant à sa fille, elle lui dit; il me paroît, Mademoiselle, que votre imagination est prompte à s'échauffer, & fait beaucoup plus de chemin qu'elle ne devroit. Qui peut donc vous avoir déja aussi bien instruite sur cet article? Sachez que quand bien même vous n'auriez pas pris le change sur ce qui m'est échappé, l'intelligence déplacée que vous avez fait paroître, annonce un desir qui, à votre âge, devient criminel; mais je n'ai pas eu en vue de vous faire regarder mon neveu comme un homme qui devoit être un jour à vous: deux choses essentielles s'y opposent;

vous n'êtes pas riche, votre cousin l'est encore moins, & le peu même qu'il a, il le doit à mes bontés; ainsi, ma chere enfant, rejettez absolument de votre esprit l'impression que pourroit vous avoir fait, mal-à-propos, ce que j'ai dit fort innocemment, & dont néanmoins je me repens très-fort. Vous resterez ici encore deux ans, & alors si vous avez du goût pour un établissement dans le monde, je ferai en sorte de vous en procurer un digne de vous ; cependant je prie le Seigneur de vous inspirer une vocation plus utile à sa gloire & à votre salut. Je ne prétends pas au moins, pour cela, gêner votre inclination, ni vous contraindre en rien; Dieu m'en préserve ! mais réfléchissez bien que le monde est hérissé d'écueils contre lesquels la vertu même la plus solide, qui n'est pas soutenue par la grace, va souvent se briser, à plus forte raison celles qui, comme la vôtre, ne sont que chancellantes. Considérez d'un autre côté les douceurs de la vie monastique, les délices que l'on goûte en se consacrant entierement à l'Auteur de nos jours, les épanchemens de notre cœur dans le sien, les

raviſſemens qui toujours en ſont la ſuite, cette ſainte allégreſſe que nous reſſentons, lorſqu'en lui remettant entre les mains, une ame qu'il ne nous a confiée que pour l'employer à le louer ‘ il nous couronne d'une gloire qui a fait l'ambition des plus grands Saints, & dont vous avez ſous les yeux tant de modeles. Vous quitterez vos parens, vos amis, cet effort eſt grand, j'en conviens; mais comptez vous pour rien les graces dont la Providence paye avec uſure le ſacrifice que vous lui faites de quelques plaiſirs idéals & momentanés dont la jouiſſance n'emporte au plus que le tiers de notre vie, tandis que le reſte devient la proie des remords ſouvent infructueux.

Faites la comparaiſon de ces deux états, ma chere fille, & j'agirai à votre égard en conſéquence de l'option que vous en ferez; je vais vous laiſſer un inſtant avec votre couſin pour faire une viſite à Madame l'Abbeſſe, je viendrai enſuite le reprendre & vous dire adieu.

Comme nous n'avions pas un inſtant à perdre, nous profitâmes, ma cou-

ſine & moi de l'abſence de Madame d'Orbigny pour nous faire l'aveu des ſentimens que nous nous étions réciproquement inſpirés, je lui jurai une perſévérance même à l'épreuve de la mort; elle me proteſta que, quelque choſe qui arrivât, elle me ſeroit inviolablement attachée toute ſa vie, & que jamais aucun autre que moi ne lui ſeroit rien; elle me tendit ſa main que je lui baiſai, & elle ſerra la mienne.

Je lui racontai alors ſuccinctement tout ce qui s'étoit paſſé entre ſa mere & moi, je lui promis de la venir voir le jour de mon départ pour la garniſon, & de prendre dans cet intervalle tous les arrangemens poſſibles pour lui faire tenir mes lettres ſûrement, & lui faciliter les moyens de me faire parvenir les ſiennes.

Je lui conſeillai auſſi de ne point paroître rebelle aux volontés de ſa mere, pendant les deux années qui me reſtoient à écouler pour atteindre ma majorité, afin de ne lui faire naître aucun ombrage qui pût nous être préjudiciable; que de mon côté mon abſence prochaine me mettroit à couvert de ſes pourſuites, & que d'ail-

leurs je ſaurois diſſimuler de façon qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de me deviner. J'avois à peine achevé cette derniere ſyllabe que Madame d'Orbigny rentra, & après avoir exhorté ſa fille à faire de ſolides réflexions ſur ce qu'elle lui avoit dit, ſortit du parloir, m'en arracha & nous retournâmes à la ville.

Il ne fut queſtion de rien pendant notre route, attendu que nous étions gênés par la préſence de Mademoiſelle Bonneuil, femme de chambre de ma tante qui nous avoit accompagnés. Elle avoit beaucoup de confiance en elle, & je la nomme ici parce qu'elle doit bientôt jouer un rôle intéreſſant dans cette hiſtoire.

Cette fille étoit déja d'un certain âge, elle avoit appartenu à feue ma mere, & n'étoit entrée au ſervice de Madame d'Orbigny qu'après la mort de ſa premiere maîtreſſe; c'étoit elle qui m'avoit élevé, & elle ne tarda pas à me donner des preuves de l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour moi.

Comme j'étois bien aiſe, en arrivant à la ville, de me livrer à mes réflexions, & de ſonger aux moyens

dont je me ſervirois pour voir ma couſine avant de partir, & établir entre nous une correſpondance qui pût n'être pas découverte ; je feignis d'être plus incommodé que je ne l'étois avant d'aller au couvent ; ce qui me donna la liberté de me retirer dans ma chambre & de me mettre au lit. Il n'y avoit pas une heure que j'y étois quand Madame d'Orbigny vint me trouver ; elle parut très-ſenſible à mon indiſpoſition, elle me propoſa ſon Médecin, que je me gardai bien d'accepter, je me contentai ſeulement de la prier de vouloir attendre quelque tems, que peut-être le repos ſuffiroit pour me rendre la ſanté : elle y acquieſça, & me demanda enſuite ſi j'avois été content de la leçon qu'elle avoit faite à ſa fille. Je ne manquai pas de l'approuver avec cet air de bonne foi qui perſuade même les gens les plus défiants, & j'ajoutai que l'incartade de ma couſine ne devoit être conſidérée que comme un trait d'enfantillage, qui dans le fond, ne méritoit pas la moindre attention, & que dorénavant il ne falloit point pouſſer les choſes plus loin, parce que, comme j'avois

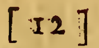
déja eu l'honneur de lui faire obſerver, je ne voulois pas donner lieu à une vocation forcée; mais que ſi ma couſine prenoit ce parti d'elle-même, je m'en conſolerois d'autant plus aiſément que je n'aurois aucun reproche à m'en faire.

Je n'ai jamais vu de ma vie une femme auſſi contente que le fut cette mere dénaturée; elle m'accabla des plus tendres careſſes qui, je crois, auroient eû des ſuites très-ſérieuſes, ſi mon cœur avoit été en ma diſpoſition. Mademoiſelle Bonneuil qui entra un inſtant après, me retira bien à propos de l'embarras où je me trouvois, & emmena avec elle ſa maitreſſe pour aller ſouper.

J'employai toute la nuit à former différens projets & à ne rien réſoudre, & le lendemain matin pendant que je m'habillois, je vis entrer Mademoiſelle Bonneuil, qui venoit de la part de ma tante s'informer en quel état j'étois. Un air d'impatience que je fis paroître de me voir continuellement obſédé, joint à quelques ſoupirs qui m'échapperent, donnerent lieu à cette fille de me dire qu'il y avoit en moi

plus de chagrin que de maladie, & que si je voulois lui ouvrir mon cœur, je trouverois en elle une confidente discréte ; que je ne devois pas ignorer combien elle m'avoit été attachée, qu'elle ne desiroit rien tant que de me prouver son zele ; elle m'avoua qu'elle avoit la confiance de sa maitresse, dont elle connoissoit toutes les vues sur moi, que la veille, tandis qu'elle la déshabilloit, elle lui avoit fait le récit de l'entretien qu'elle avoit eu avec l'Abbesse au sujet de sa fille, que son intention étoit de la contraindre par ruse ou par force à prendre l'habit, lorsque je serois à ma Garnison, & de lui faire faire sa profession avant mon retour ; qu'elle m'en avertissoit, afin que dans le cas où je m'y intéresserois, je prisse les précautions nécessaires pour en empêcher l'exécution ; qu'elle ne s'étoit déterminée à me faire de pareilles avances que pour m'aider de ses conseils & me rendre tous les services qui pourroient dépendre d'elle ; qu'elle étoit indignée des manœuvres de sa maitresse, & qu'elle ne feindroit dorénavant de la servir, dans ses trames criminelles, que pour

la faire échouer en ſervant l'innocence, & qu'enfin elle étoit bien réſolue à me faire un ſacrifice de ſa fortune ſi on venoit à s'appercevoir qu'elle fût dans nos intérêts. J'acceptai avec reconnoiſſance les offres de cette fille, je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre ma tante & moi, je lui témoignai la répugnance invincible que j'avois pour mon mariage avec elle, le mépris que ſes propoſitions m'avoient fait naître ; je lui fis auſſi entendre que mes intérêts particuliers, que j'étois bien aiſe de ménager, me forçoient à uſer, contre mon caractere, d'une diſſimulation qui, dans toute autre circonſtance, pourroit paſſer pour perfidie; & l'attente où j'étois d'un ordre de la Cour, que j'avois mendié, pour rejoindre le Régiment, afin de me mettre, par l'abſence, à l'abri des pourſuites infâmes de cette forcenée ; je lui avouai mon amour pour ma couſine, ſon retour pour moi, les promeſſes que je lui avois faites de l'aller voir en partant pour Metz, l'envie d'établir une correſpondance ſûre entre nous deux ; qu'en un mot, c'étoit là les vrais motifs du chagrin où elle



me voyoit plongé, & que perſonne dans le monde ne pourroit y remédier mieux qu'elle, ſi elle étoit effectivement auſſi bien intentionnée qu'elle venoit de me l'aſſurer.

Cette fille me confirma dans la bonne opinion qu'elle avoit déja commencé à me donner d'elle, me dit qu'elle alloit rêver aux meſures qu'elle prendroit pour m'obliger ; que juſqu'à mon départ elle épieroit ſi bien ſa maitreſſe qu'elle ne lui laiſſeroit gueres le tems de me tourmenter dans les tête-à-tête que nous pourrions avoir enſemble, & qu'elle ne manqueroit pas de me rendre compte tous les matins de ce qu'elle auroit appris.

Trois jours après cette converſation, je reçus de la Cour l'ordre que j'en attendois, je jouai le déſeſpoir en allant le porter à ma tante, qui manqua en expirer de douleur ; elle me dit qu'elle avoit une de ſes parentes attachée à la Reine, & que ſi je voulois, elle alloit lui écrire pour la prier de faire révoquer cet ordre, qui ne pouvoit être que l'effet d'une mépriſe, puiſqu'il s'en falloit plus de ſept ſemaines que mon congé ne fût ex-

piré. Je parus d'abord consentir à sa proposition ; mais un instant après je lui fis observer que quand bien même on se seroit trompé daus les bureaux, mon empressement à le faire remarquer, feroit peut-être regarder ma démarche comme un éloignement pour le service qui me feroit mal noter, & que tout bien considéré, le parti le plus sage & le plus prudent étoit, malgré l'aimant qui m'attiroit auprès d'elle, de commencer par obéir, sauf lorsque je serois rendu à ma Garnison, s'il n'y avoit rien d'extraordinaire qui y exigeât ma présence, à faire mes représentations au Ministre, lui exposer le tort que mon absence pourroit faire à mes affaires, & lui demander un nouveau congé qui ne seroit pas moins que de quatre mois, en quoi je gagnerois le double ; elle se rendit à mes raisons, qu'elle trouva fort bonnes, & mon départ fut fixé à quatre jours de-là.

Mademoiselle Bonneuil vint à son ordinaire le lendemain matin dans ma chambre, pour me communiquer ce qu'elle avoit imaginé, & en me remettant un habillement d'Abbé tout

complet, rabat, perruque, calotte, &c. Elle me dit en riant : tenez, Monſieur, voilà de quoi vous introduire auprès de votre couſine le jour que vous partirez d'ici ; ſerrez promptement le tout dans votre malle ; un couſin de votre taille, que j'ai au Séminaire, & à qui je rends ſervice, a bien voulu, à ma priere, conſentir à faire faire cet uniforme que j'ai été chercher hier au ſoir. Il a ſouvent été plus efficace que le vôtre pour faire des conquêtes ; il n'a pas tant d'éclat à la vérité, mais il eſt moins ſcandaleux, ſur-tout lorſqu'il eſt endoſſé par la prudence, auſſi eſt il fort en vogue aujourd'hui. J'ai pareillement tout arrangé pour votre correſpondance, vous mettrez les lettres que vous écrirez à votre couſine ſous mon enveloppe, & celles-ci ſous l'enveloppe de mon couſin, qui me les rendra exactement ; je les ferai tenir à Mademoiſelle d'Orbigny par une amie que j'ai Tourriere dans l'Abbaye où elle eſt ; je recevrai les réponſes par la même voie, & je vous les ferai paſſer ; mais il faudra intéreſſer cette ſœur par quelques petits préſens, & il ne vous en coûtera que

cela ; n'êtes vous pas bien content de moi à préſent ? Toutes vos difficultés ſont applanies, c'eſt à vous maintenant à vous conduire de façon que rien ne tranſpire, autrement nous ſerions perdus ſans reſſource. Je me jettai au cou de cette charmante fille, que j'embraſſai mille fois, pour la remercier du ſervice eſſentiel qu'elle me rendoit, j'y joignis un diamant de quarante piſtoles qui avoit appartenu à ma mere, & que je conſervois depuis la mort de mon pere ; je lui dannai vingt-cinq louis pour faire ſes largeſſes à ceux à qui elle jugeroit à propos ; elle s'en alla, & je ſortis pour vacquer à quelques affaires que j'avois en ville.

A mon retour, je trouvai ma tante qui m'attendoit, elle me fit paſſer dans ſon cabinet & donna ordre en même tems que perſonne ne vint nous interrompre, que quand elle ſonneroit. Il me prit dans ce moment un tremblement univerſel & une pâleur qui égaloit celle de la mort. Que craignez vous, Monſieur, me dit Madame d'Orbigny, je n'ai rien que de gracieux à vous annoncer ; tâchez de

vous remettre ? Elle me fit avaler un verre d'eau dans lequel elle verſa quelques gouttes d'une liqueur ſpiritueuſe, me fit aſſeoir à côté d'elle, & pérora ainſi.

Je ne ſais, mon cher Chevalier, qu'elle impreſſion a pu vous faire l'explication que nous avons eue enſemble il y a quelques jours; mais je m'apperçois que depuis ce tems vous faites tout ce que vous pouvez pour m'éviter; ce n'eſt pas-là, je penſe, reconnoître mes bontés à votre égard. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour exiger de vous un amour pareil au mien; je ſens bien que la diſproportion de nos âges y doit mettre de la différence; mais eſt-ce trop que de vous demander en retour de l'amitié? Et pouvez-vous me la refuſer ſans ingratitude? Quelques larmes qu'elle répandit, firent couler les miennes, & faiſant alors un effort ſur moi même, en m'excitant à feindre pour elle une tendreſſe, que je ne reſſentois que pour ma couſine, je lui pris les mains que je baiſai, puis en me jettant à ſes pieds, je m'écriai, après avoir préludé par quelques ſoupirs : plût à Dieu, Madame,

que je n'euſſe pour vous que les ſentimens que vous me demandez ! je ſerois moins à plaindre, & n'encourrerois pas vos reproches; mais j'en éprouve d'autres bien plus vifs, qui me rendront malheureux juſqu'au moment qui doit mettre le comble à mon bonheur, par l'impoſſibilité où je me trouve d'anticiper cet heureux inſtant, car le reſpect que vous m'inſpirez d'un côté, & les préjugés de l'autre, bien loin d'être éteints en moi, y ſubſiſtent encore dans toute leurs forces, & feront toujours une barriere impénétrable aux deſirs criminels que je pourrois former, duſſiez-vous même, par un excès de bonté, conſentir à les ſatisfaire. C'eſt cette façon de penſer, Madame, qui ſeule peut me conſoler de la longueur des deux années qu'il me faut laiſſer écouler avant de poſſéder la divine d'Orbigny, à qui je jure un amour ſincere & une fidélité inviolable, qui ne m'abandonneront jamais juſqu'au jour fortuné où elle voudra bien couronner ma conſtance.

Ma chere tante fut ſi pénétrée de ce qu'elle venoit d'entendre, & en fut

ſi bien perſuadée, qu'en me relevant & me ſerrant étroitement entre ſes bras, elle m'embraſſa tendrement & me dit, je n'aurois jamais cru qu'un jeune Officier de Dragons, qui a paſſé la moitié de ſa vie dans les Garniſons, eut pû conſerver autant de vertu; bien loin de vous blâmer, ajouta-t-elle, je vous admire & vous en aime davantage, j'avancerai même s'il eſt poſſible votre bonheur, comptez ſur moi, je ne changerai point; donnez-moi ſouvent des aſſurances de votre amour, & vous en recevrez des miennes. Avant de la quitter, je crus devoir pour l'entretenir dans les bonnes idées que je venois de lui donner, hazarder quelques careſſes confirmatives de ce que je lui avois avancé; elle ne s'y oppoſa que foiblement, & tout de ſuite, comme ſi j'avois eu peur de ſuccomber, je me retirai avec précipitation dans ma chambre, pour me repoſer un peu de la fatigue que m'avoit donné le rôle forcé que je venois de jouer, & dont ma délicateſſe m'a fait repentir plus d'une fois en ma vie.

Le lendemain, veille de mon dé-

part, j'eus la viſite de Mademoiſelle Bonneuil, qui étoit déjà informée par ſa maitreſſe de ce qui s'étoit paſſé entre nous ; elle m'apprit que ma tante s'étoit déterminée à aller avec elle une heure après mon départ à l'Abbaye, pour y diſſiper ſon ennui ; qu'ainſi il falloit que je deſcendiſſe à la premiere poſte, qui étoit à un quart de lieue plus loin que ce Couvent, & que j'y attendiſſe juſqu'au lendemain pour aller faire ma viſite. Elle me demanda un billet pour ma couſine, qu'elle me promit de lui rendre en main propre; elle me dit qu'il étoit à propos que je l'engageaſſe à prendre confiance en elle, & que je l'inſtruiſiſſe de ſa bonne volonté pour nous. elle m'aſſura auſſi qu'elle profiteroit de cette occaſion pour prendre des meſures convenables avec la Tourriere; que pour la mettre dans mes intérêts, elle commenceroit par lui donner quelques louis, & que le même ſoir, je recevrois la réponſe de Mademoiſelle d'Orbigny.

On vint dans ce moment m'avertir que ma tante m'attendoit pour dîner, je deſcendis auſſitôt, & après le repas,

j'allai avec elle dans ſon cabinet, où nous paſſames le reſte de la journée à nous réitérer toutes les proteſtations que nous nous étions faites le jour d'auparavant.

Au moment où j'allois lui ſouhaiter le bon ſoir, elle me donna une tabatiere d'or où étoit ſon portrait, y ajouta une bourſe de deux cens louis, & me promit de me faire tenir de l'argent toutes les fois que j'en aurois beſoin.

Il eſt vrai que d'auſſi beaux procédés me toucherent tellement que je me repentis bien ſincérement de la façon indigne dont j'avois joué, & voulois encore jouer cette femme; & ſi ſon amour ne l'avoit pas portée à me faire paroître dans notre premiere explication des ſentimens ſi contraires à l'honneur par rapport à ſes enfans, & qui pis eſt, qu'elle n'eût pas eu l'imprudence de me conduire au Couvent où étoit ſa fille, c'en étoit fait, je me ſerois eſtimé fort heureux d'unir mon ſort à celui d'une perſonne auſſi aimable & auſſi généreuſe; mais j'y voyois d'autant moins de remede, que je me ſentois épris de la plus violente

paſſion pour Mademoiſelle d'Orbigny, & dans la diſpoſition de tout riſquer pour en avoir la poſſeſſion ; ainſi ne pouvant plus reculer, je perſiſtai dans la réſolution d'accumuler perfidies ſur perfidies, pour parvenir à mes fins dans l'eſpérance cependant que le laps de deux années, que l'on pourroit peut-être pouſſer juſqu'à trois, changeroit la face des choſes. Ces réflexions me conduiſirent dans ma chambre, où avant de me coucher, j'écrivis la lettre ſuivante à Mademoiſelle d'Orbigny.

» Depuis que je vous ai vue, chere » & aimable couſine, tout a bien » changé ; je ſuis au mieux dans l'eſ- » prit de ma tante, qui doit vous aller » voir aujourd'hui, après que je ſerai » parti. Mademoiſelle Bonneuil, qui » vous remettra cette lettre, eſt dans » notre confidence & très-diſpoſée à » nous rendre toutes ſortes de bons » offices ; ainſi je vous prie de lui ac- » corder votre confiance, dont je ré- » ponds qu'elle n'abuſera pas. Elle » doit me faire tenir à un quart de » lieue de votre Couvent, la réponſe » à cette lettre, que je vous prie de

» lui donner ; elle vous inſtruira de la
» façon dont je me préſenterai devant
» vous, afin de vous garantir de la ſur-
» priſe que pourroit vous cauſer mon
» déguiſement, & elle vous détaillera
» d'ailleurs les arrangemens que nous
» avons pris enſemble pour avoir ſou-
» vent des nouvelles l'un de l'autre.
» Adieu, ma chere couſine, je vous
» embraſſe de tout mon cœur; aimez
» moi, s'il eſt poſſible, autant que
» je vous aime, & ſoyez aſſurée
» du tendre & fidel attachement que
» vous a voué pour la vie

Le Chevalier D'ORBIGNY.

Le ledemain, à ſix heures du matin, Mademoiſelle Bonneuil vint me joindre, je lui remis ma lettre, lui recommmandai mes intérêts, & l'aſſurai qu'elle auroit un jour lieu d'être ſatisfaite de ma reconnoiſſance; & comme je me préparois à partir, ma tante me fit avertir qu'elle m'attendoit pour prendre du chocolat; je deſcendis, & lorſque Madame d'Orbigny m'apperçut, elle me dit qu'elle n'avoit pas fermé les yeux de la nuit, & qu'elle m'avoit fait prier de paſſer chez

elle, afin d'avoir encore une fois le plaiſir de m'embraſſer avant de nous quitter; je la remerciai de ſon attention à me procurer un bonheur d'autant plus agréable pour moi, que je ne m'y attendois pas; nous déjeûnâmes, je pris congé d'elle, & montai dans ma chaiſe, ſuivi de Duval mon laquais, & nous partîmes.

Je me rendis à la premiere poſte; c'étoit l'endroit où je devois reſter juſqu'au lendemain, & qui effectivement étoit éloigné tout au plus d'un quart de lieue de l'Abbaye de V***. Je me fis donner une chambre, & ſous prétexte d'une indiſpoſition qui m'étoit ſurvenue en route, je me mis au lit; je défendis que perſonne autre que mon laquais entrât chez moi, & je me mis à rêver, en attendant fort impatiemment que le commiſſionnaire, que l'on devoit m'envoyer, arrivât.

Il étoit environ midi quand Duval vint interrompre mes réflexions, pour me demander ce que je voulois pour mon dîner: rien, lui répondis-je bruſquement. Parbleu, Monſieur, me répliqua-t-il, ſi tous les Voyageurs fai-

ſoient comme vous, les Hôteliers ne dépenſeroient pas beaucoup à payer leurs cuiſiniers, & leur batterie deviendroit inutile; mais encore faut-il prendre quelque choſe, quand ce ne ſeroit que pour nourrir votre chagrin, qui, ſans cela, pourroit bien vous faire crever. Son propos me fit rire, je lui ordonnai de s'aſſeoir auprès de moi & de m'écouter attentivement; j'ajoutai que s'il étoit intelligent & diſcret, il pouvoit tout attendre de ma reconnoiſſance, qui le diſpenſeroit dorénavant de ſervir, mais que s'il abuſoit de ma confiance, il pouvoit ſe regarder d'avance comme un homme mort.

J'ai toujours eu en partage, Monſieur, me dit ce brave garçon, les qualités eſſentielles que vous me recommandez, & je vous en donnerai des preuves dans toutes les occaſions où vous m'employerez; vous pouvez d'ailleurs compter ſur mon zele; ma fidélité & mon attachement à vous ſervir, même aux riſques de ma vie. Me voilà donc déjà par ce moyen à l'abri de vos menaces; quand à l'eſpoir que vous me donnez, je m'en flatte

flatte d'autant moins, qu'il seroit inoui que le laquais d'un Capitaine de Dragons eût gagné avec son maître autre chose que des coups ; mais ce n'est pas l'appas du gain qui me conduit, j'ai l'âme généreuse & peu intéressée ; ainsi si vous êtes dans l'intention de me mettre dans votre confidence, parlez; Duval votre serviteur est prêt à vous entendre & à tout exécuter pour vous plaire. D'après les assurances que Duval me donna & les protestations de fidélité qu'il me fit, je me trouvai l'esprit si allégé & si tranquille, que je sentis combien il étoit nécessaire & consolant, surtout pour un jeune homme qui a le cœur pris, de rencontrer un quelqu'un en qui il pût mettre sa confiance ; d'ailleurs l'air de franchise que j'avois déja remarqué dans ce garçon depuis deux ans qu'il étoit à mon service, me déciderent absolument à ne lui dissimuler aucunes de mes affaires. Il parut s'y intéresser avec ardeur, & me dit, voici, Monsieur, une avanture qui à ma foi bien la mine de nous faire faire du chemin. Après tout, n'importe, je vous promets de ne vous jamais aban-

donner, & dès ce moment vous pouvez faire autant & plus de fond ſur moi que ſur vous même : mais en attendant, commençons par manger un morceau, cela nous rendra la tête plus ſaine ; & ſans attendre mes ordres, il me donna ma robe de chambre, me contraignit à me lever & fit apporter le dîner.

Il étoit déja ſept heures que je n'avois encore reçu aucune nouvelle, l'impatience me prit ; & j'allois envoyer Duval ſur le grand chemin, pour voir s'il ne rencontreroit perſonne, quand il vint avec un jeune homme qui me remit un billet dont la ſouſcription étoit à Monſieur Monſieur l'Abbé d'Arbois, à l'Etoile d'or, à R ***. Je payai le porteur, que je renvoyai, & je lus ma lettre qui contenoit ce qui ſuit.

„ Tout ce que je vous manderois ici, „ mon cher couſin, n'équivaudroit „ pas, à beaucoup près, à ce que je me „ réſerve à vous dire demain de vive- „ voix ; ainſi ne perdez pas un inſtant, „ je vous prie, à venir recevoir les „ aſſurances de toute la tendreſſe d'un „ cœur qui, tant que je vivrai, ne

» sera jamais à d'autre qu'à mon cher
» d'Orbigny.

FÉLICITÉ.

» Je vous attends à dix heures que
» commence l'office, qui finit à onze
» & demie.

Je communiquai ce billet à Duval,
qui s'écria avec une espece d'enthou-
iasme, morbleu! l'excellente éduca-
ion que celle d'un Convent! à peine
ne jeune personne sortie de la co-
uille, y a-t'elle été un an, qu'elle en
ait plus que pere & mere. Vive vive
et aimable enfant, qui va tout d'un
oup au fait, & ne s'amuse pas à bar-
uigner comme la plupart de nos pe-
ites précieuses de province, qui s'i-
naginent sottement qu'il ne faut se
endre aux desirs d'un amant, qu'a-
rès lui avoir fait parcourir ennuyeu-
ement l'immensité volumineuse de
impertinente Clélie, sans lui faire
race seulement de la moindre épiso-
e. Eh bien! Monsieur, ajouta-t-il,
oyons, à quoi vous déterminez-
ous? A partir d'ici demain matin,
neuf heures & demie, lui répondis-
e, pour nous rendre à l'Abbaye, &

tu m'attendras dans l'Eglise, où j'irai te prendre quand j'aurai fait ma visite. Les choses ainsi arrangées, je me couchai, & je passai la nuit dans des inquiétudes horribles, soit par la crainte de ne pas réussir, soit par celle d'être reconnu : enfin le moment étant arrivé, je me levai, endossai mon nouvel uniforme, & me rendis à l'Abbaye de V***. Aussitôt que j'eus sonné, une Tourriere vint qui me dit : Ah ! c'est Monsieur l'Abbé, montez au parloir S. Louis, on y sera en même tems que vous. Effectivement j'apperçus en entrant Mademoiselle d'Orbigny, qui d'un air riant me salua par un bon jour, M. l'Abbé, je m'approchai de la grille, qu'elle ouvrit pour me faciliter l'aisance de lui donner quelques tendres baisers dont elle ne fut pas en reste avec moi. J'avouerai ici que jamais de ma vie je n'ai ressenti de plaisirs aussi vifs que ceux que j'eus alors, ce qui prouve bien que les premieres faveurs que nous recevons d'un objet aimé, quelques légeres qu'elles soient, sont toujours les plus voluptueuses. Nous passâmes une heure ensemble à tenir le langage or-

dinaire des nouveaux amans ; nous nous communiquâmes réciproquement nos réflexions ; nous arrêtâmes que nous nous en rapporterions aveuglement à Mademoiſelle Bonneuil, & que nous nous donnerions toutes les ſemaines de nos nouvelles ; nous nous jurâmes une fidélité inviolable & une conſtance à toute épreuve ; nous n'oubliâmes pas, ſelon l'uſage, de rendre garants de nos ſermens tous les habitans de la voûte empirée, & le terme marqué, pour reſter enſemble, étant expiré, Mademoiſelle d'Orbigny ouvrit la petite grille ; nous terminâmes comme nous avions débuté, & nous nous ſéparâmes.

J'eus attention, en ſortant, de remercier la Tourriere ; je lui fis préſent de deux louis, je la priai de rendre à ma couſine tous les ſervices qui dépendroient d'elle ; & je l'aſſurai que Mademoiſelle Bonneuil & moi aurions ſoins, de tems en tems, de les reconnoître. Je fus prendre Duval qui m'attendoit à l'endroit déſigné, & nous nous rendîmes en peu de tems à notre Hotellerie, où nous réſolûmes de paſſer le reſte de la journée.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Paris, où nous arrivâmes le jour d'après de fort bonne heure. J'allai rendre visite à notre Colonel où je dînai, & qui me mena passer la soirée à l'Hôtel de Gêvres, où j'eus le bonheur de gagner six cens louis à la roulette, qui me firent projetter bien des choses, que par les sages conseils de Duval, je n'exécutai pas ; & il faut convenir que quoiqu'en général, il n'y ait pas de race plus mauvaise que celle des domestiques, il s'en trouve cependant par fois quelques-uns, qui sous leurs casaques portent les plus belles ames du monde.

Pendant le court séjour que je fis dans cette ville, j'écrivis à ma tante, & à Mademoiselle d'Orbigny, sous les enveloppes convenues ; & le cinquieme jour de mon arrivée, j'en partis pour me rendre à Metz, lieu de ma destination, où je commençai d'abord par prendre tous les arrangemens nécessaires pour établir une correspondance sûre entre ma cousine & moi.

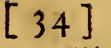
Pendant les huit premiers mois que je passai dans cette ville, j'eus lieu d'ê-

tre content des nouvelles que je recevois; mais la sécurité où je vivois ne fut pas de longue durée, car un soir en rentrant chez moi, Duval me rendit la lettre suivante.

» L'orage vient enfin de succéder
» au calme dont nous avons joui de-
» puis votre départ de ce pays, mon
» cher cousin, Madame d'Orbigny est
» venue ici aujourd'hui avec Made-
» moiselle Bonneuil, qui m'a remise
» votre derniere lettre. Cette mere
» dénaturée qui, en m'abordant,
» avoit les larmes aux yeux, a dé-
» buté par me dire qu'elle étoit rui-
» née par la banqueroute que venoit
» de lui faire un particulier sur qui elle
» avoit un fonds de quarante mille écus,
» dont elle recevoit ci-devant la rente;
» que par cette perte elle se trouvoit
» réduite à en rayer & à se retirer
» dans sa petite terre des Ormeaux,
» où elle ne se réserveroit de ses do-
» mestiques que la Bonneuil, une cui-
» siniere & un laquais; qu'il étoit fort
» heureux que mon frere eût pris le
» parti de l'Eglise, état qui n'exigeoit
» pas des dehors pareils à ceux des
» gens du monde; que le meilleur con-

» ſeil qu'elle avoit à me donner étoit
» de l'imiter, qu'elle feroit des efforts
» pour me procurer une dot capable
» de m'attirer la conſidération de la
» Communauté, & qu'en outre elle
» m'aſſigneroit une penſion de trois
» cens livres qui me ſeroit exactement
» payées tant que je vivrois ; qu'ainſi
» ſi j'étois ſage, je me ſoumettrois
» aveuglement aux ordres qu'elle me
» donnoit, d'autant qu'il ne pouvoit
» me reſter, dans les circonſtances
» actuelles, aucun eſpoir de trouver
» un établiſſement ſortable dans le
» monde, & qu'elle étoit même dé-
» cidée, après que ſes affaires ſeroient
» arrrangées, à venir paſſer le reſte de
» ſes jours avec moi pour y partager
» ma ſolitude, & qu'elle ſe flattoit,
» en goûtant les douceurs d'une ſainte
» retraite, de laiſſer un intervalle en-
» tre la vie & la mort ; qu'elle alloit
» de ce pas en conférer avec Madame
» l'Abbeſſe, dont elle connoiſſoit la
» piété, la Religion & la ſageſſe des
» conſeils, & que juſqu'à ce qu'elle
» revînt me trouver, elle me laiſſoit
» Bonneuil pour me confirmer la vé-
» rité de ce qu'elle venoit de m'an-
» noncer.

» Vous devez bien juger, cher &
» tendre ami, que je n'ai pas été la
» dupe de Madame d'Orbigny, & que
» Mademoiselle Bonneuil n'a pas man-
» qué de m'instruire de la marotte de
» de cette hypocrite, qui non-seule-
» ment employe le mensonge, mais
» encore se joue des choses les plus
» sacrées, pour parvenir à ses fins.
» Quoi qu'il en soit, notre confidente
» m'a conseillé de dissimuler, d'ac-
» quiescer à tout ce que voudroit ma
» mere, de prendre même l'habit si
» elle le jugeoit à propos, de ne m'in-
» quiéter de rien, jusqu'à la fin de
» mon noviciat; & que lorsqu'il seroit
» tems d'éclater, elle le feroit pour
» me prouver, ainsi qu'à vous, com-
» bien elle avoit à cœur nos intérêts;
» c'est dans ce moment qu'elle m'a
» rendu votre lettre, & que je lui ai
» donné celle-ci pour vous la faire
» tenir. Cette bonne fille ma dit aussi
» que sa maitresse devoit vous écrire
» à ce sujet; surtout ne vous laissez
» pas prendre aux piéges qu'elle vous
» tendra; faites comme moi, feignez
» & soyez d'ailleurs assuré que per-
» sonne autre que vous, mon cher



» d'Orbigny, ne poſſédera le cœur de
» votre tendre & conſtante couſine,

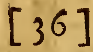
FÉLICITÉ.

Je ne fus pas auſſi ſurpris que l'on pourroit ſe l'imaginer, je connoiſſois le caractere de ma tante, elle me l'avoit montré tout à découvert dans le premier entretien que nous avions eu enſemble; il eſt vrai que pendant un tems, j'avois cru que mes repréſentations l'avoient changée, ce qui même, m'avoit fait en quelque ſorte blamer ma conduite à ſon égard; mais quand je vis ces nouvelles manœuvres tendre aux mêmes fins, je pris mon parti, & je me promis bien, aidé de Mademoiſelle Bonneuil, de la faire contribuer elle-même à rompre toutes ſes meſures.

Je montrai cette lettre à Duval, qui me confirma dans le deſſein où j'étois de ne rien entreprendre ſans l'aveu de Mademoiſelle Bonneuil. Deux jours après on m'en remit une de Madame d'Orbigny, que je rappelle pour faire connoître la mauvaiſe foi de cette maratre : voici comme elle étoit conçue.

» Que j'aurois beſoin, mon cher
» Chevalier, de vous avoir avec moi
» pour me conſoler du chagrin que
» me donne votre couſine, qui va
» prendre le voile, malgré ce que j'ai pu
» lui dire pour l'en empêcher, elle eſt
» abſolument déterminée à embraſſer
» la vie monaſtique. Je vous avoue
» que ſi je ne craignois de me rendre
» criminelle devant Dieu, en m'oppo-
» ſant à ſa vocation, j'irois l'enlever
» dès demain du Couvent.

» Je vous engagerois bien, ſi j'oſois,
» à demander un congé à la Cour,
» pour venir ici quelque tems, afin de
» m'aider à détourner ma fille de la
» réſolution où elle eſt, ou pour tra-
» vailler à me diſtraire des idées triſtes
» que me cauſera la perte que j'en
» vais faire ; mais vous l'avouerai-je,
» mon cher Chevalier, je me crains
» autant que vous vous craigniez
» avant votre départ. Vous devez
» m'entendre : ainſi toute réflexion
» faite, & pour notre commune tran-
» quillité, je vous conſeille de paſſer
» dans votre Garniſon le tems qui doit
» encore s'écouler juſqu'au moment



» où pourra être entierement à vous,

DE CAILLIERE D'ORBIGNY.

Duval fut ſi indigné de la fourberie de cette femme, qu'il ne ſe poſſédoit plus, & je crois que ſi je ne l'avois retenu, il ſeroit parti dans l'inſtant pour, diſoit-il, aller pourfendre en deux cette miſérable, dont il auroit jetté moitié dans la riviere & l'autre dans le feu, afin d'empêcher la réunion des deux parties capables de former un tout qui feroit horreur aux animaux les plus féroces. Je ne pus m'empêcher de rire des expreſſions de ce garçon, je n'en avois jamais entendu de pareilles; il étoit Baſque; & avoit été huit ans Dragon dans ma Compagnie, dont il étoit ſorti à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans le bras gauche, qui le mettoit hors d'état de ſervir le Roi, & il avoit préféré de s'attacher à moi, plutôt que d'accepter les invalides, que l'on lui avoit offerts.

Voici la réponſe que je fis à ma tante:

» Autant je ſuis éloigné, Madame,
» de donner les mains à une vocation

» forcée, autant je le suis de m'oppo-
» ser à une volontaire; ainsi dès-là
» que ma cousine est dans les disposi-
» tions que vous me marquez, je vous
» conseille de la laisser agir à sa fan-
» taisie; vous avez fait ce qui conve-
» noit à une bonne & sage mere, le
» reste est l'ouvrage de Dieu, aux vo-
» lontés de qui il faut absolument se
» résigner.

» Quant à ce qui me concerne, vous
» devez juger par vous même combien
» je desirerois être auprès de vous;
» mais en même tems j'approuve les
» motifs qui vous retiennent. Je
» compte toujours sur la continuation
» de vos bontés, & sur la promesse
» que vous me faites de metre le sceau
» à mon bonheur aussitôt que le ter-
» me, que vous avez fixé, sera ex-
» piré.

Le Chevalier D'ORBIGNY.

Pendant l'année qui suivit cette époque, notre commerce de lettres entre ma cousine & moi, ne fut point interrompu: mais comme le moment critique approchoit, Duval me fit sentir qu'il étoit bien tems de décider

quelque chose, qu'il ne m'en restoit que ce qu'il m'en falloit pour prendre les précautions nécessaires à une entreprise telle que celle que je méditois, & surtout de ne point oublier que si l'argent étoit le nerf de la guerre, il l'étoit pareillement de toutes les autres opérations de la vie. En conséquence de ce conseil, je me déterminai d'abord à écrire à l'ami que j'avois dans les bureaux que ma santé se trouvant considérablement altérée, sans qu'il me restât d'espoir de pouvoir jamais être en état de continuer mes services, je le priais de m'obtenir du Ministre l'agrément de me défaire de ma Compagnie en faveur d'un Officier que je lui nommai, & de m'accorder une retraite honnête.

J'écrivis aussi à ma tante que l'ennui me consumant dans ma Garnison, & que n'y ayant pas d'apparence, que d'après sa derniere lettre, je pusse me flater de me rendre auprès d'elle avant six mois, je venois d'écrire à la Cour pour en obtenir un congé de quatre que j'avois envie d'aller passer en Allemagne, d'où je lui donnerois de mes nouvelles ; mais

que ne voulant rien faire ſans ſon conſentement, je la ſuppliois de m'en accorder la permiſſion, & d'y joindre l'argent néceſſaire pour y paroître dans un état convenable à ma naiſſance.

J'inſtruiſis ma couſine & Mademoiſelle Bonneuil de ce que javois fait, & je priai cette derniere de me mander quand il ſeroit tems de ſe montrer pour enlever l'innocente victime que Madame d'Orbigny vouloit ſacrifier à ſon amour déſordonné & à ſa cupidité.

Environ quinze jours après, l'Officier que j'avois propoſé à la Cour obtint l'agrément pour traiter de ma Compagnie, dont il me donna quinze mille livres, & le Miniſtre m'envoya un brevet de ſix cens livres de penſion.

Je ne tardai pas non plus à recevoir de Madame d'Orbigny ſon conſentement pour voyager en Allemagne, & auquel elle ajoutoit une lettre de change de deux cens louis qui me furent comptez à Metz par le Tréſorier de l'Extraordinaire des Guerres.

Tout m'avoit réuſſi à ſouhait juſ-

qu'à ce moment, & au moyen de mon œconomie je me trouvois possesseur d'environ trente-six mille livres, sans compter mes petits meubles de défaite ; mais le dénouement me faisoit trembler quelquefois, malgré tout ce que pouvoit me dire mon fidel Duval pour me rassurer.

La veille du jour que j'avois fixé pour mon départ, on me remit une lettre de Mademoiselle Bonneuil, dans laquelle en étoit une de ma cousine ; elles me mandoient toutes deux de ne point parcourir l'Allemagne, mais de rester dans le premier endroit d'où je leurs écrirois, jusqu'à ce que j'eusse reçû leurs réponses.

Le lendemain je partis de Metz, à l'ouverture des portes, pour me rendre à Manheim, ville du Palatinat, où l'Electeur fait ordinairement sa résidence. J'appris que le Marquis de T***, Seigneur François, dont j'avois l'honneur d'être parent, étoit alors à cette Cour ; je fus lui rendre visite ; il me fit l'accueil du monde le plus flatteur, & voulut bien se donner la peine de me présenter à l'Electeur, que je trouvai fort affable ; j'eus lieu

d'être content de la réception qu'il me fit ; je paſſai le reſte de la journée avec le Marquis, & le ſoir je me retirai à l'Hôtel où j'étois deſcendu.

J'écrivis avant de me coucher à ma tante & à ma couſine, je leur mandai que je comptois paſſer quelque tems dans cette Ville, & que je n'en partirois qu'après avoir reçu de leurs nouvelles. En les attendant je m'amuſai à viſiter tout ce qu'il y avoit de plus curieux à Manheim. Le Palais de l'Electeur eſt un des plus beaux & des plus riches morceaux qu'il y ait en Allemagne. La Cour du Palatin eſt fort brillante, & la Citadelle très-bien fortifiée ; il y avoit dans ce tems-là une troupe de Comédiens François qui étoit aſſez bonne ; je ne manquois pas une ſeule repréſentation afin de faire diverſion à toutes les inquiétudes qui m'aſſailloient malgré moi. Je faiſois ma cour fort aſſidument à ſon Alteſſe Electorale, qui quelquefois me faiſoit l'honneur de m'admettre à ſa table & à ſon jeu, où je ne laiſſai pas que d'augmenter mes fonds, & je paſſois le reſte de mon tems ſoit à la promenade, ſoit avec le Marquis de T***.

Il y avoit déja 17 à 18 jours que j'étois à Manheim, lorſqu'un ſoir, en rentrant chez moi, Duval me remit deux lettres, dont l'une de ma tante qui ne diſoit pas grand choſe, & l'autre de Mademoiſelle Bonneuil, qui étoit conçue en ces termes.

» Il n'y a plus que trois ſemaines » Monſieur, d'ici au jour fixé pour » la profeſſion de votre couſine, ſi, » comme je n'en doute pas, vous » êtes toujours dans la même réſolu- » tion à ſon égard, partez ſans différer » pour vous rendre au Bourg, où » vous avez déja couché, & qui eſt » à un quart de lieue de l'Abbaye de » V***. arrivez y en ſéculier, deſ- » cendez à l'étoile d'or, & envoyez » par Duval un petit billet à la ſœur » Agathe, Tourriere, où vous mar- » querez ſeulement M. l'Abbé eſt de » retour ; cela ſuffira & le lende- » main vous aurez de mes nouvelles. Il » feroit cependant néceſſaire, en cas » d'événement, que vous priſſiez vos » meſures de façon, qu'au moment » d'avoir votre proie, on ne vous » l'enlevât faute d'être le plus fort ; » ſurtout ſoyez circonſpect, voilà le

» moment décisif, & si vous le man-
» quez ce sera votre faute. Adieu.

BONNEUIL.

Duval, dont j'allois avoir besoin plus que jamais, n'eut pas plutôt entendu la lecture que je venois de lui faire de cette lettre, qu'il me dit Par la Corbleu, Monsieur, voici donc enfin l'instant arrivé où je dois figurer? alons, vîte dépéchez-vous de m'instruire du rôle que je dois jouer dans cette Piece, afin que je m'y prépare & que je me rende digne du suffrage de mon cher Maître, & de notre jeune Héroïne que je brûle d'envie de connoître.

Je ne lui eus pas plutôt déclaré mes intentions, qu'il me dit : il faut Monsieur, que nous partions demain d'ici, vous pour Nancy & moi pour Mets. Donnez-moi ce soir, une lettre pour l'officier qui vous a remplacé dans votre Compagnie, & engagez-le à donner des congés de semestre à trois de ses dragons à qui vous les aviez promis avant de quitter. Ce sont de bons vivans de mes amis, je les connois braves, honnêtes gens,

& capables dans le besoin de nous donner un coup de collier. Avant de remettre votre lettre à leur Capitaine, je sonderai leurs dispositions, je m'arrangerai avec eux pour la récompense qu'il faudra leur donner, & je vous les conduirai bien armés d'ici à quatre ou cinq jours à Nancy à l'Hôtel des trois Maures, où je vous conseille de descendre.

Je n'hésitai pas, je lui donnai la lettre qu'il me demandoit; & le lendemain, après avoir pris congé du Marquis de T***, nous partîmes chacun pour notre destination. Je me rendis à Nancy le troisiéme jour de mon départ de Manheim, & Duval m'y rejoignit avec sa recrue le sixiéme jour d'après notre séparation.

Il fallut songer tout aussi-tôt à habiller promptement ces trois hommes, qui laisserent leurs uniformes en garde à l'hôtesse jusqu'à ce qu'ils retournassent les reprendre.

Le dixiéme jour de mon arrivée à Nancy, j'en partis avec tout ce cortége; Duval, qui étoit à la tête, avoit l'air aussi satisfait qu'un partisan qui vient de lever une forte contribution,

& en cinq jours nous nous rendîmes au bourg de R***, à l'Etoile d'or sur les neuf heures du soir.

Je ne manquai pas d'envoyer par Duval un petit billet à la sœur Agathe, tel que Mademoiselle Bonneuil me l'avoit marqué : on donna ordre à mon laquais d'attendre dans l'Eglise, & une demi-heure après on lui remit la réponse suivante.

» Vous êtes arrivé bien à tems, mon
» cher cousin, pour me délivrer d'en-
» tre les mains de la tyrannie, vous
» aurez demain des nouvelles de Ma-
» demoiselle Bonneuil, conformez-
» vous exactement à ce qu'elle vous
» prescrira, & tout ira bien : adieu,
» je vous embrasse, & si je dois ju-
» ger de votre empressment par le
» mien, vous devez brûler du desir
» de tenir entre vos bras votre fidelle
» & tendre. »

FÉLICITÉ.

Ces vingt-quatre heures ne se passerent pas sans que je fisse bien des réflexions sur la démarche que j'allois faire, & sur les suites qui pourroient en résulter, si je venois à échouer ; ce qui ne laissa pas de me causer

beaucoup d'inquiétude, malgré tout ce que purent me dire Duval & ses compagnons, qui faisoient une aussi bonne contenance que s'ils avoient dû aller au bal. Je ne dormis pas de la nuit ; je me levai de fort bonne heure, & il étoit environ midi quand je reçus ce petit billet de Mademoiselle Bonneuil.

» Tout est préparé, Monsieur, vo-
» tre cousine doit faire sa Profession
» lundi prochain, fête d'une Sainte de
» l'Ordre ; Madame sa mere lui por-
» tera demain Dimanche, ses diamans
» & ses plus beaux ajustemens, afin
» de parer, selon l'usage, la victime
» qu'elle veut immoler. Le jardinier
» de l'Abbaye vous rendra le même
» soir à dix heures un billet de moi,
» suivez-le avec votre chaise & votre
» escorte où il vous menera, & vous
» ne tarderez point à voir Mademoi-
» selle d'Orbigny. J'ai d'ailleurs pour-
» vu à tout, je ne resterai avec Ma-
» dame votre tante que pour conti-
» nuer à vous servir, & par les pré-
» cautions que j'ai prises, elle ne pour-
» ra jamais me soupçonner de rien.
» Aussi tôt que vous serez rendu en
» lieu sûr, écrivez-moi, & je vous in-

» formerai de tout ce qui se passera.

BONNNEUIL.

Je n'avois pas encore décidé où je me retirerois avec ma cousine ; & lorsque j'y rêvois , Duval vint me proposer Tréves , ville électorale & archiépiscopale , la plus prochaine de nous , & la plus convenable , tant pour y donner la main à ma cousine , que pour être à l'abri des poursuites que l'on pourroit faire contre nous.

J'attendis le lendemain avec la plus vive impatience , je fis charger ma chaïse , mettre trois chevaux dessus , & sceller quatre bidets pour mes gens ; en un mot , je veillai à ce que tout fût prêt pour dix heures du soir. Elles étoient à peine sonnées , que le jardinier arriva avec un petit billet de Mademoiselle Bonneuil, qui contenoit ce peu de mots :

» Faites diligence , Monsieur , & ne » manquez pas de m'écrire quand » vous le pourrez. Donnez dix louis » au porteur, lorsque votre cousine » sera libre, j'ai satisfait au reste. Adieu » & bon voyage. »

Après avoir payé généreusement

mon hôte, je partis avec mon cortége & l'émissaire de Mademoiselle Bonneuil, qui nous conduisit par derriere les murs de l'Abbaye, jusqu'à une petite porte qui donnoit dans le jardin ; il l'ouvrit fort doucement, alla prendre une malle qui étoit à l'entrée, la chargea sur ma chaise, rentra, donna un petit coup de sifflet, & à l'instant je vis paroître la sœur Agathe, accompagnée d'un jeune homme, qui, sitôt qu'il m'apperçut, vint se précipiter dans mes bras ; je l'embrassai, le fis monter dans ma chaise, donnai au jardinier la récompense promise ; il referma sa porte, & nous nous éloignâmes.

Nous courûmes toute la nuit & le lendemain jusqu'à midi, que nous nous arrêtâmes dans un gros bourg pour y prendre un court & léger repas, & ensuite nous continuâmes notre route jusqu'à Trèves, où nous arrivâmes le quatriéme jour.

Nous convînmes alors, ma cousine & moi, que jusqu'à nouvel ordre, elle resteroit dans les habillemens qu'elle avoit, sous le nom d'un jeune Seigneur qui visitoit les cours

étrangères & que je pafferois pour fon gouverneur. Ce fut dans ce moment qu'elle me déclara avoir emporté les diamans de fa mere, ainfi que les autres effets qu'elle en avoit reçus le jour même de notre départ, & qui étoient d'une valeur à nous être d'une grande reffource dans l'occafion.

Je donnai avis à Mademoifelle Bonneuil de notre arrivée ; je la priai de m'informer de tout ce qui s'étoit paffé depuis notre évafion, fur qui roulloient les foupçons ; & je l'engageai à ne me rien céler, afin que je m'arrangeaffe en conféquence, & qu'en attendant de fes nouvelles j'allois travailler à m'unir avec ma chere coufine.

Comme je n'avois perfonne à Trèves à qui je puffe m'ouvrir pour mettre mon projet à exécution, je réfolus de laiffer ma coufine dans cette ville avec Duval & deux de fes compagnons, & d'emmener avec moi le troifiéme jufqu'à Manheim, d'y fonder les difpofitions du Marquis de T *** mon parent, & que fi elles m'étoient favorables, je me décou-

vrirois à lui, pour qu'il m'aidât de ses
conseils & de ses connoissances, si-
non que je verrois à me retourner
d'un autre côté.

Je partis dès le lendemain, & en
arrivant à Manheim, j'allai à la même
hôtellerie où j'étois descendu à mon
premier voyage; & comme j'entrois
dans ma chambre le facteur m'appor-
te une lettre de ma tante, qui avec
la douleur la plus amere, m'instrui-
soit de l'enlevement de ma cousine
à qui elle prodiguoit les épithétes les
plus odieuses, elle finissoit par m'or-
donner de me rendre auprès d'elle
sans aucun délai.

Je ne crus pas devoir déférer à ses
ordres, je me contentai de lui témoi-
gner le chagrin que me causoit la
triste nouvelle qu'elle m'apprenoit,
que je prenois toute la part imagina-
ble à son affection, qu'elle pouvoit
compter qu'aussi tôt que je serois ré-
tabli d'une chûte que j'avois fait, je
volerois auprès d'elle pour la conso-
ler, que je ferois l'impossible pour
découvrir les ravisseurs de sa fille,
& que jusqu'à ce, je lui conseillois
de ne point s'inquiéter, & de mena

ger une ſanté qui m'étoit plus chere qu'à elle même.

J'allai enſuite à l'hôtel du Marquis de T * * *, qui, ſi-tôt qu'il m'apperçut, me demanda en riant par quel haſard il me voyoit dans un état ſi différent que celui où je m'étois montré ci-devant, il ajouta que cela ſentoit bien l'aventure, qu'il me prioit cependant de l'en informer ; & que ſi ſes ſervices & ſon crédit pouvoient m'être utiles, il s'employeroit avec plaiſir pour m'obliger. Son accueil gracieux m'enhardit ; & après avoir exigé ſa parole d'honneur de me garder le ſecret, je lui fis l'aveu de tout ce qui m'étoit arrivé, je lui montrai mes lettres, & je terminai par implorer ſes bons offices. Très-volontiers, me dit-il en m'embraſſant, reſtez ici & attendez-moi, je vais travailler pour vous. Il ſortit en effet & revint au bout de deux heures avec une lettre du Chancelier de l'Electeur Palatin, pour ſon frere, qui étoit Evêque & ſuffragant de l'Archevêque, Electeur de Trèves, & en me la préſentant, cet aimable ami me dit : Partez promptement, terminez vos affaires,

& revenez ensuite ici, vous y serez en sûreté, & nous aviserons ensemble à ce qu'il faudra faire pour vous réconcilier avec la maman, & lui faire avaler la pilule.

Je ne pris que le tems de dîner avec le Marquis, je montai ensuite dans ma chaise & me rendis à Trèves, où je trouvai ma chère cousine, qui ne m'attendoit pas si-tôt, je lui rendis compte du succès de mon voyage; je repris mes habits ordinaires, & j'allai rendre ma lettre au Suffragant, qui, après m'avoir fait différentes questions, auxquelles je répondis sans aucun détour, il me dit: je peux tout dans votre affaire, hors de vous donner des dispenses à cause du degré de parenté qui est entre vous & votre cousine. Il faut les faire venir de Rome, ainsi, allez de ma part chez M. Nekre banquier, & portez-lui le billet que je vais vous donner, il passa en même tems dans son cabinet, & au bout de dix minutes il vint me réjoindre, & en me remettant sa lettre, il me dit: ce Banquier vous expédiera promptement & aura égard d'ailleurs à ce que je lui marque pour

vous bien traiter, & vous pouvez être assuré, Monsieur, que je ne négligerai rien pour vous prouver le cas infini que je fais de vous. Il me prescrivit ensuite les autres formalités qu'il falloit observer en attendant mes dispenses, & il m'ajouta, je suis cependant bien-aise de vous prévenir que ce mariage, quoique très-bon ici, ne pourra valider dans votre pays qu'autant qu'il sera réhabilité. Je pris congé de ce Prélat & me rendis ensuite chez le Banquier, qui, après avoir lu la lettre du Suffragant & examiné mes papiers, me demanda cent louis, tant pour les dispenses que pour le Courier extraordinaire qu'il alloit faire partir exprès pour moi.

Je retournai ensuite à notre hôtel, où il fallut bien nous résoudre à attendre patiamment le retour du Courier. Nous employâmes cet intervalle de tems à aller voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville, qui est très-ancienne, grande & bien peuplée; elle est la capitale de l'Archevêché dont l'Archevêque est Electeur & Archichancelier de l'Empire pour les Gaules;

il donne le premier ſon ſuffrage à l'élection d'un Empereur, il y a une Univerſité, il s'y trouve encore de très-beaux reſtes de l'antiquité. Il y a quantité d'Egliſes, dont la plus belle eſt la Cathédrale, qui eſt ſur-tout remarquable par les pierres dont elle eſt bâtie, & qui ſont ſi grandes, que l'on eſt dans l'uſage de dire dans le pays, que l'on s'eſt ſervi du diable pour les employer. Cette ville eſt ſujette à beaucoup de révolutions quand il y a guerre entre la France & l'empire, elle eſt dans une très-belle ſituation ſur la Mozelle, que l'on paſſe ſur un très-beau pont entre deux montagnes. Le pays eſt très-fertile, il abonde en vin à qui l'on donne le nom de vin de Mozelle, & qui a un petit arrière-goût d'ardoiſe, que bien des gens aiment, & qu'en mon particulier je déteſte d'autant plus, qu'il eſt très-froid ſur l'eſtomac & paſſe difficilement. L'Electeur n'y demeure point, il fait ſa réſidence à Coblents, ville dépendante de ſon Electorat, au confluent du Rhin & de la Mozelle, dont le terrein eſt auſſi très-fertile, & produit beaucoup de vin.

C'étoit autre fois une ville impériale, & elle est distante d'environ vingt-trois lieues de Treves.

M. Néker nous servit si bien & le Courrier fit tant de diligence, que le vingt-troisieme jour de son départ de Tréves, il rapporta nos dispenses; j'en fis part à ma cousine, qui dans l'instant reprit les habits de son sexe, & nous allâmes ensemble en donner avis au Suffragant, qui voulut bien lui-même nous honorer de la bénédiction nuptiale; deux Ecclésiastiques & deux de mes gens servirent de témoins. Je levai un extrait en bonne forme de l'acte de célébration, & nous fûmes dîner chez le Prélat qui nous y avoit invités dès la veille; il me remit en sortant de table une lettre pour son frere, nous souhaita bien du bonheur, & nous prîmes congé de lui.

En arrivant à notre Hôtel, je récompensai largement mes trois Dragons, à qui je recommandai le secret, sur tout ce dont ils avoient été témoins; je leur abandonnai les habits que je leur avois fait faire, & je les congédiai; ils me dirent en partant qu'ils alloient passer chez eux le reste de

leur sémestre, & qu'avant de se rendre à leur garnison, ils iroient à Nanci reprendre leur uniformes. Je payai la dépense que nous avions faite pendant notre séjour à Treves, je chargeai l'hôtesse de recevoir toutes les lettres qui viendroient à mon adresse, & de me les faire passer à Manheim, sous lenveloppe du Marquis de T***. & le lendemain matin, nous montâmes en chaise pour nous y rendre.

Comme il étoit tard le jour que nous arrivâmes, & que nous étions un peu fatigués, j'envoyai Duval avec un petit billet chez le Marquis de T***. qui vint nous joindre dans l'instant même que nous allions nous mettre à table, & qui, après les complimens de félicitation qu'il nous fit, à ma cousine & à moi, sur le nœud qui venoit de nous unir encore plus intimement, il voulut bien consentir à partager notre souper. Il y fut question du parti que nous prendrions, je lui fis observer que nous nous étions joués trop cruellement, Madame d'Orbigny & nous, pour pouvoir se flatter d'aucun accommodement; que l'unique moyen

de se soustraire à son ressentiment étoit de nous expatriés jusqu'à ce que Dieu eût disposé d'elle, qu'il m'étoit déjà venu plusiours idées à ce sujet, que je lui communiquerois en tems & lieu, c'est-à-dire quand j'aurois reçu les nouvelles que j'attendois.

Le Marquis de T***. vint nous prendre le jour d'après pour nous présenter à son Altesse Electorale, qui étoit déjà instruite de notre histoire. Ce Prince nous reçut avec bonté, & nous dit que nous pouvions rester dans ses Etats tant que nous voudrions, qu'il nous prenoit sous sa protection, que nous ne serions pas inquiétés, & que quelques puissances que l'on employât auprès de lui, il ne donneroit jamais les mains à rien de ce qui pourroit nous nuire. Après avoir pris congé de cet Electeur, nous passâmes chez M. le Chancelier, que nous remerciâmes de la recommandation qu'il nous avoit dannée auprès de son frere, qui avoit eu toute l'efficacité que nous pouvions en attendre; nous lui fîmes un petit détail de tout ce que ce Prélat avoit fait pour nous, nous lui rendîmes la lettre dont nous

étions porteur, & nous allâmes dîner chez le Marquis, qui nous mena après à la Comédie & nous reconduisit ensuite à notre hôtel.

Le quatrieme jour de notre arrivée à Manheim, le Marquis de T***. me remit une lettre de Mademoiselle Bonneuil qui étoit venue de Treves sous son enveloppe; en voici le contenu.

„Je n'ai pas le tems, Monsieur, „de vous faire un détail exact & cir- „constancié de tout ce qui s'est passé „ici depuis votre départ & celui de „Mademoiselle d'Orbigny, de la sur- „prise de sa mere, lorsqu'en arrivant à „l'Abbaye, elle apprit cette terrible „nouvelle; de sa rage, de sa fureur, „& de son désespoir, qui furent en- „core fomentés par les brocards que „la noblesse du voisinage, qui avoit „été invitée à cette profession, lâcha „sur elle, & des suites qui en résulte- „rent; il faut pour n'en être pas cre- „vée qu'elle ait eu un tempérament „bien fort, ou qu'elle ait été soutenue „par l'espoir d'une vengeance pro- „chaine, que je lui vois méditer de- „puis quelques jours.

» Le bruit public eſt que c'eſt un Abbé
» qui a fait cet enlèvement, & votre
» chere tante eſt preſque tantée de crore
» que vous êtes cet Abbé, ſurtout de-
» puis qu'elle a appris que vous aviez
» vendu votre compagnie ſans l'en in-
» former; que vous en aviez touché
» 15000 liv. & que malgré cela, vous
» lui aviez encore demandé de l'ar-
» gent pour voyager en Allemagne.
» Elle eſt outrée, & a pris la réſolu-
» tion d'aller dans peu à Paris, pour
» ſolliciter vivement le Miniſtre de
» s'intéreſſer dans cette affaire, afin
» qu'il engage toutes les Puiſſances
» étrangeres des pays où vous pour-
» riez vous être retiré, de vous faire
» arrêter. Ses diamans lui tiennent
» encore plus à cœur que ſa fille; elle
» vous traite d'ingrat, de perfide, &
» jure qu'elle ne ſe croira vengée que
» lorſqu'elle vous aura fait punir ſui-
» vant la rigueur des loix, & fait en-
» fermer votre couſine dans un Cou-
» vent pour le reſte de ſes jours.

» Mais comme un malheur n'arrive
» jamais ſeul, elle a appris quelques
» jours après votre départ, que ſon
» fils, ſur qui elle commençoit à jet-

» ter des yeux de bienveillance, avoit
» depuis environ huit mois, fait ses
» vœux aux Dominicains, où il étoit
» depuis près de deux ans, & que ses
» supérieurs venoient de l'envoyer en
» Mission aux Indes.

» Elle a en même tems reçu de S.
» Domingue, une lettre d'une de vos
» tantes du côté paternel, qui avoit
» épousé il y a environ vingt-cinq ans,
» un Amériquain très-riche, nommé M.
» d'Artinvilliers, qui étoit alors en
» France, & qui est mort depuis en-
» viron dix-huit mois, ainsi qu'un fils
» unique qu'elle en avoit eu. Elle prie
» Madame d'Orbigny, au cas qu'elle
» ait plusieurs enfans, de lui en envoyer
» une pour la consoler dans sa vieil-
» lesse, & se charger de l'administra-
» tion de ses biens, qui sont considé-
» rables, & qui lui passeront après
» elle.

» C'est à vous à présent, Monsieur,
» à prendre vos précautions de façon
» à ne vous pas laisser surprendre, &
» à perdre par une négligence inex-
» cusable le fruit d'une entreprise qui
» a été si bien conduite. Profitez des
» découvertes que j'ai faites, elles ne

» peuvent que vous être avantageuſes;
» & dans les circonſtances où vous
» vous trouvez, il n'y a point à ba-
» lancer. Partez donc au plus vîte, &
» ne vous expoſez pas à reſter plus
» longtems en Allemagne où il y a
» tout à craindre pour vous.

» Informez-moi de ce que vous au-
» rez décidé, & ſoyez aſſuré que je
» veillerai toujours de près à vos in-
» térêts, qui me ſont plus chers que
» les miens propres.

BONNEUIL.

Quand j'eus fait la lecture de cette lettre, le Marquis de T***. trouva que cette fille étoit très-ſenſée, qu'elle raiſonnoit fort juſte, qu'effectivement dans l'occurrence préſente, ſes conſeils étoient bons, qu'il les approuvoit beaucoup, & qu'il nous exhortoit à les ſuivre; nous en convinmes tous.

Il ne s'agiſſoit plus que de faire le choix du Port où nous irions nous embarquer; j'en avois bien pluſieurs en vue, mais je ne ſavois auquel m'arrêter. Le Marquis, qui s'apperçut de mon embarras, fixa tout d'un coup

mon irréſolution en me propoſant la Rochelle, où il avoit, diſoit-il, un oncle maternel qui y occupoit une des premieres places auquel il nous recommanderoit, que nous en ſerions très-bien reçus, & qu'il nous feroit avoir un paſſage à bon compte dans le premier bâtiment qui partiroit pour S. Domingue, nous acceptâmes avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance l'offre qu'il nous faiſoit. Il écrivit dans l'inſtant la lettre dont nous devions être porteurs; & il fut arrêté que nous partirions dès le lendemain, & qu'il nous feroit eſcorter par ſon valet de chambre & un autre Allemand, deux hommes capables de nous bien ſeconder, le cas échéant.

Le Marquis nous conduiſit enſuite chez l'Electeur, pour le remercier & prendre congé de lui; nous allâmes auſſi chez le Chancellier; nous employâmes le reſte du jour à nous préparer, à faire charger nos équipages, & le lendemain matin à huit heures, nous partîmes pour la Rochelle.

Nous ne fûmes point inquiétés pendant la route, quoique très-longue; & le jour d'après notre arrivée dans

cette ville, je fus rendre la lettre du Marquis de T***. à son parent, qui voulut absolument que nous fussions loger chez lui ; & qui à cet effet, envoya chercher nos équipages par ses domestiques. Je renvoyai ceux du Marquis de T***. après les avoir bien récompensés & payé leur retour ; j'écrivis à leur Maître une lettre d'adieu & de remercimens, j'en fis autant à Mademoiselle Bonneuil, à qui je rendis compte de tout ce que nous avions fait pendant notre séjour en Allemagne, & à qui je promis de donner de nos nouvelles aussitôt que nous serions à S. Domingue.

Au bout de trois jours il se présenta un Capitaine de Navire, qui devoit mettre à la voile dans peu pour le Fort S. Pierre, où il comptoit recevoir le prix d'une carguaison qu'il y avoit laissé l'année précédente;& de-là faire route pour le Cap François. Nous n'eûmes pas de peine à nous arranger ensemble ; nous fîmes porter dans son bord toutes les choses qui pouvoient nous être nécessaires pendant la traversée ; je trouvai à me défaire avan-

tageusement de ma chaise de poste, & nous nous embarquâmes.

Notre navigation fut une des plus heureuse qu'on eût encore vue, & le trente-huitieme jour, depuis notre départ de la Rochelle, nous mouillâmes dans la rade du Fort S. Pierre, où après avoir resté six semaines, nous appareillâmes pour nous rendre à S. Domingue. Nous eûmes le premier jour un vent fort contraire, & le second nous essuyâmes dans le canal de la Dominique une tempête si furieuse, que ce n'est pas sans miracle que nous sommes ici aujourd'hui; notre vaisseau alla se briser sur les côtes de Marie Galante, & nous fûmes assez heureux pour être du nombre des sept personnes, qui de trente dont notre navire étoit composé, purent entrer dans la Chaloupe, qui nous conduisit dans cette Isle, & ce ne fut qu'en mettant pied à terre, que ma cousine m'apprit qu'elle avoit eu la présence d'esprit de sauver la petite casette qui contenoit nos diamans & nos especes, que nous aurions sacrifiés de bien bon cœur, ponr retirer des flots notre fidel Duval, qui selon

tout apparence, y avoit été englouti.

Voilà, Monſieur, ajouta le Chevalier d'Orbigny, l'hiſtoire dont vous avez déſiré d'être inſtruit; il ne me reſte plus qu'à vous remercier, ainſi que M. de Prépont, des bontés & des attentions obligeantes, que vous avez eu l'un & l'autre pour nous. Je ſouhaite bien ſincerement de trouver des occaſions de vous donner des preuves de ma reconnoiſſance & de l'attachement que je vous ai voué. Mais il eſt encore une choſe qui m'embarraſſe; c'eſt de ſavoir dans quelle partie de cette Iſle, que l'on dit être d'une grande étendue, demeure Madame d'Artinvilliers; car nous voici dans un pays où nous n'avons aucune connoiſſance, & où nous ſerons bien neufs. Autant les malheurs m'ont rendu humble & modeſte, autant étois-je haut & avantageux quand la fortune me favoriſoit; & comme j'étois alors dans un âge où le bonheur autoriſe la ſuffiſance, j'engageai le Chevalier d'Orbigny à ſe tranquilliſer, je lui promis d'applanir toutes les difficultés, je lui conſeillai d'aller ſe préparer avec ſa couſine à deſcen

dre à terre avec nous ; je lui dis que nous les conduirions chez M. de la Roche-Allard, Gouverneur de l'Isle, qui certainement se feroit un vrai plaisir de les obliger à notre recommandation. J'allai ensuite d'un air leste & content de moi-même, rendre compte à M. de Prépont des offres de services que je venois de faire à M. & Mademoiselle d'Orbigny, (car il ignoroit encore qu'ils fussent mariés, & que je sçusse leur histoire.) Quoi! me dit cette Armateur, avec un ton un peu sec, vous accordez votre protection à des étrangers auprès d'un Général que vous n'avez jamais vu, & que vous ne connoissez que de nom ; vous faites plus, vous me mettez en jeu, en me supposant, sans doute, votre façon de penser, dont je suis fort éloigné. Il faut en vérité que vous ayez perdu l'esprit ; faites, Monsieur, comme vous l'entendrez, pour moi, je vous proteste que je ne m'en mêlerai pas. Je lui répliquai avec dépit, que quand bien même je devrois faire une sottise, ce ne ne seroit pas celle de me dédire de ce que j'avois avancé, & que je m'y prendrois

de maniere que je me tirerois de ce pas avec honneur. C'eſt ce que je ſouhaite, me repartit-il ; mais nous verrons, & nous nous ſéparâmes.

Ce n'eſt pas que M. de Prépont ne fût très en état d'effectuer ce que j'avois penſé de lui ; mais j'ai ſçu depuis qu'il avoit été bien-aiſe, en me mortifiant un peu, de m'apprendre à ne me pas livrer ſi aiſément, ni à faire dorénavant des promeſſes auſſi indiſcretes. Pourquoi faut-il, hélas ! que la parque ait moiſſonné ſi vîte les jours d'un ſi honnête-homme & d'un ſi bon ami, qui par ſes conſeils m'auroit ſauvé bien des écarts qui n'ont pas arrangé mes affaires.

Quand nous fûmes prêts, Mademoiſelle d'Orbigny me donna en garde ſa petite caſette, que j'enfermai dans mon coffre de bord, & nous deſcendîmes tous à terre.

Avant d'entrer au Gouvernement, j'eus ſoin de prévenir M. & Mademoiſelle d'Orbigny de n'y pas entrer en même tems que nous, parce que j'étois bien-aiſe de prévenir M. de la Roche-Allard ſur leur compte, aupa-

ravant de les introduire, afin de leur ménager un accueil digne d'eux.

D'abord que ce Gouverneur vit notre Armateur,il vint au-devant de lui, les bras ouverts, en le ſaluant d'un bon jour, mon cher Prépont, comment vous portez-vous, je ſuis bien-aiſe de vous voir ; nous dînerons enſemble, puis en me regardant ; quel eſt ce jeune homme, qui eſt avec vous? C'eſt, lui répondit M. de Prépont, un Gentilhomme que m'a aſſocié M. le Marquis de Champigny, & qui eſt porteur d'une recommandation de ce Général auprès de vous. Je lui préſentai en même tems ma lettre ; quand il l'eut lue. Oui, oui, me dit-il, vous pouvez compter que je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Oh! ça, vous dînerez ici avec Prépont ; mais qui eſt-ce qui vient encore là? ajouta-t-il, en appercevant M. & Mademoiſelle d'Orbigny, qui entroient dans ce moment; c'eſt, lui répondis-je, mon Général, deux illuſtres infortunés qui ont fait naufrage ſur les côtes de Marie-Galante, & à qui nous avons donné le paſſage juſques ici.Nous vou

ſupplions de leur accorder votre protection, dont ils ont grand beſoin, pour découvrir une tante qu'ils ont dans ce pays, & que l'on nomme Madame d'Artinvilliers. Comment diable, reprit ce Gouverneur, c'eſt ma bonne amie, elle demeure à préſent à la Houpeliere, habitation qu'elle a auprès de la porte, à dix ou onze lieues d'ici. Je la ferai avertir demain, & juſqu'à ce qu'elle vienne vous chercher, en s'adreſſant à M. & Mademoiſelle d'Orbigny, vous me ferez l'amitié de loger chez moi; mais il me ſemble cependant, que votre tante m'a dit qu'elle n'avoit demandé à ſa belle-ſœur qu'un neveu ou une niece, & en voilà deux. Tant mieux, tant mieux, abondance de bien ne nuit pas. Mais, lui dis-je, mon Général, ces deux-là ne ſont qu'un; & néanmoins ils ſont chacun en leur particulier, neveu & niece de Madame d'Artinvilliers. Oh! oh! m'y voilà, répliqua-t'il, le couſin a couché avec la couſine; c'eſt ma foi la bonne façon de conſerver les biens dans une famille. Mais nous développerons cela une autre fois, & en attendant le dî-

ner, paſſez tous dans le ſallon, je vais vous y préſenter à la compagnie; & ſi vous voulez, vous ferez une partie.

En ſortant de table, M. de la Roche-Allard me tira à l'écart avec M. de Prépont, & me pria de lui raconter l'hiſtoire de M. & Mademoiſelle d'Orbigny. Je lui donnai à ce ſujet, toute la ſatisfaction qu'il déſiroit, & ſans omettre la moindre circonſtance. Je ſuis bien charmé, me dit ce Général, d'être prévenu de cela, j'en ſerai plus à portée d'obliger ces jeunes gens, & je vais commencer par envoyer un Négre à la Houpeliere avec une lettre pour Madame d'Artinvilliers, qui ne manquera pas de répondre à mon invitation. J'allai enſuite chercher ces deux infortunés, qui confirmerent à ce Gouverneur ce que je venois de lui dire, le remercierent de ſes bontés & de la protection qu'il vouloit bien leur accorder. M. de Prépont & moi, prîmes congé de la compagnie & retournâmes coucher à bord aprés avoir promis à M. le Général que tant que nous ſerions au Cap, nous irions tous les jours dîner chez lui.

Lorſque nous nous trouvâmes ſeuls, cet Armateur me fit entendre que comme les allées & les venues nous emporteroient bien du tems ; il étoit d'avis que nous priſſions un logement à terre, pendant que nous ſerions obligés de reſter au Cap ; j'y acquieſçai avec d'autant plus de plaiſir, que je me flattai d'y faire quelques connoiſſances capables de me diſtraire un peu du chagrin que j'avois de me trouver ſi éloigné de Madame de Norſoy, qui malgré quelques petites infidélités de paſſage, auxquelles le cœur ne participeroit pas, étoit réellement la ſeule que je puſſe aimer.

En conſéquence de cette réſolution, nous deſcendîmes à terre le lendemain de fort bonne heure, après avoir fait mettre dans notre chaloupe les effets de M. & Mademoiſelle d'Orbigny, que nous leur envoyâmes au Gouvernement avec la petite caſſette qui m'avoit été confiée la veille, & nous nous occupâmes à chercher un endroit convenable pour nous retirer tous les ſoirs. Nous n'en trouvâmes pas d'autre qu'une petite maiſon, où il y avoit ſeulement trois chambres, lé-

gerement meublées, dont une de réſerve, un Magazin aſſez ſpacieux, une cave & une petite cuiſine ſéparée ſuivant l'uſage du pays. Cette maiſon appartenoit à une veuve qui demeuroit dans ſon habitation, éloignée d'environ une lieue de la ville, & qui y vivoit avec une niece qui compoſoit toute ſa famille. Nous réſolûmes d'aller après dîner faire une viſite à cette veuve, & de nous accommoder de ſa maiſon, ſi elle nous en faiſoit un prix raiſonnable. Après avoir fait encore quelques viſites, nous nous rendîmes au Gouvernement, où ſitôt que M. de la Roche-Allard nous apperçut, il nous cria vive les gens de parole; ſi vous continuez à en agir ainſi avec moi ſans façon, nous ſerons amis. M. & Mademoiſelle d'Orbigny nous firent auſſi mille careſſes; ils offrirent à M. de Prépont de lui payer leur paſſage, qu'il refuſa très-généreuſement, s'eſtimant trop heureux, leur dit-il, d'avoir pu leur être bon à quelque choſe; & ils terminerent par les complimens ordinaires en pareil cas.

Un inſtant après, Mademoiſelle d'Orbigny me tira dans l'embraſure d'une

d'une croisée, & me parla ainsi. Je fais trop de cas, Monsieur, de l'amitié dont vous nous avez déjà donné tant de marques, pour ne pas vous en demander la continuation. Puis-je me flatter que vous ne me la refuserez pas? Je lui répondis que j'étois trop honoré de celle qu'elle m'avoit accordée sans l'avoir méritée, pour négliger la moindre des choses qui pourroient la convaincre de mon respectueux attachement & de ma déférence à ses volontés. S'il en est ainsi, Monsieur, me répliqua-t-elle, j'exige que vous m'en donniez tout-à l'heure une preuve. Très-volontiers, lui répondis-je, Mademoiselle, & rien ne me sera impossible quand il s'agira de vous servir. Hé bien! me dit-elle, Monsieur, en me présentant un fort beau diamant, je veux que vous acceptiez cette bague, non pas comme une reconnoissance de ma part, mais comme un gage assuré des sentimens que j'ai pour vous. Je m'étois trop avancé pour reculer; ainsi j'acceptai le présent, & je baisai de bien bon cœur la main qui me le faisoit.

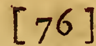
Après que nous eûmes dîné,

pris congé de M. le Gouverneur & de nos compagnons de voyage; nous nous rendîmes à l'habitation de la Dame Avrillon, c'étoit le nom de la propriétaire de la maison que nous avions en vue. Elle nous reçut assise dans un grand fauteuil avec trois ou quatre oreillers derriere son dos; elle étoit assez vieille, & qui plus est, asthmatique. Quand nous l'eûmes instruite du sujet de notre visite, elle appella deux ou trois fois d'une voix enrouée & sépulchrale, Silvie; aussitôt nous vîmes une fille assez jolie, d'environ vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui ne m'eut pas plutôt envisagé qu'elle s'écria. Ah! ma chere tante, voilà un Monsieur, en me montrant du doigt, avec qui je suis venue de France; elle me demanda par quel bonheur elle avoit le plaisir de me revoir, je lui répétai ce que nous venions de dire à sa tante. Elle nous dit qu'elle étoit enchantée de nous être bonne à quelque chose, qu'ordinairement sa maison se louoit soixante piastres par mois; mais qu'à cause de nous, elle la laisseroit à cinquante. Nous nous récriâmes beaucoup sur la cherté, & enfin après

bien des débats de part & d'autre, nous convînmes à quarante, & Mademoiſelle Silvie (qui par parentheſe étoit la Demoiſelle aux papillotes, dont j'ai parlé dans ma premiere partie) nous promit de ſe rendre le lendemain matin, à dix heures, à la ville, pour paſſer le marché, faire balayer la maiſon, & nous remettre les clefs qui nous manquoient. Elle nous offrit enſuite la collation avec tant d'inſtances, que nous ne pûmes nous réſoudre à la refuſer; elle me fit auſſi donner ma parole, que pendant que je ſerois au Cap, j'irois la voir quelques fois & dîner avec elle.

En nous reconduiſant, je l'embraſſai, & nous retournâmes au Cap, où nous nous embarquâmes pour aller coucher à bord.

Nous convînmes en ſoupant que M. de Prépont enverroit à la ville deux pieces de vin, & toutes les choſes qui pourroient nous être néceſſaires pendant le ſéjour que nous y ferions. Il donna auſſi ordre à ſon Lieutenant de coucher dorénavant à ſon Brigantin, & le lendemain nous deſcendîmes à terre avec nos équi-



pages, que nous fîmes conduire à notre maiſon, où nous trouvâmes Mademoiſelle Silvie, qui nous avoit dévancé de plus d'une heure ; elle nous remit toutes les clefs, nous allâmes paſſer le marché ; & ſur ce qu'elle nous dit qu'elle reſteroit deux jours à la ville, pour quelques affaires qu'elle y avoit, M. de Prépont l'engagea à ne pas ſouper ailleurs qu'avec nous, & nous la quittâmes pour nous rendre au Gouvernement.

Après dîner un Officier Suiſſe, nommé Schmitt, aborda M. de Prépont & le tira à l'écart pour lui demander s'il n'avoit pas de tabac de Saint-Vincent dont il voulut ſe défaire, qu'il avoit preſqu'entièrement manqué dans l'Iſle, & qu'il lui procureroit quelqu'un qui s'en accommoderoit avec lui. Je le veux bien, répondit M. de Prépont, envoyez le demain matin chez moi & nous nous arrangerons.

En ſortant du Gouvernement cet Armateur me dit d'aller à bord pour y chercher mon tabac, qu'il avoit une très-bonne occaſion pour m'en procurer la vente, & qu'il eſpéroit

me faire faire un bon coup. Je le remerciai, partis tout de ſuite, & à l'exception de deux groſſes andouilles que je me réſervai pour mon uſage, j'apportai tout ce que j'en avois.

En arrivant au logis je trouvai M. de Prépont & Mademoiſelle Silvie qui m'attendoient, nous procédâmes au partage des chambres, & après avoir fait aſſaut de compliment, jé choiſis la plus petite, & en même tems la plus voiſine de celle de Mademoiſelle Silvie, nous ſoupâmes enſuite le plus gayement du monde, nous fûmes faire un petit tour de ſavanne, & nous nous retirâmes enſuite chacun dans notre appartement.

Auſſi-tôt que je jugeai cet Armateur endormi, j'allai frapper doucement à la porte de Mademoiſelle Silvie, qui me demanda ce que je voulois; renouveller connoiſſance avec vous, lui répondis-je. Quoi! me dit-elle, eſt-ce que vous rêveriez encore à la bagatelle? Pour moi depuis que je vous ai quitté, je n'y ai ſeulement pas penſé une minute. Vous n'avez donc guères ſongé à moi, lui répliquai-je; en tout cas je ne vous reſ-

ſemble point, car je n'ai pas été un inſtant ſans m'entretenir de vos charmes, & ſans deſirer de vous revoir. Auſſi le dieu des cœurs, pour me récompenſer de ma perſévérence, a-t-il dirigé mes pas juſqu'ici, afin que je vous retrouvaſſe ; mais je ne croyois pas que ce fût pour vous faire des reproches de votre ingratitude. Adieu, je me retire, & je ne vous verrai jamais. Attendez, Monſieur, attendez, me dit Mademoiſelle Silvie, je vais...... Mais enfin, à quoi cela nous menera-t-il ? à jouir, Mademoiſelle, à jouir, lui repartis-je, & à goûter l'un & l'autre des plaiſirs que l'amour ne réſerve qu'à la jeuneſſe, & que nous ne ferons pas toujours en état de reſſentir. Elle ſe leva & ouvrit ; j'entrai, & par des démonſtrations phiſiques je lui prouvai la ſolidité de mes raiſons.

Il étoit près de huit heures quand M. de Prépont entra dans ma chambre pour me reprocher ma pareſſe ; mais il ne ſçavoit pas que j'avois employé une bonne partie de la nuit à autre choſe qu'à dormir, & je ne jugeai pas à propos de l'en inſtruire.

Un inſtant après que je fus levé M. Schmitt arriva avec un particulier pour acheter mon tabac, qui me produiſit deux cent Piaſtres de poids, qui avec ce que j'en avois vendu à ſainte Croix, me fit un bénéfice de plus de trois cens pour cent, non compris ce que j'en avois réſervé pour moi.

Quand ces deux hommes furent partis, Mademoiſelle Silvie qui les avoit vus ſortir, nous dit que celui qui accompagnoit l'Officier, étoit un ſoldat Suiſſe déguiſé qui ſervoit de croupier à des Eſpagnols, qui n'oſoient pas par eux-mêmes faire ouvertement le commerce dans l'Iſle, & que ſi nous avions du coton, de l'indigo, des toiles, des mouſſelines, dentelles, galōns, caſtors, taffetas, ſouliers, & toutes autres eſpeces de marchandiſes, à l'exception du ſucre, dont le tranſport étoit trop difficile, elle nous en procureroit la vente à un auſſi bon compte que nous le pourrions faire aux côtes d'Eſpagne ſans courir les mêmes riſques. Nous acceptâmes avec joie ſes offres, & nous lui promîmes une récompenſe honnête. Cela

étant, nous dit-elle, je vais retourner chez ma tante pour la prévenir, y prendre le linge & les hardes dont je pourrai avoir beſoin ici, & je vous rejoindrai après demain.

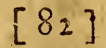
Après ſon départ, M. de Prépont écrivit à ſon Lieutenant de lui envoyer, hors le ſucre, toutes les marchandiſes que nous pouvions avoir l'un & l'autre, tant dans le Brigantin que dans les deux barques, & qu'il vint les accompagner juſqu'à notre Magazin, où il attendroit que nous fuſſions de retour; & nous nous rendîmes au Gouvernement.

Auſſitôt que M. de la Roche-Allard nous apperçut, il vint nous prendre, M. de Prépont & moi, chacun par une main, en nous diſant : venez, Meſſieurs, que je vous préſente à une Dame qui eſt arrivée hier ici avec le Curé de ſa Paroiſſe, afin de vous faire les remercîmens qu'elle vous doit pour tous les égards que vous avez eus pour ſon neveu & ſa niece; je lui ai conté leur hiſtoire, & quoiqu'ils n'ayent pas abſolument obſervé les régles de la bienſéance, on leur a tout pardonné, d'autant que M. le Curé, que voilà,

& qui se trouve être le frere de Mademoiselle d'Orbigny, a promis de faire réhabiliter leur mariage, suivant la permission qu'il compte en obtenir de son Supérieur Général, qui est Vicaire Apostolique dans cette colonie, ce qui, avec les autres formalités que nous observerons, suppléera au défaut de consentement de Madame d'Orbigny. Ainsi Madame d'Artinvilliers, qui ne comptoit que sur un neveu ou une niece, se trouve à présent chargée de toute sa famille. Je vais aussi mander à la Cour cet événement afin que l'on empêche, s'il en est tems encore, Madame d'Orbigny de faire quelques nouvelles incartades dignes d'elle & préjudiciables à sa famille.

M. de Prépont & moi, félicitâmes ces quatre personnes de leur heureuse réunion ; nous nous embrassâmes tous, & nous fûmes nous mettre à table.

Après le dîner, comme nous nous doutions bien que notre Lieutenant étoit à nous attendre au logis, nous prîmes congé de toute la compagnie, & Madame d'Artinvilliers qui devoit s'en retourner avec sa famille à la Houpeliere, nous invita avec instance



à y aller paſſer quelques jours avec elle avant notre départ, & M. le Général qui devoit être de la partie offrit de nous y conduire, & nous leur en donnâmes notre parole.

Nous trouvâmes effectivement notre Lieutenant avec une bonne partie de nos marchandiſes que nous fîmes mettre dans le Magazin, & le lendemain il nous apporta le reſte hors le ſucre. M. de Prepont fit ſéparer ce qui lui appartenoit d'avec ce qui étoit à moi, afin que nous puſſions chacun mettre la main deſſus ſans être obligés de chercher quand nous en aurions beſoin. Nous allâmes à l'ordinaire dîner au Gouvernement, où il fut beaucoup queſtion de Madame d'Artinvilliers & de ſa famille. L'après midi, comme nous n'avions pas grand choſe à faire, nous paſſâmes dans le ſallon, j'y jouai au paſſe dix, & en moins de deux heures j'y gagnai quatre-vint piſtolles d'Eſpagne. L'heureux tems! la fortune voloit après moi, & elle me joignoit; aujourd'hui, je cours après elle & je ne puis l'atteindre, quelle différence! Jeunes gens, ſi jamais dans votre belle ſaiſon, vous vous trou-

vez dans le cas d'en être favorisés, profitez-en, car il vient un tems où cette inconstante nous délaisse. Rappellez-vous à ce sujet ce qu'en dit le proverbe.

Pendant que nous soupions, M de Prépont me félicita sur le gain que j'avois fait, & il me dit que si le même bonheur m'accompagnoit dans la traite, il ne doutoit pas qu'en deux où trois campagnes, je ne fusse en état de procurer un sort heureux à Madame de Norsoy; c'est tout ce que je desire, lui répondis-je, & un instant après, appercevant à mon doigt le diamant que m'avoit donné Mademoiselle d'Orbigny, il me demanda d'où me venoit ce bijou, je lui en rendis compte. Il se mit à sourire en me disant qu'il souhaitoit qu'il eût un meilleur sort que celui qu'il m'avoit donné. Je le réserve, lui repartis-je, pour ma chere Victoire; mais à propos, je voudrois bien lui écrire, & je ne sçai par quelle occasion Tenez toujours votre lettre prête, me dit cet Armateur, je vous en procurerai une dans peu. Pour ne pas perdre de tems, j'allai tout de suite dans ma chambre,

& avant de me coucher, j'écrivis ce qui ſuit.

» Je profite, ma chere Victoire, de » l'unique occaſion que j'ai trouvée de» puis mon départ de Marie Galante, » pour vous donner de mes nouvelles. » Je ne ceſſe jour & nuit de penſer à » vous, & de maudire l'eſpace qui ſe » trouve entre nous, qui me prive » d'aller à chaque inſtant vous don» ner des preuves de toute ma » tendreſſe. La ſeule choſe qui m'en» pêche de ſuccomber à la douleur » que me cauſe cette cruelle ſépara» tion, eſt l'eſpoir que j'ai d'être bien» tôt en état d'unir mon ſort au vôtre » pour ne nous jamais quitter; Nep» tune & Plutus me favoriſent, j'ai » tout crédit dans leur empire, ils » ſont mes garants. L'amour hélas! » l'amour en fera-t-il de même? Puis» je m'en flater? Il eſt dans vos yeux, » adorable Victoire, interrogez-le de » ma part, faites mieux encore, dic» tez lui ſa réponſe. Adieu chere & » tendre amie, je vous quitte à re» gret, je vous embraſſe de tout mon » cœur, & vous prie de ne pas dou» ter de la conſtance, de la fidélité &

» de l'inviolable attachement que vous
» a voué pour la vie,

Le Chevalier D***.

Le lendemain matin, je remis ma lettre à M. de Prépont, qui m'affura qu'elle ne tarderoit pas à partir; & tandis que nous étions à réfléchir fur l'avantage qui réfulteroit pour nous, fi nous pouvions nous défaire à bon compte au Cap d'une partie de nos marchandifes, ainfi que Mademoifelle Silvie nous l'avoit fait efpérer, nous la vîmes entrer avec deux hommes qu'elle nous préfenta comme des gens qui avoient envie de traiter avec nous de bonne foi. M. de Prépont qui prévit bien que nous en aurions au moins pour la journée, me pria d'aller chez M. de la Roche-Allard pour nous excufer de ce que nous ne pourrions pas ce jour-là avoir l'honneur de lui faire notre cour. Quand je lui eus fait mon compliment, il me répondit avec fon ton ordinaire, à la bonne heure, j'y confens pour aujourd'hui fans tirer à conféquence, mais ne vous y accoutumez pas, entendez-vous? car je ne m'en accommoderois pas moi. J'aime

les gens de parole, & au bout du compte, quelques affaires que l'on ait, il faut toujours dîner ſoit dans un endroit ou dans un autre, ainſi plus de pareilles excuſes dorénavant; adieu. M. de Prépont manqua étouffer à force de rire, quand je lui rendis compte de ma miſſion. Un inſtant après cet Armateur me tira à part pour me dire que comme les deux croupiers que Mademoiſelle Silvie nous avoit amenés, n'avoient pas aſſez de fonds pour faire affaire avec nous deux, il étoit d'avis que je commençaſſe par me défaire de mon lot; j'y conſentis volontiers, & après dîner, ils ſe chargerent à peu de choſe près de mes marchandiſes, moyennant deux mille cent piaſtres de poids, de ſorte qu'il ne me reſtoit plus de toute ma pacotille que quarante quintaux de ſucre, deux pieces de baſin, dont une d'Hollande & l'autre des Indes, une piece de taffetas noir, quatre paires de piſtolets damaſquinés en argent, deux fuſils de maître garnis de même, quelques petites quincailleries de peu de conſéquence, & quatre garnitures de veſte en graine d'épinards de fil. Ces deux

croupiers promirent à M. de Prépont de revenir ſous quinzaine pour s'accommoder avec lui. Mais quand ils furent ſortis, Mademoiſelle Silvie nous dit qu'il devoit nous en venir un autre, qui en effet ne manqua pas & s'arrangea avec M. de Prépont de toute ſa partie de coton & de ſon indigo, qu'il lui paya en bon papier ſur les meilleurs Négocians de l'Iſle.

Nous nous rendîmes enſuite au Gouvernement, où nous dînâmes; & ceux qui deux jours auparavant avoient perdu leur argent contre moi, exigerent une revanche, où je leur gagnai encore 35 piſtolles, & je crois que ſi j'avois reſté longtems au Cap, de revanche en revanche, je les aurois bientôt mis hors d'état de m'en demander davantage.

Nous retournâmes de bonne heure à notre Magazin, dans lequel Mademoiſelle Silvie vouloit bien reſter quand nous n'y étions pas, ſur l'eſpérance dont nous l'avions flatée de l'intéreſſer honnêtement; cela lui faiſoit d'ailleurs un petit établiſſement de paſſage aſſez joli, qui ne laiſſoit pas de lui procurer autant & même plus

de plaiſir que s'il avoit été à vie.

Le jour d'après, qui étoit un Dimanche, étant à la Meſſe de la Paroiſſe, nous y vîmes entrer M. de la Roche-Allard, accompagné de pluſieurs Officiers de la Garniſon. Auſſitôt qu'il nous apperçut, il nous fit ſigne d'approcher, & il nous dit qu'il avoit des nouvelles intéreſſantes à nous donner, En ſortant nous l'accompagnâmes au Gouvernement, où il nous lut une lettre qu'il avoit reçue de Madame d'Artinvilliers qui lui mandoit que ſon neveu le Dominiquain avoit obtenu de ſon Supérieur Général, Vicaire Apoſtolique, les pouvoirs néceſſaires pour réhabiliter le mariage de ſa ſœur avec ſon couſin, que le jour de la cérémonie étoi fixé au mardi ſuivant, & qu'elle ſe flattoit qu'il voudroit bien l'honorer de ſa préſence & nous amener avec lui pour y paſſer le reſte de la ſemaine. Quoique ce voyage dérangeât beaucoup nos affaires, nous ne pûmes nous diſpenſer, de le faire, ou d'encourir la diſgrace de ce Gouverneur, qui étoit entier, peu aiſé quand on lui réſiſtoit, & que nous avions d'ailleurs beſoin de le ménager; ainſi nous

lui promîmes de nous rendre à ſes ordres le lendemain à ſept heures.

Auſſitôt que nous eûmes dîné, nous retournâmes à notre logis, où nous trouvâmes heureuſement Mademoiſelle Silvie, que nous priâmes de vouloir bien ne pas déſemparer de notre Magazin pendant que nous ſerions en campagne; elle nous le promit, & M. de Prépont ajouta qu'il alloit ſe rendre à bord pour inſtruire ſon Lieutenant de ce qu'il auroit à faire, qu'il lui donneroit ordre de ſe rendre au magazin & d'y reſter juſqu'à notre retour.

Quand nous fûmes ſeuls, Mademoiſelle Julie & moi, je lui recommandai de ne me pas faire d'infidélité avec M. de Trainfort notre Lieutenant, qui étoit jeune, frais, bien facé, dont les épaules n'anonçoient pas une courte haleine, & qui quoique fort honnête homme, étoit d'ailleurs le plus indiſcret mortel que je connuſſe: elle me promit tout ce que je voulus, & je n'en crus que ce qu'il m'en plut. Comme nous étions ſur ce propos, Mademoiſelle Silvie reçut la viſite d'une petite Créole extrêmement jolie

d'environ quinze ans, fille d'un Commandeur de Negres, & qu'elle me dit être ſon arriere petite-couſine. Oh! l'aimable enfant; m'écriai-je en la voyant, puis m'approchant de l'oreille de Mademoiſelle Silvie, je lui dis aſſez haut pour que la petite l'entendît, que je donnerois bien volontiers dix piſtoles d'Eſpagne, pour qu'elle m'accordât ſes bonnes graces. M. de Prépont arriva dans ce moment, la converſation en reſta-là; la jeune perſonne s'en alla, nous paſſâmes dans le Magazin qui nous ſervoit en même tems de ſalle à manger, & nous nous mîmes à table.

Tandis que nous ſoupions, M. de Prépont me dit qu'il avoit remis ma lettre pour Madame de Norſoy à un Corſaire qu'il avoit trouvé avec ſon Lieutenant, dont il étoit ami, & qui partoit le mercredi ſuivant pour la Guadeloupe, qu'il lui avoit fortement recommandé de la faire rendre ſûrement à cette Dame auſſitôt qu'il ſeroit arrivé, & que je pouvois compter ſur ſon exactitude.

Nous fîmes, avant de nous, coucher un porte-manteau commun pour notre voyage, & nous nous retirâmes. Je me

levai le ledemain d'aſſez bonne heure pour faire mes adieux à Mademoiſelle Silvie, je paſſai enſuite chez M. de Prépont, & nous nous rendîmes au Gouvernement avant ſept heures; nous y déjeûnâmes amplement, nous montâmes en voiture avec M. de la Roche-Allard & M. le Procureur Général du Conſeil ſupérieur du Cap, qui étoit parent de feu M. d'Artinvilliers, & nous arrivâmes à la Houpeliere, habitation de cette dame, diſtante d'environ onze lieues du Cap, & d'une de la Porte, route de Léogane, ſur les quatre heures après midi, à cauſe d'un relais que M. le Gouverneur avoit envoyé à moitié chemin pour ne pas tant fatiguer ſes chevaux.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que l'on fit paroître à notre arrivée, on nous y accabla de politeſſe & de remercîmens, & en mon particulier, j'oſe dire que les héros de cette fête, ſe diſputerent à l'envi l'un de l'autre, à qui me feroit le plus de careſſes, à un tel point que je ne crois pas qne jamais aucuns convives ſe ſoient trouvés dans le cas de faire reſ-

ſentir à leurs hôtes une pareille allégreſſe.

On nous lut, avant de ſouper, les articles du contrat qui avoit été paſſé la veille entre les conjoints, par lequel Madame d'Artinvilliers leur aſſuroit tous ſes biens, dont cependant elle ſe réſervoit la jouiſſance ſa vie durant. Nous le ſignâmes après les parens & M. le Général, & nous aſſiſtâmes le lendemain au nouveau mariage de M. & Mademoiſelle d'Orbigny, ou plutôt à la réhabilitation de celui qui avoit été fait à Tréves; cette cérémonie fut accompagnée d'une pompe dont on n'avoit pas encore vu d'exemple dans le pays. Elle fut ſuivie d'un dîner ſomptueux & d'un bal où tous les principaux des habitans des environs, qui y avoient été invités, ſe trouverent, & on y donna un pharaon, où à mon ordinaire, je gagnai plus de deux cens piſtolles d'Eſpagne, ce qui fit dire à M. de la Roche-Allard que je n'avois beſoin d'autre pacotille pour faire la traite aux côtes, que de cent piſtolles; qui avec le bonheur dont je jouiſſois, ſeroient plus que ſuffiſantes pour gagner en moins de

trois mois le produit d'une année des mines du Potose.

Nous restâmes ainsi quatre jours francs à la Houpeliere, toujours dans de nouveaux plaisirs qui se succédoient les uns aux autres; mais comme nos affaires nous rappelloient au Cap, nous obtînmes avec bien de la peine notre passeport pour y retourner: nous partîmes donc le samedi matin avec la même compagnie que celle avec qui nous y avions été, & nous arrivâmes au Cap à huit heures du soir.

Fin de l'Histoire de M. & Mademoiselle D'Orbigny.

Nous trouvâmes Mademoiselle Silvie & M. de Trainfort notre Lieutenant dans les plus heureuses dispositions du monde, c'est-à-dire à souper; nous nous joignîmes à eux, & officiâmes des mieux, car nous n'avions rien pris depuis le déjeûner, que nous avions fait avant de partir de la Houpeliere; & dans les pays chauds, les digestions ne s'arrêtent pas longtems en chemin, surtout dans de jeunes estomacs, aussi faut-il que la répara-

tion ſuive de près la diſſipation, qui eſt quelquefois de plus d'une ſorte. Après le repas, M. de Prépont renvoya ſon Lieutenant à bord, parce que nous n'avions pas un troiſieme lit à lui donner, & qu'il n'auroit pas été décent à Mademoiſelle Silvie de lui offrir la moitié du ſien, dont certainement ils n'auroienr point été fâchés ni l'un ni l'autre. Je m'apperçus qu'en ſe levant, ce Lieutenant tenoit ſa main droite ſur ſes reins & qu'il appuyoit la gauche ſur la table, ce qui me fit dire aſſez haut, d'un ton ironique, en m'adreſſant à Mademoiſelle Silvie. Eh ! à quel jeu, Mademoiſelle Monſieur de Trainfort s'eſt-il ainſi accommodé, je le croyois ma foi mieux ſur la hanche ? Elle me répondit en rougiſſant un peu, que le pied lui avoit gliſſé ſur les marches en deſcendant à la cave, & qu'il étoit tombé ſur les reins, je ſouris malignement, & la quittai.

Le lendemain, Dimanche, nous allâmes à la meſſe & de-là au Gouvernement, nous y trouvâmes le neveu du Gouverneur de l'Iſle de-Cuba; il ſe nommoit Dom Guſman de Tellaſ-

cos, il ne faiſoit que d'arriver dans une Frégate Eſpagnole qui devoit dès le jour même, après dîner, continuer ſa route pour le Méxique. M. de la Roche-Allard lui offrit un logement tant qu'il ſéjourneroit dans l'Iſle, nous dînâmes enſemble & nous apprîmes que le motif de ſon voyage étoit de ſe faire rendre une barque qui lui appartenoit, & qui avoit été enlevée depuis trois ſemaines par un Corſaire François. Il prétendoit que cette barque n'étoit point de bonne priſe, qu'elle étoit partie de la Havane avec une commiſſion du Gouverneur pour aller à Porto-Rico y rendre à leur deſtination les marchandiſes dont elle étoit chargée; mais qu'un coup de vent, dont elle avoit été ſurpriſe pendant la nuit, l'avoit jettée ſur nos côtes ſans aucune intention d'y faire le commerce, ce qui étoit aiſé à vérifier par la patente même du Patron, qui étoit reſtée entre les mains du Corſaire, qui ne l'avoit point trouvée armée en guerre, puiſqu'elle n'avoit que quatre pierriers & dix hommes d'équipage; que bien loin de ſe mettre en défenſe, elle avoit amené au

premier ordre qui lui en avoit été donné, ne comptant pas à la vérité qu'on dût la saisir, parce qu'elle n'étoit pas dans le cas, & qu'enfin toutes les circonstances de cet enlevement militoient en sa faveur.

Le Corsaire que M. le Général manda après le dîner, soutint au contraire qu'il avoit rencontré cette barque sur nos côtes, à l'Esterre du Port de Paix, environ sur les cinq heures du matin, en sortant d'en poursuivre une autre qui lui étoit échappée une heure auparavant, & qu'il avoit jugée être de société par un coup de canon qu'il avoit entendu tirer de ce côté-là, signal ordinaire pour s'entr'avertir, & qu'en outre il avoit vu les restes d'un feu qui avoit été allumé à terre, qui étoit un second signal confirmatif du premier, ce qui l'avoit forcé à s'emparer de cette barque qui étoit de fort bonne prise; que quant à la patente du Patron, elle ne méritoit aucune considération, en ce que les Gouverneurs donnoient toujours de ces sortes de commissions pour s'en servir au besoin; & que d'ailleurs, si le Patron s'étoit rendu de bonne grace, c'est qu'il n'avoit

n'avoit pu s'échapper, ni ne s'étoit pas trouvé en état de se défendre.

Comme je commençois une partie d'ombre, il vint un Négre de M. de Prépont nous avertir, de la part de Mademoiselle Silvie, qu'il y avoit au magazin deux personnes qui nous y attendoient; cet Armateur me pria de m'y rendre, & me dit que s'il étoit question de choses auxquelles je ne pusse pas répondre, ou faire par moi-même, que je les remisse au jour d'après, qu'il avoit des raisons pour rester au Gouvernement, & que le soir, en soupant, il m'en instruiroit.

Je trouvai les deux Croupiers qui s'étoient accommodés de mes marchandises, & je les renvoyai jusqu'au lendemain matin. Quand ils furent sortis, j'essuyai de Mademoiselle Silvie des reproches sanglans du trait malin que je lui avois lancé la veille au sujet de M. de Trainfort. Quoique je ne me souciasse plus gueres de cette fille depuis que j'avois vu sa petite cousine, j'avois envie de la ménager à cause du besoin que je prévoyois bien en avoir par la suite pour parvenir à mes fins, d'autant que je m'étois ap-

perçu plus d'une fois que l'argent avoit beaucoup d'attrait pour elle, ce qui m'engagea à lui faire une eſpece de ſatisfaction ; mes excuſes lui plurent & nous fîmes la paix.

Nous nous promenâmes dans la Savanne en attendant le retour de M. de Prépont, elle me fournit l'occaſion de lui demander ſi pendant notre abſence, elle n'avoit pas eu la viſite de ſa parente ; une ſeule fois, me dit-elle, n'en ſeriez-vous pas amoureux? Point du tout, lui répartis-je ; cependant elle me plaît, je ne ſerois pas fâché de la voir, & ſi l'occaſion s'en préſentoit, je lui offrirois de bon cœur la collation. Cela étant, me répondit Mademoiſelle Silvie, elle viendra Dimanche ; mais point d'entrepriſe, car c'eſt un enfant fort ſage & bien élevé, il eſt malheureux pour elle d'avoir un pere, grand diſſipateur, & qui lui fait, ainſi qu'à ſa mere, paſſer de mauvais momens. Dans ces entrefaites arriva M. de Prépont, qui me dit que ſon intention, en reſtant au Gouvernement, avoit été de cauſer avec Dom Guſman de Tellaſcos, qu'il en avoit trouvé l'occaſion pendant une

courte abſence de M. de la Roche-Allard, qu'il avoit appris de cet Eſpagnol qu'il ne pouvoit reſter au Cap que trois ſemaines, à cauſe des affaires importantes qu'il avoit à la Havanne, qu'il comptoit profiter du tems qu'il ſeroit dans nos Iſles pour remettre ſes intérêts entre les mains de quelqu'un ſur qui il pût compter pour les faire valoir & obtenir la main levée de ſon bâtiment, & qu'enſuite il loueroit une barque pour s'en retourner, qu'ils en étoient-là lorſque M. le Général étoit venu les rejoindre, ce qui l'avoit empêché de pouſſer les choſes plus loin; & il m'ajouta, j'irai ſeul demain de bonne heure au Gouvernement pour conférer avec M. de la Roche-Allard d'un projet qui m'eſt venu dans la tête, & qui s'il réuſſit, nous ſera fort avantageux pour la campagne de l'année prochaine; car pour celle-ci, comme nous nous ſommes défaits de la plus eſſentielle partie de nos marchandiſes, je ne compte toucher les côtes que pour m'y fournir de tabac d'Eſpagne, cacao, chevaux, mulets, argent en barre & poudre d'or ſi j'en trouve l'occaſion, & m'aboucher en même-

tems avec quelques connoiſſances que j'y ai, afin de convenir d'un endroit où nous puiſſions nous joindre ſans courir aucun riſque pour faire nos échanges. Vous en ſaurez davantage, me dit-il, après l'entretien que je compte avoir demain avec M. le Gouverneur, & nous retournâmes au logis. En y arrivant, nous trouvâmes M. de Trainfort qui nous informa qu'il venoit d'arriver un Navire des côtes de Guinée, dont la carguaiſon étoit de ſix cens Négres. M. de Prépont ſe propoſa tout de ſuite d'engager M. de la Roche-Allard à lui céder deux des ſix Négres qui devoient lui revenir de cette carguaiſon, à raiſon d'un par cent, dont ils ont le choix ſur la totalité, avant que la vente ſoit ouverte, droit qui eſt dû en entier aux Gouverneurs Généraux, & aux Intendans pour moitié ſeulement; on appelle ces ſortes de Négres choiſis, des pieces d'Inde, qui ordinairement ſont eſtimés quinze cens livres chacun.

Cette circonſtance me fit renaître l'envie que j'avois déjà eue pluſieurs fois d'avoir un Négre, mais je voulois qu'il fût Créole, & qu'il n'eût pas

plus de dix à douze ans ; j'en parlai à M. de Prépont, qui me promit de s'en informer. Mademoiſelle Silvie qui étoit préſente m'offrit de m'en procurer un que ſa tante vouloit vendre ; je lui dis de le faire venir, & que je m'en accommoderois volontiers s'il n'étoit pas trop cher ; il fut convenu qu'elle iroit elle-même le chercher le lendemain, & qu'elle reviendroit tout de ſuite. Comme nous ne pouvions pas laiſſer notre Magazin ſeul, M. de Prépont donna ordre à ſon Lieutenant de venir relever Mademoiſelle Silvie, il ſoupa avec nous, s'en retourna à bord, & nous nous retirâmes.

Le jour d'après, nos deux Marchands ne manquerent pas de revenir, ils s'accommoderent de la moitié où environ des effets de M. de Prépont, qu'ils payerent en bonnes piaſtres de poids, & en noix de poudre d'or, qui équivaloient bien au moins les meilleures lettres de change.

Je n'avois pas encore vu de cette charmante poudre qui a été la cauſe de bien des cruautés exercées en Amérique par les Eſpagnols, j'en de-

vins amoureux, & je priai M. de Prépont de m'en céder quelqu'une pour des piaſtres. Malgré ſon amitié pour moi, il héſita un peu avant de m'en donner ſix de ſeize qu'il avoit reçues, à condition que ſi jamais j'étois dans le cas de m'en deſſaiſir, ce ſeroit en ſa faveur; rien n'étoit ſi juſte & je lui promis. Ces noix peſoient environ quatre onces chacune, il en eſt de moindres, il en eſt auſſi de plus fortes; l'once eſt communément eſtimée dans ce pays cinq piſtoles d'Eſpagne de poids, ce qui revient à cent livres de notre monnoie, quoique j'en aye vendu, lors de mon premier voyage en France, en l'année 1733, juſqu'à cent huit livres.

Je crois devoir avertir ici le lecteur, que quand les Croupiers ont une fois fait affaire avec les Corſaires, ils n'enlevent jamais leurs marchandiſes que pendant la nuit, & très ſouvent ce n'eſt pas la premiere qui ſuit le jour où ils ont traité, & ce dans la crainte d'être épiés & ſuivis lors du tranſport qu'ils en font dans les Eſteres où ils ſont attendus par les Eſpagnols.

Quand nos Croupiers furent partis,

M. de Prépont s'en alla au Gouvernement, ainsi qu'il m'en avoit prévenu la veille, & me laissa le gardien du Magazin jusqu'à l'arrivée de notre Lieutenant qui ne tarda pas à s'y rendre. Comme je le connoissois grand bavard, je l'interrogeai sur le compte de Mademoiselle Silvie, je le raillai sur son mal de reins, je le pressai de me déclarer une chose que je lui fis entendre m'avoir été avouée : enfin je lui serrai de si près le bouton qu'il en perdit patience, & avec un ton brusque, digne d'un Marin, qui n'est pas habitué à réfléchir, il me dit; parbleu, Monsieur, quand on a donné sa parole d'honneur, on doit la tenir, ainsi changeons de propos, je vous prie, ou je vous laisserai seul. Je me mis à rire, & allai rejoindre M. de Prépont au Gouvernement.

Pendant le dîner, M. de la Roche-Allard, comme si M. de Prépont ne l'avoit informé de rien, demanda à Dom Gusman de Tellascos, s'il devoit venir une barque pour le rechercher, ou s'il en loueroit une au Cap; cet Espagnol lui répéta tout ce qu'il avoit dit la veille à cet Armateur, qui pro-

fita de cette occaſion de lui faire offre de ſon brigantin pour le mener à la Havanne, où il comptoit, ajouta-t'il, aller avec moi pour quelques affaires que nous avions à terminer avec deux Bayonnois, qui étoient établis dans cette ville; que comme nous pourrions bien nous trouver dans le cas d'avoir beſoin de la protection de ſon excellence M. le Gouverneur, notre intention étoit de le ſupplier de vouloir bien nous être favorable auprès d'elle, & ſeconder la recommandation que M. le Général avoit promis de nous donner pour M. ſon oncle. M. de la Roche-Allard interrompit dans le moment M. de Prépont, pour dire qu'il conſentiroit volontiers à nous donner cette preuve de ſa conſidération pour nous, ſi nous n'avions pas dû reconduire Dom Guſman à la Havanne, mais qu'il étoit plus que ſuffiſant pour nous rendre vis-à-vis de ſon oncle toutes ſortes de bons offices, & qu'il joignoit avec plaiſir ſa priere aux nôtres pour l'y engager. Cet Eſpagnol, à qui le crédit de M. le Général pouvoit être fort utile dans le procès qu'il avoit à l'Amirauté, pro-

mit beaucoup, & tint même encore davantage ainsi qu'on le verra par la suite. De cette façon, M. de la Roche-Allard, qui certainement ne nous auroit pas donné la lettre que nous lui demandions, trouva le moyen de nous obliger, & de ne se pas compromettre.

Après le dîner, M. de Prépont, qui dans l'occasion n'oublioit pas ses intérêts, aborda Dom Gusman de Tellascos, offrit de lui procurer un homme fort entendu dans les affaires de prises, & très-diligent; il l'assura qu'il solliciteroit vivement en sa faveur quelques amis qu'il avoit à l'Amirauté, & qu'il agiroit de façon à faire donner une tournure avantageuse à son affaire, mais qu'il falloit absolument nier ce malheureux coup de canon, ainsi que le feu, & rejetter le tout sur une autre barque que son Patron soutiendroit n'avoir point vue, & qui apparament s'étoit arrêtée au même endroit que la sienne avant qu'elle y fut arrivée; il persuada enfin si bien cet Espagnol qu'il s'en attira la confiance, & qu'il lui donna tout pouvoir de suivre son procès jusqu'à jugement dé-

finitif; & depuis ce moment jufqu'à celui de notre départ, ces deux hommes furent inféparables, & conçurent l'un pour l'autre une eftime & une amitié dont ils ont eu plus d'une fois occafion de fe donner réciproquement des preuves.

Cette ouverture de cœur nous arrêta au Gouvernement jufqu'à près de fept heures, nous trouvâmes à notre retour au logis Mademoifelle Silvie, qui venoit d'y arriver avec fon petit Négre; nous en fûmes très contens, M. de Prépont & moi, tant pour la figure que pour la taille; il avoit environ 13 ans, & pouvoit valoir au plus fept cens francs, mais on ne le voulut pas laiffer à moins de cent piftolles, je le refufai, & fus me coucher.

Il n'y avoit pas deux heures que j'étois endormi, quand j'entendis frapper plufieurs coups à la porte de la rue, j'ouvris la fenêtre & je vis nos deux Croupiers de la veille, qui venoient chercher leurs marchandifes. J'éveillai Mademoifelle Silvie & le Négre de M. de Prépont, qui vinrent avec moi au Magazin; lorfque nous

leur eûmes délivré leurs effets, Mademoiselle Silvie vint jusques dans ma chambre, pour me demander pourquoi je ne voulois pas m'accommoder de son Négre, que sa tante lui avoit ordonné de ne le pas laisser à moins de huit cens livres, & qu'il étoit bien juste qu'elle eût aussi un petit bénéfice, qu'elle en avoit agi avec moi de maniere que je n'y devois pas regarder de si près, quand ce ne seroit que par reconnoissance. Je fus si étonné de cet impudent propos, que je restai au moins deux minutes sans lui répondre; mais elle n'y perdit rien pour attendre, car aussitôt que je fus un peu remis, je lui témoignai la surprise où j'étois de ce qu'elle osoit se plaindre de ma reconnoissance, que j'avois porté bien au de-là de ce qu'elle méritoit, je lui reprochai ses infidélités, je lui rapportai la conversation que j'avois eu avec Trainfort & la façon comique dont il m'avoit appris son secret sans le vouloir: enfin je lui en dis tant qu'elle se mit à pleurer. Ses larmes me toucherent, je lui donnai vingt-cinq piastres, & je lui dis que quand il feroit jour, je lui remettrois

en présence de M. de Prépont sept cens cinquante livres pour le prix de son Négre, ne voulant pas que cet Armateur fût informé de la sottise que je faisois; qu'ainsi elle avoit par ce moyen cent francs de bénéfice, je lui promis de n'en pas rester-là si j'avois lieu d'être content d'elle dans l'exécution d'un projet que je méditois, où elle me seroit nécessaire, & que j'engagerois même M. de Prépont à la récompenser largement de ses soins; elle me quitta, & j'allai passer le reste de la nuit dans mon lit.

Aussitôt que je fus levé, je passai chez M. de Prépont, à qui je fis connoître un si grand desir d'avoir le petit Négre, qu'il consentit que j'en donnasse deux pistolles d'Espagne de plus, quoiqu'il ne les valut pas, & dans l'instant je payai devant lui à Mademoiselle Silvie cent vingt-cinq piastres qui me restoient à lui donner, & que cet Armateur crut être la totalité du prix.

Nous sortîmes un instant après, & M. de Prépont me mena à bord du vaisseau négrier, où après avoir remis au Capitaine l'ordre par écrit, qu'il avoit de M. de la Roche-Allard;

il choiſit ſix jeunes Négres, depuis dix huit juſqu'à vingt ans, en donna ſa décharge, & nous deſcendîmes à terre, d'où nous nous rendîmes au Gouvernement avec nos pieces d'Inde, parmi leſquels M. le Général laiſſa le choix à M. de Prépont pour les deux qui lui convenoient, moyennant trois mille livres, & dont on lui offrit le lendemain quarante écus de bénéfice, s'il avoit voulu s'en défaire.

Le ſamedi ſuivant, le Marchand qui avoit acheté le coton & l'indigo de M. de Prépont, vint nous voir, & il s'accommoda du reſte des marchandiſes de cet Armateur qu'il paya en piaſtres de poids. Nous allâmes enſuite au Gouvernement, où nous trouvâmes M. & Madame d'Orbigny, qui étoient venus exprès de la Houpeliere, pour rendre une viſite à M. de la Roche-Allard, & lui faire leurs remercîmens. Le proverbe qui dit que la ſatisfaction embellit, ſe trouva bien confirmé en la perſonne de Madame d'Orbigny, car quoique juſqu'alors je l'euſſe vue, par ſa beauté, dans le cas d'inſpirer des paſſions auſſi vives que ſubites, je la trouvai dans ce moment, au deſſus même de l'exagération.

L'indulgence qu'ont ordinairement les amateurs de romans pour les héroïnes qui en sont l'objet, me fait espérer que si le hazard les fait tomber sur cet endroit, ils ne regarderont pas comme hyperbolique, l'éloge que la vérité me force à faire de celle-ci.

Je fis naître à M. de Prépont l'idée de donner à dîner à cet heureux couple, & il se chargea de faire agréer cette partie à M. le Général, qui eut d'abord bien de la peine à se rendre, mais qui enfin se laissa-aller aux sollicitations des deux héros de la fête. Elle fut fixée au mardi suivant; on y invita Dom Gusman de Tellascos, le Procureur Général du Conseil supérieur du Cap, le Lieutenant Général & le Procureur du Roi de l'Amirauté, le Lieutenant de Roi, le Major de la Place & le Commandant. M. de Prépont, muni de l'agrément de M. de la Roche-Allard, chargea le Maître d'Hôtel de ce Général de faire la dépense nécessaire pour donner un repas convenable à l'importance des personnes qui y seroient au nombre de douze, de le préparer dans les

cuisines du Gouvernement, de nous fournir, table, vaiselle, dessert, linge, & généralement tout, hors le pain & le vin.

De retour au logis, M. de Prépont envoya un de ses Négre à bord, pour y prendre du vin de Champagne rouge & blanc dont nous avions bonne provision, quelques bouteilles de malvoisie; deux d'eau des barbades & de fine orange; il écrivit en même tems à son Lieutenant d'engager le Capitaine du navire, qui nous avoit si bien abreuvé à notre arrivée, de nous céder quelques bouteilles de son vin du Cap, & le tout fut rendu & rangé dans notre cave avant huit heures du soir.

Le lendemain, Dimanche, en sortant de la messe, je feignis avoir une si forte migraine que j'allai me coucher, & je priai M. de Prépont, qui alloit dîner au Gouvernement de m'excuser auprès de M. de la Roche-Allard & de la compagnie. J'attendois ce jour-là ma petite Créole qui ne vint qu'à trois heures après midi; je lui donnai une fort belle collation, dont j'avois autant besoin qu'elle, je lui fis les plus

jolies propoſitions du monde, je lui montrai de l'or, je lui en offris, mais peine inutile; elle rioit de tout, mangeoit comme quatre, buvoit très-peu, dont j'enrageois, & ne me répondoit rien. A la fin, ma patience ſe laſſa, je hazardai quelqu'unes de ces honnêtes libertés, qui ſouvent ſont pathétiques; elle s'éfaroucha, ſe mit à crier, & appella ſa couſine qui venoit de deſcendre. Mais voyant qu'elle n'arrivoit pas, & que pour tâcher de l'appaiſer, je me mettois en devoir de redoubler mes politeſſes, elle s'échappa de mes bras, & fut rejoindre Mademoiſelle Silvie qui étoit ſur la porte, & qui dans l'inſtant monta pour me reprocher mon entrepriſe. La réſiſtance de cette petite créature, que je regardois comme trés-déplacée à mon égard, & comme un défaut d'éducation, qui eſt communément aſſez bonne dans cette Colonie, me donna de l'humeur, & dans mon premier mouvement je bruſquai Mademoiſelle Silvie, à qui cependant par réflexion, je parlai enſuite ainſi.

Vous n'ignorez pas ſans doute à préſent, ma chere Silvie, l'inclination

qua j'ai conçue pour Suzette votre petite cousine, je ne fais en cela que vous rendre le change de votre infidélité, mais moins heureux que vous ne l'avez été, je trouve cette petite personne d'une indocilité à m'en faire très-mal augurer, si vous ne l'aidez pas un peu de vos conseils pour lui donner une autre façon de penser que celle qu'elle a, qui est des plus ridicules; ainsi si vous voulez me seconder, je triplerai l'offre que j'ai faite la premiere fois que je l'ai vue; mais pour cet effet, il faut que vous l'engagiez à coucher ce soir avec vous, que vous envoyez Tiou Tiou, (c'étoit le nom de mon Négre) en avertir sa mere, afin qu'elle n'en soit pas inquiete, & vous la ferez reconduire demain. Je tirai en même tems ma bourse, je comptai devant elle les trente pistoles d'Espagne en or, je lui en donnai sur le champ une par forme d'arrhes, que je lui promis de ne pas déduire de la somme principale, si les choses se passoient bien & avec décence; & sans attendre sa réponse, je m'en allai au Gouvernement, où on me félicita beaucoup sur le rétablissement de ma

ſanté, j'y fis une partie d'ombre avec Madame d'Orbigny, & nous ne retournâmes au logis qu'à huit heures du ſoir.

En y arrivant je trouvai Mademoiſelle Silvie avec ſa petite couſine. Tiou Tiou, que j'interrogeai, me dit qu'il avoit été chez la mere de Suzette pour la prévenir que ſa fille n'iroit pas y coucher; elles ſouperent toutes deux avec nous, je preſſai l'heure de la retraite, à cauſe de mon indiſpoſition prétendue, & environ une heure après que je fus dans ma chambre, Mademoiſelle Silvie vint m'y trouver pour me dire que ce n'étoit pas ſans peine qu'elle étoit venue à bout d'engager ſa couſine à ſe rendre à mes deſirs, & de lui perſuader tous les avantages qui lui reviendroient de ſa complaiſance pour moi, qui peut-être me détermineroit un jour, ſi j'avois lieu d'en être ſatisfait, à lui procurer un bon établiſſement; elle m'avertit enſuite qu'elle étoit déjà couchée, qu'elle m'attendoit, & que je pouvois l'aller joindre. Je trouvai encore bien des préjugés à vaincre, beaucoup de petites façons à combat-

tre, & on aima mieux enfin risquer l'assaut que de capituler.

Après avoir quitté la petite Suzette, qui n'étoit plus si farouche, je lui fis donner sa parole de venir coucher au logis au moins deux fois par semaine, & il étoit près de trois heures quand je me retirai chez moi, j'y trouvai Mademoiselle Silvie fort endormie, je l'éveillai & la renvoyai dans sa chambre.

Il étoit environ dix heures quand je passai chez M. de Prépont, qui me trouva un peu changé, je n'eus pas grand peine à lui faire croire que c'étoit un effet de ma migraine, & du peu de sommeil de la derniere nuit, dont je ne jugeai pas à propos de lui apprendre la véritable cause. Il me parut un peu embarrassé sur le compliment qu'il devoit faire à Mademoiselle Silvie, que nous ne pouvions admettre avec les personnes que nous devions avoir le lendemain à dîner. Je me chargeai de la commission, & j'allai de ce pas lui proposer d'aller passer la journée du mardi avec la mere de sa cousine, que je lui recommandai de ramener le soir ; je lui donnai

deux piaſtres pour la dépenſe qu'elle pourroit y faire, & en ſa préſence, je remis à Suzette les trente piſtoles convenues, que je commençois fort à regretter.

Nous allâmes à l'ordinaire au Gouvernement, nous y paſſâmes l'après midi à jouer, & nous revinmes enſuite au logis. Mademoiſelle Silvie m'inſtruiſit qu'elle avoit été reconduire ſa couſine, & qu'elle avoit prévenu ſa mere qu'elle iroit le lendemain dîner avec elle. Elle m'ajouta que pour captiver la bienveillance de cette femme, dont elle avoit été touchée de la miſere, elle lui avoit fait préſent de deux piſtolles d'Eſpagne; je feignis de ne la pas entendre, & j'allai rejoindre M. de Prépont.

Le lendemain nous tirâmes du Magazin le peu de marchandiſes qui nous reſtoient, que nous diſtribuâmes dans nos chambres. Ce fut là la ſalle où nous reçûmes notre compagnie, qui n'arriva préciſément qu'à l'heure de ſe mettre à table. Un repas bien ordonné, des mets exquis, un ſuperbe deſſert, des vins excellens, liqueurs fines, caffé &c. redoublerent dans

nos convives une joie qui y étoit naturelle, & nous firent paſſer la journée du monde la plus agréable, qui fut ſuivie, d'un bal où vint une bonne partie de la ville ; il dura juſqu'à minuit, & chacun ſe retira enſuite. Cette fête ne laiſſa pas de couter à M. de Prépont, il étoit bien juſte que je fiſſe la moitié des frais ; mais il ne fut pas poſſible de lui faire entendre raiſon ſur cet objet.

Mademoiſelle Silvie & ſa couſine, qui étoient revenues ſur les huit heures du ſoir, profiterent de la circonſtance favorable du bal pour en partager les plaiſirs, & j'eus ſoin de ne les pas laiſſer manquer d'aucuns des rafraîchiſſemens qui leur plurent. Auſſi pour m'en témoigner leur reconnoiſſance elles m'annoncerent qu'elles ſeroient inſéparables pendant le ſéjour que nous devions faire encore au Cap, qui heureuſement ne fut pas long, ſans quoi il m'en auroit couté une bonne partie du gain que j'avois fait au jeu, car j'avois à faire à des ſangſues, & je n'étois pas d'avis de laiſſer aller au tambour ce qui m'étois venu de la flûte.

Nous ne nous occupâmes plus qu'à ſolliciter en faveur de Dom Guſman de Tellaſcos, un jugement qui lui donnât main-levée de ſa barque ; M. de Prépont intéreſſa à cet effet tous ſes amis & ſes connoiſſances avec une chaleur digne de lui ; mais nous ne pûmes rien opérer de ce voyage. Cette affaire étoit ſujette à de grandes diſcuſſions qui demandoient du tems, & éloignoient conſéquemment la déciſion du procès que Dom Guſman ne fut pas en état d'attendre ; ainſi nous nous préparâmes à partir ſous peu de jours.

Nous commençâmes par aller à bord de notre Brigantin pour le viſiter & le faire mettre en état de tenir la mer ; & comme notre intention n'étoit pas de nous défaire de notre ſucre aux côtes, nous le fîmes décharger & tranſporter dans nos barques qui devoient nous attendre au Cap, où nous devions les reprendre à notre retour.

Nous ne laiſſâmes dans chacune de nos barques que quatre hommes & un Patron, nous fîmes paſſer le reſte ſur notre Brigantin, pour renforcer

notre équipage, nous y fîmes auſſi transporter deux canons qui nous manquoient avec un ſupplément de fuſils, de piſtolets à ceintures, haches d'armes, grenades, & généralement toutes les proviſions de guerre & de bouche dont nous pouvions avoir beſoin. Nous nous pourvûmes enfin comme ſi nous avions eu un trajet conſidérable à faire.

La veille de notre départ, M. de Prépont fit ſes comptes avec Mademoiſelle Silvie, il lui paya deux mois de location de ſa maiſon, quoique nous n'y euſſions pas été cinq ſemaines; mais le ſurplus lui tint lieu de gratification pour les ſoins qu'elle s'étoit donnée pour nous procurer des croupiers & garder notre Magazin. Cet Armateur porta la généroſité à mon égard, juſqu'à refuſer abſolument que j'entraſſe en rien dans cette dépenſe, ce qui m'indemniſa un peu de celle que m'avoit occaſionné cette fille & ſa petite couſine, qui montoit à plus de ſoixante piſtolles d'Eſpagne, ſans mettre en ligne de compte les chagrins que cette derniere me cauſa par la ſuite.

Toutes nos affaires étant terminées & rien ne nous arrêtant plus au Cap nous allâmes dîner le lendemain au Gouvernement, nous prîmes congé de M. de la Roche-Allard, & sur les quatre heures après midi, nous en partîmes avec Dom Gusman de Tellascos, pour nous rendre à bord, où notre Lieutenant nous attendoit, nous appareillâmes après le salut ordinaire & nous fîmes voile pour la Havanne, Capitale de l'Isle de Cuba, peu distante du Cap François.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant cette traversée, & le deuxieme jour de notre départ, nous mouillâmes sous pavillon Espagnol dans le Port de cette ville, après en avoir préalablement obtenu la permission du Gouverneur à qui nous avions envoyé dans notre chaloupe M. de Trainfort qui étoit chargé d'une lettre de Dom Gusman de Tellascos, avec qui nous descendîmes à terre pour aller saluer M. son oncle auquel il nous présenta. La premiere chose que nous lui demandâmes, fut qu'il eut la bonté d'envoyer visiter notre bâtiment, où nous l'assurâmes d'avance

qu'on

qu'on ne trouveroit que des munitions de guerre & de bouche, que non-seulement nous avions envie de lui prouver que notre intention n'étoit pas de faire le commerce, mais encore d'ôter par-là aux Espagnols les soupçons que pourroit leur donner notre arrivée. Nous ajoutâmes ensuite que deux seuls motifs nous avoient engagé à faire ce voyage, le premier pour y reconduire M. son neveu, & le second pour implorer sa protection, si nous nous trouvions dans le cas d'en avoir besoin, pour recouvrer des sommes qui nous étoient dues par quelques particuliers François qui étoient établis dans sa ville, & que par parenthese, nous avions eu soin de prévenir par des lettres, dont avoit été porteur notre Lieutenant, qui en sortant du Gouvernement les avoit fait tenir à leurs adresses, afin qu'au cas qu'ils vinsent à être interrogés, ils ne se trouvassent pas en contradiction avec nous. Ce Gouverneur ne consentit qu'après bien des instances de notre part à nous accorder la visite que nous demandions; quant au surplus, il nous assura qu'il feroit géné-

ralement tout ce qui feroit en fon pouvoir pour nous rendre fervice ; nous prîmes alors congé de lui, & de fon neveu, & nous allâmes coucher à bord.

Il y a apparence qu'après notre départ, Dom Gufman de Tellafcos prit foin d'inftruire fon oncle de la réception gracieufe que lui avoit faite M. de la Roche-Allard, de la confidération que ce Général avoit pour nous, & de nos démarches officieufes, qui toutes avoient tendues à le favorifer dans l'affaire qu'il avoit à l'Amirauté, pour lui faire reftituer fa barque, car il nous envoya fon Ecuyer le lendemain matin pour nous inviter à dîner, & à prendre un logement dans fon Palais pendant le féjour que nous ferions à la Havanne, ce que nous acceptâmes avec d'autant plus de plaifir, qu'indépendemment de la fatisfaction que nous aurions d'être tous les jours avec fon neveu de l'amitié de qui nous avions tout à attendre, nous aurions encore plus de liberté d'aller & venir dans la ville quand nous le jugerions à propos, fans courir le rifque, étant logés au Palais, d'être

perpétuellement épiés par une nation qui eſt des plus ombrageuſes, conſéquemment de voir à toute heure nos correſpondans pour prendre avec eux des arrangemens pour la campagne ſuivante, & profiter d'une auſſi belle occaſion pour faire, en bonne partie, la charge de notre Brigantin.

Pour répondre à cette invitation, nous prîmes toutes les choſes qui pouvoient nous être néceſſaires, que nous embarquâmes dans notre chaloupe & que nous fîmes porter par nos Négres au Gouvernement, où nous fûmes reçus bien différemment de la veille. On nous y régala partie à la françoiſe, partie à l'eſpagnole & partie à l'améríquaine; & ſi le ſaffran dans les ragouts, les ſucreries & l'eau n'y furent point épargnés, au moins le vin, quoique très-bon, & les liqueurs y furent-ils bien ménagés. Nous nous conformâmes par bienſéance à ce premier repas à l'uſage de la nation, mais Dom Guſman qui s'étoit apperçu combien nous nous étions contraints, & à qui d'ailleurs notre façon de vivre ne déplaiſoit pas, nous conſeilla d'agir dorénavant comme ſi nous étions

dans notre pays, & que lui-même, pour faire les honneurs du sien, en satisfaisant son goût, nous y provoqueroit.

Après le dîner, M. le Gouverneur qui avoit bien au moins 78 ans, & qui ne vouloit pas que l'on pût dire de lui qu'il eût jamais brûlé une méridienne, chargea son neveu, avant d'aller la faire, de nous accompagner partout où nous voudrions, ce que son âge, ajouta-t-il, ne lui permettoit pas de faire. M. de Prépont qui craignoit d'être gêné, fronça un peu le sourcil; de quoi Dom Tellascos s'étant apperçu, il lui dit à l'oreille, en se penchant un peu sur son épaule: ne vous inquiettez pas, mon cher ami, je vous donne carte blanche, bien loin de vouloir vous nuire, je vous serai plus utile que vous ne pensez, en ce que ma présence servira d'antidote à l'ombrage que vous pourriez donner aux surveillans qui rôdent sans cesse ici, si je n'y étois pas; ainsi prenez confiance en moi, soyez persuadé que vous n'avez pas un meilleur ami, & agissez en conséquence.

Ces assurances nous déciderent en-

tierement ; nous ne fîmes cependant ce jour-là que parcourir la ville, mais nous employâmes bien plus efficacement ceux qui ſuivirent, car il fut arrêté entre nos correſpondans & nous, que nous nous rendrions l'année ſuivante vers le 15 Septembre, aux environs de l'Eſterre du Port de Paix, que nous tiendrions la mer ſans mouiller juſqu'à-ce que nous nous fuſſions reconnus, qu'en attendant ce moment nous ſerions toujours, ſçavoir, le bâtiment Eſpagnol ſous pavillon françois, & le notre ſous pavillon eſpagnol, & que le ſignal commun, pour ne nous pas méprendre, ſeroit de mettre chacun à notre grand mât une girouette jonquille ; mais que comme nous ne pouvions, ni les uns ni les autres, garantir les événemens qui pourroient nous empêcher de remplir nos engagemens, le premier arrivé attendroit l'autre pendant huit jours en louvoyant, que les trois derniers, il tireroit le matin & le ſoir un coup de canon, & que le neuvieme, il s'en retourneroit. Nous convinmes auſſi de la nature, de la quantité & de la qua-

lité des marchandises que nous apporterions pour échanger, & nous nous séparâmes très-contens les uns des autres, munis chacun d'un double de ces conventions.

Cet arrangement une fois pris, nous songeâmes très-sérieusement à faire la charge de notre bâtiment, nous ne laissions pas cependant d'être fort embarrassés pour y parvenir quand il me vint dans l'idée de proposer à M. de Prépont de nous ouvrir à Dom Gusman de Tellascos, que je croyois être assez notre ami pour se prêter à tout ce qui pourroit nous obliger. Cet Armateur trouva mon avis bon, & résolut de le suivre; en conséquence nous nous rendîmes le lendemain matin dans l'appartement de cet Espagnol, à qui nous fîmes part de nos vues; il nous embrassa à l'instant, & nous dit qu'il étoit bien charmé que nous l'eussions trouvé digne de notre confiance, & que quoi que la chose proposée fût de difficile exécution, il feroit en sorte de la rendre possible. Il nous demanda ensuite en quoi nous voulions faire consister notre charge, nous lui répondîmes en chevaux, mulets, ta-

bac, cacao, vanille, poudre d'or &c. Je vous entends, nous dit-il, & d'ici où comptez-vous aller ? Au Cap, lui répliquâmes-nous, pour y décharger, & de-là à Porto-Rico faire la même manœuvre. Voilà dit-il une fort belle spéculation, & j'ai à ce sujet un projet que je vous communiquerai en tems & lieu; mais jusqu'à ce, je vois bien qu'il faut que je vous aide, autrement vous auriez peine à réussir; ainsi donnez-moi demain l'état des marchandises que vous voulez emporter, & ne vous inquiettez de rien, j'en fais mon affaire, j'entens un peu cette partie, je ne payerai certainement pas plus cher que vous, reposez-vous encore ici une huitaine, & je vous procurerai tous les amusemens qui dépendront de moi pour prévenir l'ennui que vous pourriez y prendre.

Le lendemain nous allâmes lui porter ce qu'il nous avoit demandé, & nous lui remîmes en même tems douze mille piastres qui faisoient une somme de soixante douze mille livres, dont les trois quarts appartenoient à M. de Prépont, & le surplus à moi; nous le suppliâmes de les employer s'il

pouvoit, & même plus s'il en trouvoit l'occasion dont nous lui ferions sur le champ le remboursement ; & c'est à dater de ce moment que M. de Prépont m'associa avec lui pour un quart dans son commerce, franc & quitte de tous frais pour cette campagne seulement ; mais aux conditions que par la suite, j'entrerois dans les dépenses au prorata de l'intérêt que j'aurois.

Le jour d'après, étant allé à la messe avec Dom Gusman de Tellascos, nous vîmes passer devant nous une dame qui me parut d'une taille fort avantageuse, & qui étoit entierement couverte de sa mante ; elle fut se placer d'un côté opposé au nôtre, je fis tout ce que je pus pour appercevoir son visage & en découvrir les traits ; mais il étoit si bien caché que je perdis mes peines. Je questionnai beaucoup Dom Gusman sur son compte, mais ne la connoissant pas, il ne put rien m'en apprendre.

Le lendemain en me levant Tiou Tiou vint m'avertir qu'il y avoit dans l'anti-chambre une Métive qui demandoit à me parler. Comme je n'avois fait aucune connoissance depuis que

J'étois à la Havanne; je trouvai ce meſſage ſingulier, & je me décidai pourtant à la faire entrer, elle me remit le billet ſuivant.

» Si le jeune étranger qui m'a tant » obſervée à la meſſe, eſt effective- » ment curieux de me voir, qu'il ſe » rende ce ſoir à l'entrée de la nuit » chez la Dona Fabricia Sidonia, qui » demeure auprès de l'Egliſe où il a » été hier, il y verra la Métive qui » doit lui rendre ce billet, qu'il ſe » laiſſe conduire, & il ne tardera pas » à jouir de la ſatisfaction qu'il a de- » ſirée. S'il eſt diſcret, il n'a rien à » craindre; mais s'il reſſemble aux » gens de ſa nation, qu'il ne s'expoſe » pas à venir.

Je ne fus pas peu ſurpris à la lecture de cette lettre, & quoique je ne ſçuſſe encore à quoi me réſoudre, je lui promis de me trouver au rendez-vous; je lui donnai une piaſtre, & je la renvoyai.

J'avouerai ingénument que ſi mon amour propre fut flatté, mon embarras fut encore plus grand. Je n'étois pas aſſez au fait du local du pays pour m'expoſer à une démarche inconſidé-

rée, dont les ſuites pouvoient m'être funeſtes ; mais je brûlois d'impatience de voir cette nouvelle dulcinée, qu'une imagination échauffée me repréſentoit pour le moins auſſi belle que Vénus, ou que les hourics de Mahomet, tant fêtées par Petit de la Croix. J'aurois cependant été bien aiſe de trouver un quelqu'un qui pût m'inſtruire aſſez pour me raſſurer ſur mes craintes, & je n'oſois me confier à M. de Prépont, qui certainement n'auroit pas manqué de me détourner de mon deſſein par des conſeils ſages, à la vérité, mais très-difficilement goutés par de jeunes gens que le tempérament conduit ordinairement plus que la raiſon : enfin après avoir bien examiné le pour & le contre, & fait toutes les réflexions poſſibles, je me déterminai, en ſuivant ma direction électrique, à courir les riſques de l'avanture. Je m'habillai promptement pour aller reconnoître l'endroit déſigné, afin de ne me pas tromper, & dans le moment que je ſortois du Palais, je rencontrai Dom Guſman, qui étonné de me voir ſeul contre ma coutume, &

ſurtout le matin, me demanda en riant ſi j'allois en bonne fortune; il me prit tout d'un coup envie de lui faire ma confidence, & ſans autre examen, je lui communiquai le billet qui m'avoit été adreſſé, & je lui avouai en même tems, mes deſirs, & mes frayeurs. Quand il l'eut lu, il m'avoua qu'à l'écriture il connoiſſoit la perſonne dont il étoit queſtion, que c'étoit une jeune veuve d'environ vingt-trois ans, des plus aimables, & qui même paſſoit pour être tres-retirée, qu'il avoit été fort ami du mari, qu'elle étoit très à ſon aiſe & n'avoit qu'un frere Officier dans les flottes du Roi, qui faiſoit ordinairement ſa réſidence à Carthagêne. Puis en ſe frappant le front de la main, il ajouta, voilà en vérité une invitation qui ne s'accorde gueres avec la réputation dont a joui cette dame juſqu'à préſent, & il faut que vous lui ayez fait une impreſſion bien forte pour s'expoſer à perdre dans un ſeul jour, par ſon imprudence, ce qu'elle a acquis pendant dix années d'une conduite ſuivie. Au ſurplus, je vous jure de n'en jamais parler, & je vous proteſte d'ailleurs que

vous n'avez rien à appréhender ; mais comment ferez-vous pour que M. de Prépont ne ſoit pas informé de votre démarche, je connois ces entrevues nocturnes, la vôtre vous conduira au moins juſqu'au point du jour. Quant à cela, lui répondis-je, j'ai pourvu à tout, hors à une ſeule choſe qui m'embarraſſe fort, & qui eſt de ſçavoir comment je rentrerai les portes ne s'ouvrant point avant ſix heures du matin. S'il n'y a que cette bagatelle qui vous inquiette, me répliqua-t-il, je m'en charge, je vous donnerai mon Negre Balthazard, garçon expérimenté, qui aura ordre de ſe rendre une heure après vous chez la Dona Sidonia, où il vous attendra juſqu'à votre retour de chez Dona Elvire de Cuſma (c'étoit le nom de l'inconnue), il vous ramenera juſqu'à la porte du petit chemin couvert qui conduit au corps-de-garde de la Puenta, je parlerai ce ſoir à l'Officier, & vous n'eſſuyerez aucune difficulté. J'étois ſi tranſporté de la nouvelle paſſion qui m'aveugloit, (d'autant plus ridiculement, qu'à l'exemple de l'intrépide Chevalier de la Manche, je n'en avois

jamais vu l'objet), que j'aurois volontiers sacrifié tout ce que je possédois alors, pour témoigner à cet aimable Espagnol combien j'étois sensible à la beauté de son procédé, & au service qu'il me rendoit; hélas! je ne devois pas m'en étonner, il connoissoit le cœur de l'homme, dont il avoit fouillé tous les replis; il l'étoit lui-même & ne s'ignoroit pas. Comment donc n'auroit-il pas compati aux foiblesses de ses semblables? Il étoit bien éloigné de penser comme ces vieux pécheurs atrabilaires & jaloux, qui désespérés de ne plus gouter des plaisirs que l'impuissance seule leur interdit, croient s'en venger en répendant le fiel caustique, dont leur ame est abbreuvée, sur tous ceux qui peuvent encore s'en procurer la jouissance.

J'allai néanmoins reconnoître la maison de la Dona Fabrice de Sidonia, & je retournai ensuite au Palais, où je trouvai M. de Prépont qui n'étoit pas sorti de sa chambre; je me plaignis d'un petit mal de tête qui augmenta après le dîner. Nous sortîmes ensemble pour le dissiper; mais

on eut beau faire, il fut tenace; & après avoir fait plusieurs tours de promenade tant dans la ville que sur le port, je pris congé de la compagnie en lui faisant entendre que n'ayant besoin que de repos, j'allois me coucher, & qu'il étoit inutile que sous prétexte de nourriture, on vint m'éveiller. Quand j'arrivai au Palais, je fis monter Tiou Tiou, à qui je donnai ordre, quelques instances que l'on lui fît pour me parler, de dire que je lui avois défendu de m'interrompre; je pris la clef de ma chambre, & je partis. En descendant l'escalier, je rencontrai Balthazard, qui me dit que son maître l'avoit instruit, que j'allasse toujours devant & que d'ailleurs je fusse tranquille.

Je me rendis donc chez la Dona Fabricia, j'y trouvai la Métive qui m'attendoit, & qui sans me rien dire, sortit. Je crus devoir la suivre, à dix pas, elle se retourna & me fit signe de continuer, j'obéis. Elle traversa au moins cinq à six rues, sans me faire grace d'aucunes de ces évolutions qui annoncent si bien le mystere, & nous parvînmes enfin dans une ruelle qui

avoit l'air d'un vrai coupe-gorge, & dont l'inſpection me fit frémir. Je fus tenté plus d'une fois de retourner ſur mes pas; mais me rappellant ce que m'avoit dit Dom Guſman, j'avançai jusqu'à une petite porte ceintrée, peinte en verd, autant qu'un clair de lune obſcure put m'en faire juger. La Métive tira une clef, ouvrit, me fit entrer dans un jardin, & aſſeoir ſur un banc dans un cabinet de chévrefeuil mêlé de jaſmin, me dit de l'attendre un inſtant, & qu'elle reviendroit bientôt. En effet elle ne tarda pas; elle me conduiſit à l'entrée d'un veſtibule qui donnoit dans ce jardin, ouvrit encore une petite porte, me prit la main, & par un eſcalier dérobé, me mena dans un fort joli ſalon, aſſez bien éclairé par des bougies, & de-là dans un cabinet où étoit Dona Elvire de Cuſma, nonchalament couchée ſur un ſopha. Elle ſe leva pour me recevoir; mais le premier coup d'œil que je jettai ſur elle en entrant, m'éblouit de façon que je fus plus de trois minutes ſans pouvoir articuler une ſeule parole; mes yeux ſeuls, mes yeux, qui dans ce

tems n'étoient pas muets, bien loin de se ressentir du désordre de mon âme, n'en furent que plus ardens à lui interpréter les sentimens qu'elle m'inspiroit; ils en dirent plus que je n'aurois pu en exprimer, & lui firent entendre que l'éclat des siens m'avoit réduit dans une situation d'où je ne sortirois jamais sans son secours. Revenu de mon étonnement, je lui témoignai combien je m'estimois heureux de ce qu'entre tant de mortels qui, ainsi que moi, se sacrifieroient volontiers pour lui plaire, elle avoit bien voulu me donner une préférence qui trouvoit sa justification dans le feu violent dont l'amour m'avoit embrâsé le cœur, & qui indubitablement en seroit consumé, si elle ne consentoit à en éteindre les flammes. Cette aimable femme me prit la main, me fit asseoir à côté d'elle sur son sopha, & me parla ainsi. Je suis née Espagnole, sincere & peu phraseuse, conséquemment, je vais vous avouer tout naturellement que lorsque je vous vis à la messe, votre figure me plut, votre attention à m'examiner me flatta, votre inquiétude me fit plaisir, & le desir

que vous fîtes paroître de me connoître en parlant bas à Dom Gusman de Tellascos me charma ; de retour chez moi, je formai la résolution d'avoir une entrevue avec vous, je vous envoyai à cet effet le billet qui vous a fait rendre ici aujourd'hui ; bien loin de m'en repentir, vous ne faites que me confirmer dans la bonne opinion que j'avois de vous. J'ai été mariée fort jeune, j'ai vécu trois ans avec mon mari dans le plus cruel de tous les esclavages, j'ai passé les trois années de mon veuvage dans la retraite, sans vouloir écouter aucune des propositions qui m'ont été faites, je n'ai pas voulu non plus former d'inclinations, je redoute trop la jalousie pour cela, & les gens de mon pays y sont fort enclins. Non seulement j'aurois été malheureuse, mais encore perdue de réputation, ce n'est donc que le hazard seul de votre rencontre qui m'a décidée à penser différemment. Je sçai bien que vous n'êtes ici qu'en passant, & même pour peu de jours ; mais je me flatte que ce ne sera pas le dernier voyage que vous ferez à la Havanne ; & si je suis assez heureuse

pour vous revoir conſtant, je me ferai un vrai plaiſir de partager ma fortune avec vous, qui depuis longtems fait l'ambition de bien des perſonnes; & en attendant, ſi mes prétendus attraits vous ont fait autant d'impreſſion que vous me l'aſſurez, je conſens à faire votre bonheur, mais aux conditions que vous me jurerez d'être diſcret. Je ne me fis pas tirer l'oreille pour la ſatisfaire, & dans le moment où j'allois commencer à détailler tous les charmes dont on venoit de m'abandonner la jouiſſance, on vint nous avertir que le ſouper étoit ſervi. Je donnai la main à Dona Elvire, nous paſſâmes dans le ſalon & nous nous mîmes à table; nous tînmes mille propos guais & joyeux, pour nous délaſſer du ſérieux de notre premiere converſation, & être le prélude de celle qui devoit ſuivre notre repas. Il ne fut pas long, nous repaſſâmes enſuite dans le cabinet, où pendant près de trois heures, nous nous dédommageâmes amplement du tems que nous avions perdu par tous les délices que la volupté réſerve à deux cœurs épris l'un de l'autre, quand ils

ſe trouvent en têtê-à-tête Avant de quitter Dona Elvire de Cuſma, je lui demandai, ſi à cauſe de la contrainte où je vivois, il ne ſeroit pas poſſible d'obtenir d'elle une heure plus commode. Oui, pour vous, me répondit elle, mais non pas pour moi; parce que j'aime à dormir, cependant pour vous faire plaiſir pendant le peu de tems que vous devez reſter dans ce pays, trouvez vous régulierement tous les deux jours au ſoleil levant où vous avez été hier au ſoir; la Métive s'y rendra & vous aménera ici. Il étoit quatre heures quand je pris congé de ma belle Eſpagnole. Sa Métive ne me fit plus faire tant de tours; & quand je pus me reconnoître, je lui donnai une piaſtre, la renvoyai, j'allai prendre Balthazard qui m'attendoit chez la Dona Fabricia Sidonia, il me conduiſit au Palais par l'endroit convenu, je le récompenſai largement, je montai dans ma chambre & je me couchai.

Il étoit près d'onze heures lorſque je me levai; j'appris que M. de Prépont étoit ſorti, & avoit demandé de mes nouvelles à Tiou Tiou, qui lui avoit dit que je n'étois pas encore

éveillé. J'allai faire une visite à Dom Gusman, que je remerciai beaucoup du service qu'il m'avoit rendu, je l'informai de mes conventions avec Dona Elvire de Cusma, & il me dit qu'en conséquence, je pourrois prendre son Négre toutes les fois que j'en aurois besoin, & qu'au moyen de cela l'Officier de garde à la Puenta ne refuseroit pas de m'ouvrir. M. de Prépont entra dans ce moment, & comme les jours qui suivoient mes migraines, je n'étois pas aussi frais qu'à l'ordinaire, il étoit bien éloigné d'attribuer ma défaite à un exercice qui ne simphatise guères avec cette indisposition. Il y avoit déjà plus d'une semaine de passée depuis que Dom Gusman avoit bien voulu se charger de nos affaires, quand il vint nous trouver pour nous dire que nous pourrions partir lorsque nous voudrions, & qu'il nous conseilloit pendant le dîner de demander à son oncle notre audience de congé, & qu'alors nous apprendrions ce qu'il avoit envie de faire pour nous obliger, il nous quitta ensuite & nous laissa bien décidés à faire ce qu'il desiroit.

Auſſitôt que le deſſert fut ſervi, nous remerciâmes M. le Gouverneur de ſes bontés, nous lui annonçames qu'ayant terminé avec nos débiteurs, & que rien ne nous arrêtant plus, nous le ſupplions de vouloir bien nous accorder notre congé. A l'inſtant Dom Tellaſcos prit la parole & dit à ſon oncle qu'il avoit envie, ſa préſence n'étant plus néceſſaire à la Havanne, de retourner avec nous au Cap pour profiter du tems que nous y ſerions, afin d'y pourſuivre la main-levée de ſa barque, & comme il étoit bien aiſe de faire quelques préſens, il le prioit de trouver bon qu'il les fît embarquer dans notre Brigantin. Ce Gouverneur y conſentit avec plaiſir, & en fit donner l'ordre à l'Officier du Port. Après le dîner, l'oncle étant allé faire ſa méridienne, le neveu nous donna l'état des marchandiſes qu'il avoit achetées pour notre compte, entre leſquelles étoit douze jeunes chevaux très-beaux, de l'âge de quatre à cinq ans, dont quatre gris pommelés, deux alzans, ſix noirs & vingt jeunes mulets ; le reſte conſiſtoit en bannes de cacao, bottes de vanille, caiſ-

ses de tabac d'Espagne, quelques saumons d'argent & noix de poudre d'or. Il nous dit ensuite qu'il devançoit de beaucoup le voyage qu'il devoit faire au Cap pour nous faciliter l'embarquement de ces marchandises, qui nous auroit donné bien de l'embarras, indépendament de la dépense qu'il auroit fallu faire & du risque que nous aurions couru; que d'ailleurs s'il étoit assez heureux pour ravoir sa barque, il comptoit encore nous rendre de nouveaux services à Porto-Rico, où il iroit avec nous, qu'il y avoit beaucoup de connoissances, & d'amis auxquels étoient adressés les effets que contenoit la barque qui lui avoit été enlevée, que le coup de canon que l'on disoit avoir entendu tirer, lui faisoit croire que son Patron s'étoit chargé pour son compte d'une pacotille dont il avoit sans doute voulu se défaire sur nos côtes, ce qui ne laissoit pas de l'inquiéter, d'autant plus qu'il estimoit sa barque avec la carguaison qui étoit dedans plus de vingt mille piastres. Il nous ajouta qu'il alloit de ce pas prévenir l'Officier de la garde du Port, au sujet de cet embarque-

ment qu'il vouloit faire commencer dès le ſoir même.

Nous convînmes, M. de Prépont & moi, que nous irions le lendemain au ſoir coucher à bord; mais quand je me trouvai ſeul je me reſſouvins que j'avois promis le matin à Dona Elvire de Cuſma, que je ferois en ſorte d'aller ſouper avec elle la veille de mon départ; & afin de pouvoir lui tenir parole, j'allai dire à Balthazard qu'auſſitôt que ſon maître ſeroit revenu de la ville, de venir m'en avertir. J'étois avec M. le Gouverneur & M. de Prépont quand ce Négre parut, je le ſuivis à l'inſtant & j'allai trouver Dom Guſman que je priai de vouloir bien engager M. de Prépont à me laiſſer avec lui paſſer la ſoirée du lendemain, & que le jour d'après nous irions le rejoindre à ſept heures du matin, il ne lui fut pas difficile de ſentir le motif de ma demande, & il s'y prêta avec la meilleure grace de monde.

L'embarquement de nos marchandiſes & de notre fourage ſe trouva achevé le lendemain avant midi, & après dîner, nous fîmes une derniere viſite à nos correſpondans. M. de Pré-

pont nous quitta ſur les ſept heures pour aller coucher dans ſon Brigantin. J'attendis la nuit avec la plus grande impatience, j'avertis Baltazard & je me rendis chez la Dona Fabricia, où je trouvai la Métive qui me conduiſit à l'ordinaire chez Dona Elvire de Cuſma, où je paſſai une des plus délicieuſes nuits que j'euſſe encore eues. Nous nous ſéparâmes à ſix heures du matin, plein d'amour & de regret, & avant de la quitter, elle me donna un bracelet de crin, ouvrage de ſes mains, ſur lequel étoit ſon portrait garni de diamans, que je conſervai juſqu'au moment fatal, où il me fut inhumainement ravi avec ma liberté.

Je rejoignis Dom Guſman de Tellaſcos vers ſept heures, & nous nous rendîmes enſuite à bord de notre Brigantin; on appareilla auſſitôt notre arrivée, & après avoir donné le ſalut ordinaire de neuf coups de canon, nous fîmes voile pour le Cap François.

L'Iſle de Cuba, dont la Havanne eſt la ville capitale, eſt ſituée dans l'Amérique Septentrionale à l'entrée du Golfe du Méxique, elle a 260 lieues

de

de long ſur environ quarante de large ; elle fut découverte par Criſtophe Colomb dans le quinzieme ſiécle. Elle comprend ſept Provinces : ſçavoir Bayamo, Cueyba, Camagueya, Maiſy, Macamun, Vhima & Zagua, dont dépendent quatre villes principales, qui ſont la Havanne, Baracoa, le Port de la Trinité & celui du S. Eſprit, & en outre San Salvador, S. Jacques, le Port au Prince, le Port de Zagua & le Port d'Hyacos, avec les Caps de S. Antoine, à l'extrémité occidentale ; de Coriente, à l'eſt de S. Antoine, ſur la côte méridionale ; de Cruz, au nord de la partie occidentale de la Jamaïque ; de S. Nicolas, à l'extrémité orientale, & Maiſy au couchant de Cruz & au nord de Baracoa ; & les Bayes de la Havanne, de la Honda & de Matancas. Il n'y a plus de naturels dans toute cette Iſle ; on y voit une montagne d'où il ſort beaucoup de bithume ; il y a pluſieurs mines d'or & de cuivre, le terrain eſt bon, il produit de tout abondamment, & cette Iſle dépend pour le Gouvernement civil, de l'Audience de S. Domingue.

La Havanne, qui en eſt la capitale, eſt ſituée ſur la côte du nord, preſque vis-à-vis la Floride à 23 degrés de latitude, ſon Port eſt renommé & ſi bien fortifié, tant par l'art que par la nature, que ſi dans le ſiécle où nous ſommes, il étoit quelque ville imprenable, on pourroit citer celle-ci comme telle.

Au deux côtés de ſon embouchure, ſont deux pointes & un fort à chacune qui en défend l'entrée ; l'un ſe nomme le fort du More, qui a ſoixante-dix canons de fonte de vingt-quatre livres de balles, au deſſous duquel eſt une tour très-élevée, où l'on tient toujours une ſentinelle que l'on a ſoin de relever de trois heures en trois heures, pour découvrir les vaiſſeaux & donner le ſignal convenu pour en faire connoître le nombre à la garniſon & aux habitans ; le ſecond fort eſt garni de quarante pieces de canon. L'entrée de ce Port entre ces deux Forts qui portent l'un ſur l'autre eſt ſi étroite qu'il ne peut y paſſer qu'un ſeul vaiſſeau à la fois, attendu que le reſte des paſſages eſt rempli de rochers à fleur d'eau ; mais elle s'élargit inſenſiblement & forme une grande

baye, où il peut contenir au moins mille Navires qui y sont à l'abri de l'impétuosité des vents, à cause des montagnes qui environnent cette baye, qui s'enfonce une lieue au sud, & forme plusieurs bras à l'est & à l'ouest. Quoique cette ville ne soit pas enceinte de murailles, elle n'en est pas moins forte pour cela, ayant du côté de terre plusieurs bastions avec leurs courtines, & à son entrée un troisieme fort qui la défendent & la garantissent de toute surprise; la Garnison, tant de la ville que des forts, monte à environ 1500 hommes.

La figure de cette ville est presque ronde, elle a plus d'une lieue de circuit, les maisons sont belles, bien bâties & fort ornées en dedans, les rues sont larges & propres, & les habitans riches. Le commerce y est considérable, à cause des flottes d'Espagne qui y abordent tous les ans; il y a une très-belle promenade & plusieurs places, dont une où se tient le marché. Les femmes y sont en général bien faites, extrêmement jolies & galantes. Il y a un Evêque qui fait toujours sa résidence dans cette ville, il

eſt Sufragant de l'Archevêque de S. Domingue. Outre la Cathédrale il y a trois autres Egliſes Paroiſſiales, ſept Couvens d'hommes & trois de femmes de différens Ordres avec un Tribunal du S. Office.

On comptoit de mon tems dans cette ville près de quatre cens familles Eſpagnolles, non compris les François & les Portugais qui y ſont établis, & les Eſclaves dont le nombre eſt conſidérable.

Il y a beaucoup d'arbres fruitiers, & autres propres à la conſtruction des vaiſſeaux. Le gibier y abonde & le poiſſon eſt excellent.

Le terroir eſt très-fertile, il produit des cannes de ſucre, du cacao, coton, gingembre, vanille, caſſe, canelle, indigo, mays, Rocou, maniock, tabac qui eſt ſans contredit le meilleur de toutes les Colonies Eſpagnolles, & toutes ſortes de fruits & herbages. La vie y eſt à fort bon compte, à cauſe de la grande quantité de beſtiaux qu'il y a. Les dehors de la ville ſont fort gracieux, & il y a nombre de belles habitations.

Les vents contraires que nous eſ-

ſuyâmes pendant ce court trajet, ne nous permirent d'arriver au Cap que le troiſieme jour à neuf heures du ſoir. Nous paſſâmes la nuit dans le Port, & le lendemain matin nous deſcendîmes à terre & aliâmes au Gouvernement. D'abord que M. de la Roche-Allard nous apperçut, je ne comptois pas ma foi vous revoir ſitôt, nous dit-il, vous avez donc fini vos affaires bien promptement? Nous lui rendîmes un compte exact de ce que M. le Gouverneur de la Havanne, ainſi que M. ſon neveu, avoient bien voulu faire pour nous à ſa conſidération; ce qui avoit contribué pour beaucoup à hâter notre voyage. Nous lui fîmes part enſuite de la réflexion de cet Eſpagnol, au ſujet de l'enlevement de ſa barque, dont le coup de canon que l'on avoit entendu, & le feu que l'on diſoit avoir vu pouvoient bien provenir de quelqu'autre barque que de la ſienne; mais nous nous gardâmes bien de lui avouer le ſoupçon qu'avoit Dom Guſman ſur ſon Patron. Nous allâmes enſuite à la Meſſe, & après dîner nous fûmes pour rendre une viſite à Madame Avrillon, dont la maiſon & ſes dé-

pendances nous devenoient plus nécessaires que jamais pour y loger tout ce que nous avions apporté de la Havanne.

Nous trouvâmes, en arrivant à son habitation, les choses bien changées. Mademoiselle Silvie nous apprit la mort de sa tante, dont elle étoit l'unique héritiere; elle nous informa qu'elle étoit recherchée par l'œconome d'une grosse habitation, qui avoit très-bien fait ses affaires, dont on faisoit beaucoup d'éloge, & que tout le monde lui conseilloit de prendre ce parti; nous l'y engageâmes nous-mêmes. Quand il fut question de lui proposer de nous louer sa maison, son écurie & son Magazin, elle ne voulut jamais consentir à nous les donner sur le même pied qu'auparavant, & elle en exigea dix piastres de plus par mois, avec la réserve d'une chambre où elle pourroit aller & venir quand elle jugeroit à propos; nous fûmes obligés d'en passer par-là, nous la quittâmes ensuite & retournâmes à bord.

Mademoiselle Avrillon, qui depuis la mort de sa tante avoit quité son

premier nom de Silvie, ſe trouva le lendemain en même tems que nous à ſa maiſon; Nous paſſâmes le marché, & M. de Prépont s'en alla à bord, pour y prendre des planches & amener ſon Charpentier, afin de mettre notre maiſon en état de recevoir nos cheveaux, mulets & autres marchandiſes. Je profitai de cette abſence pour demander à cette fille ſi ſa ſucceſſion avoit été conſidérable; elle me répondit qu'elle ne conſiſtoit que dans cette maiſon, la petite habitation que j'avois vue, qui n'étoit montée que de ſept à huit, tant Négres que Négreſſes, & dans quelque argent comptant; que cependant elle ſe trouveroit aſſez aiſée, ſi ſa maiſon étoit toujours louée; mais que c'étoit des hazards qui n'arrivoient pas ſouvent : je lui demandai auſſi des nouvelles de la petite Suzette, & elle me dit que depuis la mort de ſa tante, elle demeuroit avec elle; & que ſi nous ne l'avions pas vue la veille, c'eſt qu'elle n'étoit pas revenue de chez ſa mere, où elle avoit été paſſer la journée; & avant de me quitter, elle m'engagea fort d'aller la voir quelques fois, de dîner avec elle, & que

j'y jouirois de toute la liberté que je pourrois desirer.

Quant M. de Prépont fut de retour, il donna ordre à son Charpentier de travailler à agrandir l'Ecurie, où il n'y avoit que huit places, afin d'y en faire douze pour mettre nos chevaux; nous le chargeâmes aussi de mettre notre Magazin en état de loger nos mulets, de le pourvoir de rateliers, & de toutes les autres choses néceſſaires à ces animaux. Comme dans les Isles de l'Amérique Septentrionale, tant du vent que sous le vent, les chevaux, les ânes & les mulets sont toujours au verd, qu'ils paissent dans les savanes, ou que l'on envoye couper par des Négres deux ou trois fois par semaine, nous n'eûmes pas besoin de faire provision de fourrages, sans quoi nous aurions été fort embarrassés, car nous n'avions qu'un petit grenier à peine suffisant pour contenir ce qu'il en auroit fallu pour trois ou quatre jours. Nous fîmes vuider la plus grande de nos deux Chambres, dont les meubles furent portés dans la cuisine qui nous servit aussi pour mettre notre mays, qui tient lieu d'avoine à ces

animaux; nous destinâmes cette chambre à servir de Magazin pour nos autres marchandises, & la petite fut réservée pour loger M. de Trainfort, que nous devions y laisser avec les trois Négres de M. de Prépont, pour avoir soin tant de nos chevaux & mulets, que de nos autres effets.

Cet arrangement une fois pris, nous nous rendîmes au Gouvernement, où, après le dîner, M. de la Roche-Allard nous dit qu'il avoit envie de mander le Corsaire qui avoit enlevé la barque de Dom Gusman de Tellascos, pour se faire informer de toutes les circonstances de cette prise; & qu'après avoir démêlé la vérité des choses, si elles se trouvoient dans un cas favorable à cet Espagnol, il s'employeroit volontiers pour lui faire rendre justice; mais que si au contraire les preuves se trouvoient contre lui, il ne s'en mêleroit pas, parce que ce seroit, en sortant de son caractere, manquer en même tems à lui-même, à la Cour dont il avoit la confiance, & à M. l'Amiral qui l'honoroit de ses bontés. Puis il ajouta, j'imagine un moyen pour découvrir ce qu'il m'im-

porte de sçavoir, c'est de proposer à ce Corsaire un accommodement, s'il s'y prête, il n'est pas aussi assuré de la légitimité de cet enlévement qu'on le suppose, car ordinairement ces Messieurs ne lâchent point prise quand ils se croient bien fondés, au lieu que s'il se roidit, je laisserai aller le cours des choses, sans faire aucunes démarches directes ni indirectes. Cependant quand bien même il acquiesceroit à un arrangement, il ne faudroit pas moins pour cela que l'Amirauté rendît une sentence puisqu'elle est saisie de l'affaire, & qu'il s'y trouve plusieurs parties intéressées. Mais cet accommodement, dont on auroit soin de ne pas laisser ignorer le Tribunal, influeroit beaucoup sur le jugement qui interviendroit; qu'au surplus il ne falloit pas s'imaginer qu'il n'en couteroit pas quelque chose à Dom Gusman; mais qu'au moins il ne perdroit pas tout. Nous déférâmes à cet avis, & nous allâmes tout de suite en conférer avec Dom Gusman, qui promit d'en passer par où l'on voudroit, pourvû que l'on se dépêchât de lui ôter cette épine dn pied. Nous pri-

mes congé de lui & retournâmes à notre bord.

Le lendemain mardi, & les jours ſuivans, nous nous rendîmes de fort bonne heure à notre maiſon, pour encourager par notre préſence le Charpentier à finir promptement nos ouvrages, qui enfin ſe trouverent achevés le ſamedi, de ſorte que le lundi nous fûmes en état de faire deſcendre nos chevaux & nos mulets à terre, ce qui n'eſt pas une opération des plus faciles, tant pour l'embarquement que pour le débarquement de ces ſortes d'animaux.

Le jour ſuivant nous fîmes deſcendre toutes nos autres marchandiſes, & après les avoir viſitées, nous les emmagazinâmes. Nous en mîmes M. de Trainfort en poſſeſſion, & nous lui envoyâmes les trois Négres de M. de Prépont pour reſter avec lui, & être à ſes ordres.

Quand nous fûmes une fois libres de tous ces embarras, un jour que M. le Général s'étoit abſenté pour aller dîner chez M. l'Intendant, je prévins M. de Prépont que j'irois à la Flaciere, c'étoit l'habitation de Mademoiſelle

Avrillon. J'envoyai en conséquence Tiou Tiou pour l'en prévenir & le chargeai d'un panier de huit bouteilles de vin, dans la crainte d'être obligé de boire de ces petits vins rouges de Provence, fades & doucereux, qui par la médiocrité de leur prix, servent à abreuver les gens sans goût, ou ceux à qui la fortune ne permet pas d'en boire de meilleurs. J'aurois pour lors été d'autant plus à plaindre, qu'ayant toujours soif, il ne m'auroit pas été possible de l'étancher, à cause de mes dispositions naturelles qui tendoient à l'hydrophobie. Je m'y amusai beaucoup, la petite Suzette y contribua de son mieux; mais elle fut fort étonnée, quand au moment de la retraite, elle ne se vit gratifiée de ma part que de la trentieme partie du pot de vin qu'elle avoit reçu lors de la passation de notre contrat. Il étoit près de neuf heures quand j'arrivai à bord, il y en avoit plus d'une que M. de Prépont s'y étoit rendu; il m'en fit des réprimandes, qui, quoique légeres, me firent sentir qu'il commençoit à avoir sur mon compte des idées peu favorables à la

réputation dont j'avois joui jusqu'à ce moment dans son esprit; mais comme je ne pouvois me persuader qu'il fût bien instruit, je formai la résolution, malgré ses plaisanteries & ses ironies multipliées, de rester toujours sur la négative, de peur que par un aveu déplacé, ou au moins anticipé, je ne devinsse, avant la conviction, la dupe de simples conjectures, très-souvent nuisibles à ceux qui ont des reproches à se faire.

En arrivant le lendemain au Gouvernement, nous sçûmes de M. de la Roche-Allard que moyennant deux mille piastres, la partie adverse de Dom Gusman de Tellascos consentiroit à se désister de ses poursuites; que dans l'acte que ce Corsaire passeroit, il y seroit relaté, que comme il pouvoit bien se faire que le coup de canon qu'il avoit entendu fut parti d'une barque qu'il avoit rencontrée, qu'il n'avoit pu joindre parce qu'elle avoit fait force de voile en le voyant, & qu'étant beaucoup plus légere que son bâtiment, elle s'étoit échappée; les apparences lui ayant fait juger que cette barque pouvoit être d'in-

telligenge avec celle de Dom Gusman ; il avoit cru devoir s'emparer de cette derniere, d'autant mieux qu'elle étoit de même nation : mais ne voulant rien avoir à se reprocher, après avoir fait toutes les informations nécessaires, il croyoit devoir, pour la décharge de sa conscience, se déporter purement & simplement de l'action par lui intentée à l'Amirauté contre le Patron de cette barque ; & que n'étant pas juste qu'il en fût pour les frais de son armement, il s'en rapportoit aux juges de ce Tribunal d'ordonner à cet égard ce qu'ils jugeroient à propos. M. de Prépont que la reconnoissance portoit à prendre à cœur cette affaire, alla en sortant de table trover le sieur Guignard (c'étoit le nom du Corsaire) & l'amena avec lui chez un Notaire, où il passa & délivra l'acte en question à cet Armateur, qui en conséquence déposa les deux mille piastres pour être remises au sieur Guignard, aussitôt que Dom Gusman auroit obtenu la main-levée de sa barque avec la restitution de sa Carguaison. Muni de cette piece, M. de Prépont vint nous

rejoindre au Gouvernement, nous la communiqua, & il fut résolu qu'on solliciteroit sans relâche le jugement de cette affaire, que nous étions bien aises de terminer avant d'aller à Porto-Rico. Les choses enfin furent menées de façon qu'au bout de quinze jours, intervint une sentence qui ordonna la main-levée pure & simple de la barque & de la carguaison, & condamna le Corsaire aux dépens, au moyen de quoi il reçut les deux mille piastres consignées, & Dom Gusman fut fort heureux d'en être quitte pour cette somme.

Pendant cette intervalle j'allai encore quelques fois à la Flaciere, je ne m'y arrêtai plus à dîner, ne voulant pas donner lieu à M. de Prépont, que je craignois à cause de Madame de Norsoy, de me faire de nouveaux reproches; mais j'étois bien éloigné de prévoir alors ce qui m'arriva à mon retour de la Jamaïque.

Toutes les affaires de Dom Gusman de Tellascos se trouvant terminées, nous convinmes ensemble que nous partirions au premier jour pour San Jouan de Porto-Rico, & que cet

Eſpagnol feroit tranſporter dans notre Brigantin tous les effets qui étoient dans ſa barque, qu'il la laiſſeroit au Cap juſqu'à notre retour, qu'elle devoit le reconduire à la Havanne, & en cas d'événement nous fîmes auſſi paſſer à notre bord ſix de ſes matelots Eſpagnols. Comme nous nous préparions à partir, il arriva dans le Port une barque du Fort S. Pierre, appartenante au ſieur Larcher qui la commandoit, & qui ayant été battue par la tempête, ſe trouvoit abſolument hors d'état de tenir la mer, ce qui engagea M. de Prépont à propoſer à ce Capitaine de s'accommoder avec lui des marchandiſes qu'il avoit pour la traite, aux offres de lui en tenir compte ſur le pied de 50 pour 100 de bénéfice s'il ne lui arrivoit aucune avarie; & qu'en cas d'accident, il lui en feroit bon du prix de la moitié, ſuivant ſa facture, dont il lui remettroit un double. Cette propoſition auſſi favorable à l'un qu'à l'autre, ayant été acceptée par le ſieur Larcher; il les fit conduire dans notre bord, elles conſiſtoient en toile de Bretagne dit platille, en fil de toute

eſpece, Toiles de Suiſſe, de Laval, mouſſelines, dentelles, galons, bas de ſoie, chapeaux noirs & gris, taffetas, ſatins & environ cent livres de mercure crud ; ou vif argent ; & à cauſe du grand profit que l'on fait ordinairement ſur cette derniere, il fut convenu que l'on rendroit au ſieur Larcher moitié du bénéfice que l'on en retireroit ſi on trouvoit à s'en défaire, ce qui n'eſt pas facile.

Environ un mois après notre retour au Cap, nous appareillâmes pour San Jouan de Porto-Rico, ſous pavillon eſpagnol ; il ne nous arriva rien dans notre trajet, & nous mouillâmes le quatrieme jour dans le Port de cette ville Capitale de l'Iſle du même nom.

Dom Guſman fit paſſer dans notre chaloupe ſes matelots, deſcendit à terre, & alla chez le Gouverneur, qui étoit fort ami de ſon oncle & le ſien ; il avoit été informé, dans les tems, de la priſe de la barque de cet Eſpagnol, il lui rendit compte de la façon dont il l'avoit récupérée avec ſa carguaiſon, mais que ne s'étant pas trouvée en état de tenir la mer, il avoit été obligé de fréter notre Brigantin pour

conduire ſes effets juſqu'à leur deſtination, & il lui demanda la permiſſion de les faire débarquer, qu'il obtint ſans aucune difficulté. Dom Guſman de Tellaſcos ſe pourvut d'un magazin où il fit tranſporter toutes ſes marchandiſes & les nôtres, afin d'en faire la converſion. Il nous mena le lendemain chez le Gouverneur qui nous reçut aſſez froidement, & qui ne nous permit qu'avec peine d'aller à terre, à condition cependant que nous n'y coucherions pas. Dom Guſman ne voulut pas trop inſiſter de crainte de donner de la défiance à ce Gouverneur, qui étoit fort ombrageux. C'étoit un Eſpagnol de l'ancienne roche, c'eſt-à-dire né avec une averſion invincible pour le nom françois & le changement de Gouvernement, n'avoit point du tout influé ſur ſon caractere.

San Jouan de Porto-Rico, eſt ſituée ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſle du même nom, elle eſt diſtante de celle de S. Domingue d'environ quatre-vingt lieues, eſt mal fortifiée, n'ayant ni murs ni remparts, les rues ſont larges & peu longues, les maiſons

aſſez bien bâties, mais point ornées; les croiſées ne ſont garnies, ainſi que dans la plus grande partie des antilles, que de canevas très-fin, au lieu de verre, dont on ne fait point d'uſage, en ce qu'il faudroit les renouveller trop ſouvent, à cauſe des ouragans qui y ſont aſſez fréquens, & qui en feroient un débris conſidérable. On a ſoin de faire les portes des maiſons très-larges, afin que le vent qui regne une partie du jour, puiſſe y pénétrer plus aiſément, pour y donner de la fraîcheur, la chaleur étant exceſſive. Il y a dans cette ville un Evêque qui eſt Suffragant de l'Archevêque de S. Domingue. La Cathédrale eſt un fort beau morceau par les ouvrages de ſculpture dont elle eſt ornée. Il y a d'ailleurs pluſieurs autres Egliſes, tant paroiſſiales que conventuelles. Cette ville eſt fort peuplée, les habitans ſont riches, il s'y fait un grand commerce, les femmes y ſont aſſez jolies; mais elles ſe communiquent moins qu'à la Havanne; il y a hors de la ville une fort belle & riche Abbaye de Bénédictins.

Le Port de San Jouan, ou la mer entre par une embouchure aſſez étroite,

eſt vaſte & très-commode, l'ancrage y eſt bon, & les vaiſſeaux y ſont à à l'abri, tant de l'impétuoſité des vents que de l'inſulte des ennemis. Il eſt commandé par un Château muni d'une bonne artillerie & d'une forte garniſon. Il y en a encore un autre que l'on appelle Fortalezza, où l'on garde les tréſors du Roi.

Cette ville eſt la capitale & la plus conſidérable de toute l'Iſle de Porto-Rico, qui fut découverte ſur la fin du quinzieme ſiecle, par Criſtophe Colomb; elle eſt ſituée par les dix-ſept & dix-huitieme degrés de latitude nord, elle n'a pas plus de quarante lieues dans ſa longueur de l'eſt à l'oueſt, & environ ving-deux dans ſa plus grande largeur, qui ſe prend du nord au ſud; elle eſt hériſſée de hautes montagnes, il y a cependant quelques belles plaines, mais elles ſont en petit nombre. Les vallèes y ſont très-fertiles par les rivieres qui les arroſent, parmi leſquelles il y en a de fort belles. Cette Iſle abonde en ſucre, coton, caffe, vanille, ris, mays, & maniock. Les bœufs & les vaches ſauvages y ſont communs, & leur cuir ne fait pas la

partie la moins essentielle du commerce. Elle produit aussi quantité d'arbres fruitiers & autres beaux bois bien veinés, propres à toutes sortes d'ouvrages. On y voit beaucoup de gibier & le poisson que fournissent la mer & les rivieres est abondant & fort bon. Il y a vers le nord de cette Isle, plusieurs mines où l'on trouve de la poudre d'or en assez grande quantité. Les naturels de cette contrée, qui à présent sont presque tous Catholiques, au moins en apparence, ont la même origine que ceux de S. Domingue, leur caractere & leurs usages sont à peu près les mêmes; ils étoient autres fois ennemis jurés des Caraïbes des Isles antilles du vent, & toujours en guerre ensemble; mais cette haine ne subsiste plus à présent entre ces deux peuples.

C'est l'or dont cette contrée abondoit, qui fit naître aux Espagnols le desir d'en faire la conquête, & si les Lecteurs sont curieux de sçavoir comment ils s'y prirent, & quels furent leurs progrès, ils peuvent consulter le Pere Carlevoix, dans son Histoire de S. Domingue, page 149 du pre-

mer Tome. Il en a donné une deſcription aſſez exacte.

Il eſt très-difficile aux étrangers de faire le commerce dans cette Iſle, non plus que ſur toutes les autres côtes d'Eſpagne, à moins d'uſer de ruſes, de beaucoup de précautions, & d'être aſſez bien armés pour ſe garantir de la violence qu'exerce ordinairement cette nation jalouſe & impérieuſe contre tous ceux dont elle peut s'emparer. Auſſi ce commerce ne ſe fait-il que dans les anſes, aux Eſteres des villes, aux lieux d'embarquemens, & à l'embouchure des rivieres, ſans ſortir de ſon bord, où les Eſpagnols ſe rendent pour traiter après leur en avoir donné avis par quelques coups de canon, & qui apportent avec eux tout ce qu'ils veulent donner en échange de ce qu'ils comptent acheter. Il faut pour cet effet avoir grand ſoin de faire des retranchemens dans ſon bâtiment, y être armé juſqu'aux dents, de crainte de ſurpriſe, ne pas trop laiſſer aborder de monde à la fois, & ſurtout avoir de bons yeux, de peur que les marchandiſes ne s'éclipſent, car ils ſont très-grands eſcamoteurs. C'eſt

ce qu'on appelle traiter à la pique, Méthode bien plus sûre, bien moins couteuse, & plus usitée que celle de feindre des voies d'eau à la Calle, où des besoins d'eau & de bois pour avoir entrée dans le Port, ce qui est sujet à quantité d'inconvéniens & d'embarras.

Pendant les vingt-trois jours que nous restâmes à Porto Rico, Dom Gusman échangea nos marchandises contre de la vanille, du cacao, de l'argent en barre, de la poudre d'or & des piastres de poids, sur lesquelles nous fîmes un bénéfice considérables, & il nous envoya le tout à bord avec ce qui lui appartenoit.

Nos affaires étant finies, & rien ne nous retenant plus dans cette Isle, où nous nous étions fort ennuyés; nous appareillâmes & fîmes voile pour le Cap françois, où nous arrivâmes par le meilleur vent du monde en 54 heures de tems.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, nous descendîmes à terre, fûmes au Gouvernement, & nous informâmes M. de la Roche Allard des obligations que nous avions à Dom Gusman. Cet Espa-

gnol qui faisoit tous les ans, à ce qu'il nous avoua, tant pour le compte de son oncle que pour le sien, un commerce considérable; nous dit qu'il seroit charmé, si dorénavant il se trouvoit quelque occasion où il pût nous être utile & traiter même avec nous. Nous acceptâmes cette offre avec d'autant plus de plaisir, que par ce moyen nous nous trouvions à l'abri de bien des avaries.

Nous commençâmes par faire décharger nos marchandises que nous fîmes conduire dans notre Magazin, & nous envoyâmes celles de Dom Gusman dans sa barque. Cet Espagnol resta encore trois où quatre jours avec nous; & après nous être donnés réciproquement des marques de notre attachement & du regret que nous avions de nous quitter, je le priai de se charger d'une lettre pour Dona Elvire de Cusma, & de la faire rendre par Baltazard à la Dona Fabricia de Sidonia, il me le promit, s'embarqua & fit route pour la Havanne.

Nous fîmes transporter dans notre Brigantin, le sucre que nous avions dans nos deux barques qui avoient besoin

besoin d'un radoub. Nous arrangeâmes nos comptes avec le Capitaine Larcher, nous lui payâmes ses marchandises suivant sa facture, nous lui donnâmes le bénéfice dont nous étions convenus ensemble, & la moitié du profit que nous avions fait sur sa partie de mercure, dont nous ne nous serions pas chargés, si nous n'avions pas eû Dom Gusman, par les risques que l'on court en faisant ce commerce, qui est très-difficile, expressément réservé aux Rois d'Espagne, & auquel les Gouverneurs ne manquent pas de participer.

Pendant le séjour que nous fîmes au Cap, j'appris d'un des Négres de M. de Prépont, qui san, doute n'avoit pas lieu d'être content du traitement que lui avoit fait notre Lieutenant, que pendant notre absence il ne s'étoit presque pas passé de jour que Mademoiselle Avrillon, dont le mariage étoit manqué, ne fût venue coucher à la maison avec sa cousine, qu'elles y avoient passé une partie des nuits à table avec M. de Trainfort, & un autre Officier de marine de ses amis. Je fus si indigné de cette conduite,

que je rompis entierement avec elles; & ne voulus plus en entendre parler.

Environ huit à dix jours après le départ de Dom Gusman, nous prîmes congé de M. de la Roche-Allard, nous appareillâmes & fîmes voile pour la Jamaïque, Isle apppartenante aux Anglois; nous mouillâmes dans le Port Royal, une des villes dépendantes de cette Isle, sous prétexte d'y faire du bois après en avoir préalablement obtenu la permission du Commandant du Château, qui est un des mieux fortifiés que j'aye vus en Amérique, & qui défend l'entrée de ce Port. Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre du même nom, surnommée Anapolis, capitale de l'Acadie, sur la côte de la baye des chasseurs, qui appartient également à la Nation Angloise depuis la paix d'Utrecht, au lieu que celle-ci est sur la côte méridionale de l'Isle de la Jamaïque. Son Port est un des meilleurs, des plus sûrs & des plus commodes qu'il y ait en Amérique; il a donné son nom à la ville qui est située au bout d'une longue pointe de terre qui forme le Port; il est commandé par

un château très-fort, où il y a bonne Garnison & une nombreuse Artillerie. Il est fermé par une langue de terre qui s'étend à environ dix mille de long vers le sud est. La riviere, qui passe par San Jago de la Véga, & par Los Angelos, se décharge dans ce Port; on y fait aiguade avec plaisir, il a depuis deux jusqu'à trois & quatre lieues de large, l'ancrage y est bon, & il est si profond par-tout, qu'un vaisseau de mille tonneaux peut aborder jusque sur le rivage, & par le moyen de quelques planches, on peut charger & décharger ses marchandises sans aucun embarras, ce qui fait que les vaisseaux de guerre & les navires marchands le préferent à tous ceux de l'Isle; aussi voit-on journellement arriver dans cette ville beaucoup de Négocians, qui y ont presque tous des magazins. Il s'y fait un commerce considérable. Les maisons sont assez bien bâties, on y en compte environ douze cens. Les loyers sont très-chers, à cause de la quantité d'étrangers qui y viennent. La bonne eau & le bois y sont rares, & le terrain n'y est pas merveilleux.

Nous ne trouvâmes dans cette ville que le Facteur d'un de nos Correſpondans François réfugié, lequel ainſi que les autres à qui nous avions à faire, étoit allé à une foire qui ſe tenoit à San Jago de la Véga, ville capitale de la Jamaïque, diſtante de près de cinq lieues de Port Royal, & qui eſt éloignée de la mer de plus de deux lieues. Nous prîmes le parti de nous y rendre avec ce facteur, qui nous fit trouver des chevaux. Cette ville eſt ſituée dans une belle plaine, ſur le bord de la riviere; elle eſt grande & bien peuplée, les rues ſont larges & bien percées. Les maiſons ſont belles & bien bâties, ſa ſituation eſt des plus riantes, il y a pluſieurs promenades, entr'autres une que l'on appelle la Havana, qui eſt la plus fréquentée; elle eſt remplie tous les ſoirs d'une quantité prodigieuſe de monde qui va s'y promener en caroſſe, à cheval & a pied. Les femmes en général ſont très-bien faites, aſſez jolies, & elles ſont par leur affabilité & leur eſprit, les charmes de la ſociété; c'eſt dans cette ville que le Gouverneur général de la Jamaïque, & les principaux

Officiers de judicature font ordinairement leur résidence. La vie y est fort chere, sur-tout dans les hôtelleries : aussi nous n'y restâmes que quelques jours avec nos Correspondans ; & il fut décidé qu'aussitôt notre retour à Port Royal, nous appareillerions & gagnerions le large, hors de la portée de vue du Port, que nous louvoyerions en les attendant, & qu'ils ne tarderoient pas à nous joindre avec leur barque. En effet, ils furent très-exacts, car dès la seconde nuit qui suivit notre départ, nous les reconnûmes au signal dont nous étions convenus ; & comme la mer étoit calme, nous eûmes toute la facilité possible pour faire nos échanges, nous leur livrâmes nos marchandises, & ils nous donnerent du cacao, des cuirs en quantité, quelques pieces d'étoffes faites avec de l'écorce d'un arbre que l'on nomme Agetto, & de l'argent en saumons. Je pris en mon particulier pour environ quinze pistoles d'Espagne de tabac de ce pays, qui y est excellent, & je ne sçai pourquoi M. de Prépont, qui avoit été témoin du grand profit que j'avois fait sur celui

que j'avois eû à l'Iſle Caraïbe de S. Vincent, ne fut point tenté d'en faire emplette.

La Jamaïque, eſt une des grandes Iſles, ſous le vent de l'Amérique Septentrionale, découverte ſur la fin du quinzieme ſiecle, par Criſtophe Colomb. Elle appartenoit ci-devant aux Eſpagnols, & elle eſt à préſeut aux Anglois depuis plus d'un ſiecle; elle eſt à environ 145 lieues nord du continent de l'Amérique, à 16 lieues ſud de l'Iſle de Cuba, & vingt oueſt de San Dominguo. Sa figure eſt ovale; elle a environ 50 lieues de long ſur 21 de large, & plus de 150 de circuit. Elle eſt partagée par une chaîne de mornes fort élevés, courant de l'eſt à l'oueſt, qui s'étendent les uns après les autres, & qui ſont remplis de ſources d'eau fraîche qui fourniſſent l'Iſle d'une grande quantité de rivieres; on y trouve beaucoup de ſavanes & plaines remplies d'herbes qui ſervent de pâturages aux beſtiaux.

L'air y eſt fort ſain & plus tempéré que dans aucunes des Iſles voiſines, de ſorte que la chaleur y eſt ſupportable, d'autant plus qu'elle eſt encore

rafraîchie par les vents d'eſt qui y regnent, par des grains & des roſées qui tombent pendant les nuits. Les ouragants y ſont bien moins fréquents qu'ailleurs ; & de mon tems, depuis que les Anglois étoient en poſſeſſion de cette Iſle, on n'y avoit reſſenti aucunes ſecouſſes de tremblement de terre.

Les rivieres n'y ſont pas navigables, mais elles ſont ſujettes à ſe déborder, ce qui occaſionne des innondations qui font beaucoup de ravages.

Le terroir en général eſt très-fertile ; il produit du ſucre, du coton, du cacao, de l'indigo, de la caffe, du rocou, du mays, du maniock & du gingembre &c. Il y a beaucoup d'Orangers, citronniers, limoniers, abricotiers, cocotiers, palmiſtes, & des fruits de toute eſpece communs aux Iſles, tant du vent que ſous le vent. La canelle y vient très-bien, ainſi que leſquine & la ſalſepareille. Les bois y ſont très-beaux, il y en a de propres à la teinture, à la charpente, à la conſtruction des vaiſſeaux, & à quantité d'autres ouvrages. Il s'y en trouve un

entr'autres qui rapporte un fruit dont la pulpe fait un ſavon dont on ſe ſert pour laver l'écorce d'un autre arbre que l'on appelle lajetto, avec laquelle on fait une étoffe qui s'employe ordinairement à faire des habillemens d'hommes & de femmes. Le gibier eſt abondant dans cette Iſle, ſur-tout en oiſeaux ſauvages, comme perdrix, ſarcelles, vignons, flamingon, beccaſſes, ramiers, tourterelles, oyes, canards, cocqs d'Indes, pluviers &c. On y voit auſſi beaucoup de ces oiſeaux privés comme en Europe. Il n'y a gueres d'animaux voraces ni reptiles venimeux. Les ſeuls qui ſoient à craindre ſont le crocodile ou caïman, le requin & l'alligador; ce dernier eſt un animal amphibie, qui ainſi que le crocodille, habite les rivieres & les étangs; il s'y en trouve depuis ſept juſqu'à 10, 15, 20 & 25 pieds de long, ſes pieds lui ſervent à marcher & à nager, il eſt très-actif à ſe remuer, mais il ſe tourne fort difficilement, ſon dos & ſes côtés ſont couverts d'écailles impénétrables, & il n'eſt poſſible de le tuer qu'en le bleſſant au ventre ou dans les yeux, il n'attaque

les hommes qu'au défaut des bêtes dont il préfere la chair, ſur-tout celle du cheval & du chien. Ses œufs ſont comme ceux de nos poules d'Inde ; il les dépoſe comme la tortue ſur le ſable, & le ſoleil les fait éclore. Sa graiſſe eſt fort eſtimée pour les douleurs de goute & les rhumatiſmes. Ses parties génitales ſentent le muſc, ce qui lui fait manquer bien des proyes, cette odeur le faiſant découvrir & fuir par toutes les bêtes qui le craignent.

La mer & les rivieres abondent en poiſſon, qui eſt fort bon ; la tortue ſur-tout eſt excellente, il s'en trouve une infinité. Celle que l'on nomme caret, & qui y eſt très-commune, fournit beaucoup d'écailles, qui fait une partie du commerce de cette Iſle.

Les bœufs & les vaches ſauvages, dont le nombre eſt très-grand, ſont à fort bon compte, & on y fait un débit conſidérable des cuirs que l'on en retire.

Il y a auſſi des chevaux ſauvages & des cochons marons en quantité.

Cette Iſle eſt compoſée de ſix villes, dont trois principales, qui ſont

San Jago de la Véga, qui en eſt la capitale; la plus grande, la plus riche, la plus belle & la mieux peuplée. Port Royal qui eſt en conſidération, à cauſe de ſon Port, qui eſt le meilleur de l'Iſle & celle de Paſſage, diſtante de deux lieues de la capitale & de Port Royal, ſituée ſur l'embouchure de la riviere. Les trois autres, qui ſont Séville, Mélilla & Oriſtanno ne méritent aucune attention.

Outre ces villes il y a encore beaucoup de Ports, havres au bayes dans l'étendue de cette Iſle, dont les plus fréquentés ſont Old harbourg. Port Antonio, Port Négril & Port Morant.

Cette Iſle eſt diviſée en 18 ou 20 juriſdictions; elle eſt extraordinairement peuplée, & de mon tems, on y comptoit près de 70 mille ames, non compris les Négres libres & les Eſclaves, dont on faiſoit monter le nombre à plus de 80 mille.

Le Gouvernement général de cette Iſle n'eſt confié qu'à un grand Seigneur qui fait ſa réſidence à San Jago de la Véga.

Le jour d'après notre ſéparation d'avec nos Correſpondants, & envi-

ron ſur les neuf heures du matin, nous apperçûmes un navire qui faiſoit force de voiles pour nous joindre; il avoit le vent ſur nous & paroiſſoit très-bon voilier; nous crûmes d'abord que c'étoit un Corſaire Eſpagnol qui nous donnoit la chaſſe; ainſi ne pouvant fuir, nous prîmes la réſolution de l'attendre. Auſſitôt qu'il fut à portée du canon, il iſſa pavillon Eſpagnol, nous arborâmes le nôtre, il nous ſalua de ſa bordée de canon, qui ne nous toucha pas, mit pavillon noir, nous cria avec ſon porte-voix d'amener, & nous promit bon quartier. Nous reconnûmes alors que nous avions à faire à un Forban, dont ces mers étoient pleines alors. Comme nous étions bien armés, nous ne jugeâmes pas à propos de nous rendre, nous fîmes au contraire bonne contenance, nous lui rendîmes ſon ſalut de toute notre bordée, qui n'étoit que de neuf canons, dans l'un deſquels étoit un boulet ramé qui lui coupa ſon mat de Mizaine, il nous lâcha ſa ſeconde, dont un boulet emporta la cuiſſe d'un de nos Matelots, & un autre qui me paſſa deux pieds

au-dessus de la tête, nous lui ripostâmes aussi de notre seconde; mais comme il étoit plus fort que nous en canons, nous arrivâmes sur lui, & en l'abordant nous fîmes feu de toute notre Artillerie, nous jettâmes nos grapins & nos chaînes, nous fîmes pleuvoir dans son bord une grêle de grenades, qui incommoderent de telle sorte son équipage, par le ravage qu'elles firent, que les gaillards furent abandonnés dans un instant; de façon que M. de Prépont, s'appercevant du désordre & de la frayeur de l'ennemi, cria à ses gens; allons enfans, allons à bord, bon courage. Notre contre-maître, qui étoit un brave homme, muni d'un pistolet de ceinture & de sa hache d'armes y sauta le premier, & fut suivi de la plus grande partie de notre équipage. Il se fit pendant plus d'un quart d'heure un carnage épouvantable, & nous nous rendîmes enfin maîtres de ce bâtiment; il étoit tems, car notre équipage commençoit fort à s'affoiblir, & de 47 hommes que nous étions, il ne nous en restoit plus que vingt-cinq. L'ennemi de son côté, qui étoit monté de soi-

xante hommes, en perdit quarante-ſix dans cette action. Nous attribuâmes cette victoire à la mort du Capitaine qui avoit été tué dès notre premiere décharge d'Artillerie, & qui fut ſuivie un inſtant après de celle de l'Officier qui l'avoit remplacé ; ce qui mit la conſternation, & fit perdre la tramontane à tout ſon monde. Ce Capitaine ſe nommoit Briquet, il avoit été aſſocié avec le nommé Dulin, fameux forban, dont on a tant parlé, tandis qu'il infeſtoit ces mers par la terreur qu'il inſpiroit à nos armateurs, ſur-tout aux Nantois, & par les grands dommages qu'il leur cauſoit. Nous fîmes paſſer les 14 hommes qui reſtoient dans notre bord ; on en fît attacher dix à la grande vergue, on les y fuſilla, & on les jetta à la mer ; nous fîmes mettre les quatre autres aux fers, & nous amarinâmes le navire, dans lequel nous trouvâmes, indépendament des munitions de guerre & de bouche, neuf mille livres d'argent monnoyé, pour 22 mille livres d'argent en barre, dix-ſept en poudre d'or, & environ ſeize en différentes marchandiſes, ſans

compter ce qui avoit été pris par nos gens, malgré toutes nos précautions pour empêcher le pillage, qui, à ce que nous avons ſçu depuis, avoit été fort grand. Nous continuâmes enſuite notre route juſqu'au Cap, dans le port duquel nous mouillâmes le lendemain à trois heures après midi. Nous deſcendîmes à terre & nous nous rendîmes au Gouvernement, où nous informâmes M. de la Roche Allard de ce qui nous étoit arrivé ; nous en donnâmes pareillement avis à l'Amirauté, & après toutes les formalités requiſes en pareil cas, & qui durerent aſſez longtems, on procéda à l'adjudication du bâtiment & des marchandiſes, & les quatre hommes que nous avions réſervés, furent rompus vifs.

Quands nous fûmes une fois hors de ces embarras, nous ſongeâmes bien ſérieuſement à nous mettre en état de retourner à la Martinique ; & comme nous faiſions tous les préparatifs néceſſaires à cet effet, nous en fûmes empêchés par deux événemens bien imprévus.

Un jour en ſortant du Gouverne-

ment, où nous avions dîné, & comme nous étions prêts d'entrer dans notre magasin, un homme que nous ne connoissions pas, vingt nous aborder & nous demanda qui de nous deux se nommoit M. les Chevalier D***. quand je l'en eus instruit, il tira de sa poche une écritoire & un papier, sur lequel il écrivit deux mots, & en me le présentant avec une profonde révérence, il me dit qu'il me prioit de trouver bon qu'il remplit son ministere, qu'il étoit Huissier, & qu'en cette qualité il prenoit la liberté de m'informer d'une plainte en séduction qui avoit été portée contre moi à la Justice Royale du Cap, par demoiselle Suzanne de la Ronce, âgée d'environ seize ans, fille d'Eustache de la Ronce, Commandeur de Négres, & de Barbe l'Epine, dont j'avois abusé sous promesse de mariage, & laissée enceinte de mes œuvres avant mon départ pour la Havanne, & qu'en conséquence il m'assignoit à comparoître dans trois jours par devant M. le Juge Criminel, pour répondre, &c. & il se retira. Il se fit en moi une telle révolution, & je fus agité à la fois de tant

de mouvemens différents, que je me trouvai mal. M. de Prépont & son Lieutenant me prirent sous les bras, & me conduisirent sur le lit de ce dernier. Malgré tout le vinaigre dont on m'inonda, je ne repris connoissance qu'après qu'on m'eut ouvert la veine; un grand mal de tête & une forte fievre succéderent à cet évanouissement avec tant de violence, que le Médecin que l'on envoya chercher ordonna la saignée du pied & fit entendre à M. de Prépont que si la fievre ne diminuoit pas en vingt-quatre heures, il ne falloit plus compter sur moi. Cet Armateur qui m'aimoit bien sincerement en fut pénétré de douleur, il envoya son Lieutenant coucher à bord, se fit tendre un hamack dans ma chambre, & alla trouver le Juge qui avoit rendu le décret pour l'informer de l'état où j'étois, afin de l'engager à arrêter toutes les poursuites que l'on pourroit faire contre moi pendant ma maladie, & il revint ensuite auprès de moi. Je passai la nuit dans les plus cruelles agitations du monde sans aucune diminution de mes maux, ce qui fit réitérer la saignée du pied, Je me trouvai

ſur le ſoir un peu mieux, la fievre ſe calma, mon mal de tête ſe diſſipa, & M. de Prépont qui ne me quittoit preſque pas, me voyant un peu tranquille, exigea de moi l'aveu de cette avanture, afin de pouvoir y remédier s'il étoit poſſible. Je lui déclarai les choſes telles qu'elles étoient, ſans omettre la moindre des circonſtances; mais quand il vit que je n'avois fait aucune promeſſe par écrit, qui à la vérité, à l'âge de 18 à 19 ans n'auroit pas été d'un grand poids, il m'embraſſa, & bien loin de me faire des reproches à contre-tems, ainſi que de ſottes gens auroient fait en pareille occaſion, il me conſola au contraire, me pria de ne me pas chagriner, m'aſſura que cette affaire n'auroit point de ſuite fâcheuſe, & me dit qu'il alloit en informer M. le Général, pour le ſupplier en cas de beſoin d'interpoſer ſon autorité, quoi qu'après tout il ne penſât pas que la choſe en valut la peine. Ce bon ami ne me laiſſa pas longtems languir dans l'attente; il revint au bout d'une heure & m'annonça que je pouvois abſolument compter ſur la protection de M.

de la Roche-Allard ; mais ce qui acheva de me tranquillifer l'efprit, ce fut la parole d'honneur qu'il me donna que Madame de Norfoy n'en feroit jamais inftruite, ce qui, joint à l'excellent tempérament dont j'étois porteur, me rétablit parfaitement la fanté en peu de jours.

Je crus pour lors devoir déclarer à M. de Prépont ce que je favois du commerce de fon Lieutenant avec la demoifelle Avrillon. Je l'informai de la façon adroite dont j'avois arraché leur fecret, je ne lui celai pas que ce que m'avoit appris fon Négre avant de partir pour la Jamaïque, m'avoit fait rompre abfolument avec ces filles. Je le priai de l'interroger fur tout ce qui s'étoit paffé pendant notre abfence entre M. de Trainfort fon ami & les demoifelles Avrillon & Suzette ; il s'y prit effectivement fi bien, qu'il découvrit plus qu'il n'en falloit pour faire paffer ces deux créatures pour de vraies libertines, fi elles s'obftinoient à continuer leurs pourfuites ; il alla enfuite les trouver & fçut les intimider, de façon qu'il conduifit Suzette chez un Notaire, lui fit paffer

un acte de déſiſtement, & en tira une quittance de 25 piſtolles d'Eſpagne qu'il lui donna pour faire ſes couches. Voilà comme cet Armateur mit fin à cette malheureuſe affaire qui me cauſa tant de chagrin. Depuis cet inſtant il ne m'en parla plus. Il ſentoit bien que cette leçon étoit bonne, & qu'elle équivaloit au moins toutes les mercuriales qu'il m'auroit pu faire auſſi a-t'elle ſervi pendant très-long tems à me garantir de pareils écarts.

Quand je me trouvai en état de ſortir, j'accompagnai M. de Prépont au Gouvernement, pour remercier M. de la Roche-Allard de la bonne volonté qu'il avoit témoigné avoir pour moi; j'eſſuyai quelques petites plaiſanteries de ſa part; nous dînâmes & retournâmes à notre logis que nous avions habité pendant ma maladie, qui heureuſement nous retint au Cap quinze jours de plus que nous n'aurions du y reſter; car en rentrant M. de Prépont reçut une lettre d'un de ſes Correſpondans de Léogane, qui lui mandoit que le ſieur Dumondé, Négociant en cette ville, ſur qui cet Armateur avoit une lettre de change

de 8000 liv. qui n'avoit pas plus de dix jours à courrir, étoit prêt à faillir, & qu'il se dépêchât de venir, pour prendre des arrangemens avec cet homme, qui selon toute apparence ne tarderoit pas à décamper. M. de Prépont me demanda si je voulois l'accompagner, j'y consentis avec plaisir; & comme il se décida à y aller par terre, il emprunta une chaise à un de ses amis & loua des chevaux. Nous allâmes dîner au Gouvernement, & M. le Général nous donna une lettre de recommandation pour le Gouverneur de Léogane, qu'il prioit de faire arrêter le sieur Dumondé, s'il refusoit de satisfaire M. de Prépont, usage qui se pratique souvent en faveur des Armateurs, pour faciliter le recouvrement du prix de leurs carguaisons, & éviter les longueurs ordinaires de la Justice. Nous partîmes le lendemain, & fûmes coucher à la Houpeliere, chez M. & Madame d'Orbigny, qui nous firent, ainsi que Madame leur tante, la reception la plus gracieuse. Nous eûmes toutes les peines du monde à les faire consentir à nous laisser continuer notre route le jour

d'après, & ils ne s'y déterminerent qu'après leur avoir promis de paſſer deux ou trois jours avec eux à notre retour. Nous arrivâmes le ſeptieme jour à Léogane, & nous allâmes deſcendre chez M. de Lartigue qui avoit donné avis à M. de Prépont de la faillite de M. Dumondé. Nous fûmes le lendemain voir M. le Gouverneur, à qui nous remîmes la lettre de M. de la Roche-Allard; il nous promit de faire tout ce qu'il pourroit pour nous rendre ſervice, & nous retint à dîner.

En ſortant de chez lui, nous allâmes chez le ſieur Dumondé, qui ne nous attendoit certainement pas; M. de Prépont ne lui céla point qu'il avoit un ordre pour le faire arrêter, qu'ainſi il lui conſeilloit de terminer avec lui pour éviter un éclat qui lui feroit d'autant plus funeſte que tous ſes créanciers lui tomberoient à la fois ſur le corps, ce qui l'empêcheroit de pouvoir jamais ſe relever. Il demanda avec inſtance un délai de trois jours que M. de Prépont lui accorda d'autant plus volontiers qu'il ne pouvoit raiſonnablement le refuſer, puiſque la lettre de change n'échéoit que

dans ce tems. Nous ne manquâmes pas d'y retourner à jour nommé. Il paya tant en cacao qu'en argent le montant de ce qu'il devoit, & il sonda M. de Prépont, pour savoir de lui s'il vouloit lui accorder le passage jusqu'à la Martinique, d'où il devoit retourner en France pour y recueillir une succession qui lui étoit échue, avec laquelle il comptoit se remettre au-dessus de ses affaires, & remplir tous ses engagemens. M. de Prépont n'en étoit pas trop d'avis, cependant il y consentit à ma sollicitation, & il fut arrêté qu'il partiroit de Léogane huit jours après nous pour se rendre au Cap, & que sans s'y arrêter, il se feroit conduire à bord de notre Brigantin qui étoit le seul qui fût dans le Port. Nous restâmes encore deux jours à Léogane, nous allâmes remercier M. le Gouverneur qui nous retint à dîner, & nous remit une lettre pour M. de la Roche-Allard, & nous repartîmes pour le Cap. Nous arrivâmes le cinquieme jour à la Houpeliere, nous y en restâmes trois, ainsi que nous l'avions promis à M. d'Orbigny, qui nous instruisit qu'il avoit reçu depuis

notre départ une lettre de Mademoiselle Bonneuil, qui l'informoit que Madame d'Orbigny, à la veille de se remarier, en avoit été empêchée, qu'elle ignoroit comment; mais que le chagrin que cette femme en avoit conçu, avoit été si vif qu'elle étoit tombée dans un état de langueur qui l'avoit conduite à l'extrémité, & qu'ayant fait venir un Notaire pour recevoir ses dernieres dispositions, elle étoit morte entre ses bras avant de pouvoir les signer, qu'on avoit apposé les scellés sur tous ses effets, tant à la ville qu'à la campagne, qu'elle s'étoit chargée d'écrire à l'héritiere pour l'instruire de cet événement, afin qu'elle prît les précautions convenables en pareil cas. Il nous ajouta qu'il étoit d'avis d'aller lui-même en France, muni de tous les papiers nécessaires, & que sa femme qui étoit enceinte resteroit avec sa tante; qu'aussitôt qu'il auroit mis ordre à tout & chargé Mademoiselle Bonneuil de sa procuration, & à qui il comptoit faire un sort heureux, pour la récompenser des services qu'elle leur avoit rendus, il reviendroit join-

dre ſa chere couſine, à qui il continuoit de donner ce nom, par préférence à celui de femme; nous approuvâmes fort ſa réſolution, & nous l'engageâmes à profiter du premier bâtiment qui feroit voile pour la France. Nous prîmes congé de ces aimables époux, & de leur tante, & nous nous rendîmes au Cap le vingt-unieme jour depuis que nous en étions partis.

L'Iſle de S. Domingue, tant Françoiſe qu'Eſpagnole, eſt ſans contredit une des plus grandes Iſles de l'Amérique Septentrionale, elle a 168 lieues de long de l'eſt à l'oueſt, environ 35 dans ſa moyenne largeur du nord au ſud, 400 lieues de circuit, & ſi on faiſoit le tour des ances, elle en auroit au moins 600.

Toute la partie occidentale de cette Iſle appartient aux François, & le reſte, qui eſt le plus conſidérable & le meilleur, eſt aux Eſpagnols. La partie qui appartient aux François, eſt diviſée en deux quartiers, dont l'un au nord & l'autre au ſud.

Le premier comprend le Port François, Porto plate, Port Margot, le Morne

Morne rouge, Saint-Marc, le Morne au diable, la petite riviere, le Port de Paix & la pointe S. Louis, qui eſt auprès, &c.

Le ſecond comprend le grand & petit Gouave, le Cap Dame-Marie, le Cap Mongon, l'Iſle à Vache, la Caye Saint-Louis, Léogane, l'Eſterre & le Cul-de-Sac qui en ſont des dépendances, & le Cap François où de Tiburon, &c.

Le Cap François, plus connu autrefois ſous le nom de Cap Tiburon, eſt à préſent le Port le plus conſidérable & le plus fréquenté de l'Iſle de S. Domingue dans la partie françoiſe, dont il fait partie. C'eſt une eſpece de baye qui n'eſt ouverte qu'au ſeul vent de nord-eſt dont l'entrée eſt très-bien fortifiée. Il eſt ſur la côte Septentrionale de l'Iſle, dans une belle plaine, bien fertile, où on a bâti une ville aſſez grande, & qui par la ſuite des tems la deviendra encore davantage : ce n'étoit autrefois qu'un petit bourg qui avoit été pris & brûlé pluſieurs fois par les Anglois & les Eſpagnols ; mais il y a aujourd'hui une bonne Garniſon, & de mon tems le Gouverneur

Général y faisoit sa résidence. Il n'y a qu'une seule Paroisse dans la ville, desservie par des Capucins, un très-bel hôpital, distant d'environ demi-lieue de la ville, administré par des Peres de la Charité, un Médecin du Roi & un Chirurgien major, un Conseil supérieur qui y a été établi en 1702, auquel sont portés les appels de toutes les sentences rendues par les Juges ordinaires qui ressortissent à ce tribunal, à prendre depuis la riviere de l'Artibonite, jusqu'à la frontiere des Espagnols. Il y a aussi un Intendant, un commissaire ordonnateur de la Marine, un Trésorier, un Capitaine de Port & une Amirauté.

A environ deux lieues du Cap François, est une petite Isle que l'on a nommé tortue, à cause qu'étant vue à une certaine distance, elle a la forme de cet animal; c'est la premiere que les François ayent habités avant de s'établir dans la grande terre; on lui donne sept lieues de l'est à l'ouest, & deux de large du nord au sud. La partie du nord est escarpée, & environnée de rochers à fleur d'eau qui la rendent inaccessible, mais le côté du

ſud, qui regarde le nord de S. Domingue, eſt plus uni. Il s'y trouve une montagne dans le milieu de l'Iſle, qui la traverſe dans toute ſa longueur, en s'abaiſſant inſenſiblement, & en laiſſant cependant une étendue de quatre à cinq lieues d'un très beau pays, où la terre eſt fort bonne, & qui, lorſqu'elle étoit cultivée, produiſoit abondament, du ſucre, de l'indigo, du coton & du tabac. On y voit beaucoup d'orangers, citronniers, limoniers, abricotiers & bannaniers. Il y a de fort beaux, bois & en quantité, parmi leſquels il s'en trouve que l'on appelle cédres improprement, car ce ſont plutôt des acajoux tout à fait différens de ceux qui rapportent une pomme, dont une noix qui lui tient lieu de queue ſe nomme ainſi; les bois de teinture & les lauriers aromatiques y ſont auſſi fort communs.

Il y a beaucoup de cochons marons, de ramiers, de grives & de perroquets. Cette côte eſt fort poiſſonneuſe, & le poiſſon eſt excellent.

Le Port de cette petite Iſle eſt au quartier de la baſſe-terre, l'ancrage y

eſt bon, c'eſt une baye profonde; formée par deux pointes de terre qui s'avancent en mer, & ſur chacune deſquelles il y avoit une batterie de canons.

Le bourg eſt au fond, ſous la fortereſſe; elle étoit compoſée d'une courtine & de deux baſtions qui faiſoient face à la mer, & défendoient l'entrée du Port. Il n'y a point de riviere; mais ſeulement quelques ſources qui ne ſeroient pas ſuffiſantes pour fournir l'eau néceſſaire, & lorſqu'elle étoit habitée, on étoit obligé de boire de l'eau de pluie, que l'on conſervoit dans des citernes.

Cette Iſle eſt compoſée de ſept quartiers, qui ſont la Pointe au Maſſon, la Montagne, le Mil Plantage, le Ringot, la Baſſe-terre, la Cabeſterre & Cayonne.

A peu de diſtance, & vis-à-vis de cette Iſle, dans la grande terre, à la bande du nord, entre l'embouchure des trois rivieres & la pointe des palmiers, eſt un bourg conſidérable, que l'on appelle le port de paix; il eſt bien peuplé & les habitans ſont fort riches. Il y a une Paroiſſe, qui de mon tems,

étoit desservie par des Jésuites, & c'est le premier poste de la grande terre où les François se soient établis en sortant de la tortue. Les Gouverneurs y residoient autrefois, son Port est couvert du côté du nord par le fort de la tortue, l'ancrage y est bon, & le terroir est un des meilleurs de toute l'Isle, qui est environnée de plusieurs belles habitations; il s'y trouve beaucoup de gibier, & la côte est fort poissonneuse.

Il y a encore un autre port de mer peu éloigné du Cap, que l'on appelle le Port Margot, & où il y a un bourg de ce nom; il est situé à la bande du nord, entre le Port François & la riviere du Borgne.

Léogane, qui autrefois n'étoit qu'un bourg, est aujourd'hui la principale ville de S. Domingue; elle est située dans une très-belle & grande pleine qui lui a donné son nom; elle est au fond d'un Golfe où il y a un fort bon Port & un fort qui en défend l'entrée. Après la conquête qui en fut faite par les Espagnols à la fin du quinzieme siecle sur les naturels du pays, on érigea en principauté, sous le nom

de Léogane, tout le territoire qui eſt depuis la riviere de l'Artibonite juſqu'à la plaine de Jacquin, du côté du ſud, en faveur d'une fille naturelle de Philipes III, Roi d'Eſpagne, qui y termina ſa vie. On voyoit encore il y a environ 50 ans, les reſtes d'un château qui avoit été bâti dans une grande Savanne, où cette Princeſſe faiſoit ſa réſidence, dont il ne ſubſiſte plus aucuns veſtiges. Il étoit ſitué dans un lieu que l'on appelloit le grand Boucan, environ à trois lieues de l'Eſterre, nom qu'il conſerve encore, & qui lui eſt venu de ce que les Boucanniers s'y aſſembloient au retour de leur chaſſe, pour y faire boucanner la viande des animaux qu'ils avoient tués, pour en avoir les cuirs dont ils faiſoient un grand commerce.

Cette plaine a environ quatorze lieues de l'eſt à l'oueſt, ſur trois à quatre de large; elle s'étend depuis les montagnes du grand Gouave, juſqu'au cul-de ſac de Léogane. Ce pays eſt très-beau, uni & bien arroſé par pluſieurs rivieres & ruiſſeaux dont les principales ſont celles des cormiers & des citronniers. Le terrain en eſt

fort bon & très-fertile; il produit, ainsi que celui de toute l'Isle des cannes de sucre, de l'indigo, du coton, du cacao, du Rocou, du ris, du mays, du maniock, des patates, ignames, bananes, figues annanas, abricots, pommes d'acajoux, avocats, prunes de monbain, orangers, citronniers, limoniers, grenadiers, cocotiers, palmistes, & généralement toutes sortes de fruits & d'herbages communs aux Isles, tant du vent qne sous le vent, qui cependant viennent mieux dans ces dernieres que dans les premieres. Il s'y trouve aussi beauconp de fort beaux bois, propres à la construction des vaisseaux, à la charpente, à la menuiserie, & à toutes sortes d'autres ouvrages.

L'air y est fort mal sain, surtout pour les Européens, à cause de la chaleur extraordinaire qu'il y fait & des mauvais vents qui y regnent, ce qui joint aux excès que l'on y commet en tout genre, occasionne des maladies dangereuses qui moissonnent tous les ans un monde infini.

Dans la partie méridionale de Léogane, il y a un gros bourg qui fait le

quartier principal de cette ville, que l'on nomme l'Esterre; il est situé à trois lieues de la petite riviere; le chemin qui y conduit est de sept toises de large tiré au cordeau, les deux côtés sont bordés de plusieurs rangs de citronniers plantés en haye, qui forment une épaisseur de quatre pieds sur sept de hauteur, taillées par le dessus & les côtés, comme on fait la charmille en Europe, ce qui les rend impénétrables à toutes sortes d'efforts.

Les maisons & habitations que l'on trouve le long de ces magnifiques chemins, ont de belles avenues, plantées de grands arbres, chênes & ormes, très-bien alignés, & entretenus au mieux.

Ce bourg est beaucoup plus grand que celui de la petite riviere, les rues sont longues, droites, larges & bien percées, les maisons sont bâties en charpente à deux étages, couvertes d'essentes, & occupées par de riches Marchands, qui ont de grands & spacieux magasins. Il y a aussi beaucoup d'Artisans & un bon nombre de cabarets, bien plus fréquentés que la Paroisse. Elle est hors du bourg,

eſt fort propre, bien bâtie en charpente; elle a environ quatre-vingt pieds de long ſur trente de large, & eſt deſſervie par des Dominiquains.

C'eſt dans ce quartier qui eſt le plus beau de la ville, que réſident le Gouverneur & les principaux Officiers de la Colonie, & où ſe tient le Conſeil Supérieur de Léogane, qui avant l'érection de celui du Cap, étoit le ſeul de toute l'Iſle de S. Domingue; dans la partie françoiſe, les habitans y ſont fort riches, affables, généreux, & forment la plus gracieuſe ſociété que l'on puiſſe avoir.

Il y a auſſi près de la grande riviere, entre Léogane à l'Orient, & le petit Gouave à l'Occident,un fort bon Port que l'on appelle le grand Gouave, & ſur la même côte, dans le quartier du ſud, ſur le grand cul-de-ſac, entre le grand Gouave à l'Orient,& Nipe à l'Occident, un autre Port aſſez bien fortifié que l'on nomme le petit Gouave;il étoit de mon tems fort peuplé.Le terrain de ces deux endroits & des environs, eſt très-fertile, & produit autant qu'aucuns des autres cantons de cette Iſle.

Les habitans de S. Domingue, dont la majeure partie sort des anciens Phlibustiers & boucanniers de cette Isle, car il n'y a plus de naturels, sont excessivement riches, & iroient au moins de pair, par leur magnificence, avec nos plus grands Seigneurs; mais quelque immense que soit leur fortune, ils se mettent à l'abry de l'envie par le bon usage qu'ils en font & l'hospitalité qu'ils exercent envers tous ceux qui, nouvellement arrivés dans ces Colonies, où ils manquent de connoissances se trouvent dans le cas de la réclamer. Ils sont généreux, serviables, prévenans, officieux, compatissants, & n'ont en vue que le bien qu'ils pratiquent mieux que personne toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. C'est une justice que je suis obligé de leur rendre, non par reconnoissance, mais par amour pour la vérité. Je les blâme cependant des excès auxquels ils se livrent un peu trop indiscretement aux dépens de leur santé, & il arrive très-souvent que leur intempérance les conduit au tombeau à la moitié de leur carriere. Ils sont grands, bien faits, vaillants, francs, sinceres,

pendant près de dix ſept heures que cette bouraſque dura, nous nous trouvâmes à chaque inſtant en danger de devenir la proie des requins dont cette mer abonde; mais heureuſement que par une protection viſible de la Providence, nous en fûmes quitte pour la peur, nous perdîmes un cheval & trois mulets, nos deux barques furent auſſi très-maltraitées. Nous étions enfin ſi délâbrés que nous réſolûmes d'aller relâcher à S. Criſtophe, où nous mouillâmes le troiſieme jour d'après cette tempête, en conſéquence de la permiſſion que nous en donna le Gouverneur de cette Iſle, à qui M. de Prépont fut lui-même la demander. Nous y reſtâmes pendant dix jours pour y réparer le déſordre que ce coup de vent avoit cauſé à nos bâtimens. Nous profitâmes de ce tems pour parcourir cette Iſle; nous y rendîmes quelques viſites, tant au Gouverneur qu'aux principaux de cette Colonie, nous en fûmes très-bien accueillis, nous y mangeâmes pluſieurs fois; & un jour que nous étions invités à dîner chez l'un deux, je trouvai une ſelle de cheval à l'uſage des dames, qui étoit à vendre avec la

housse, la bride & le bridon. Cette selle, ainsi que la housse, étoit de velours bleu, brodés en argent, avec des crépines de même; sur l'ados de cette selle, étoit un trou à vis, couvert d'une plaque d'argent, dans lequel on montoit, quand on le jugeoit à propos, le bâton d'un parassol, qui servoit à garantir du soleil la dame qui étoit à cheval. Le parassol étoit aussi de taffetas bleu doublé de blanc, avec une crépine d'argent au tour; la bride étoit de cuir bleu, les bossettes & les garnitures d'argent, & le bridon étoit natté de soie bleue & de fil d'argent. Cet équipage, quoique d'hazard, avoit toute sa fraîcheur, & je suis persuadé qu'il n'avoit pas servi plus de six fois; je le trouvai si galant qu'il me tenta. M. de Prépont, à qui j'en fis part, & qui devina mon idée, le marchanda & l'eût pour vingt-cinq pistolles d'Espagne. Cette emplette me fit naître l'envie d'habiller Tiou Tiou à la façon du pays, qui est à peu de chose près, semblable à celle de nos coureurs. Je lui achetai une toque pour mettre sur sa tête, & un collier d'argent. Je priai en même tems M. de

bons amis; & il ſemble que la bravoure, ſi vantée de leurs ancêtres, ſoit devenue héréditaire parmi eux.

Les femmes y ſont auſſi d'une très-belle taille, blanches, faites à peindre, remplies de graces, & extrêmement jolies; c'eſt dommage, qu'en général, elles ſoient un peu galantes, inconſtantes, ſujettes à bien des fantaiſies, & à des coups de caprice qui feroient périr de jalouſie tout autre qu'un François qui auroit le malheur de trop s'attacher à elles; mais c'eſt une maladie qui n'eſt guere connue dans notre nation, & encore moins dans ce pays; elles ont l'eſprit vif & enjoué; mais d'ailleurs elles ſont nonchalantes & pareſſeuſes dans preſque toutes leurs actions.

Les bœufs, les vaches & les chevaux que l'on tire, tant de la partie Françoiſe que de la partie Eſpagnole, y ſont preſque pour rien & coutent fort peu à nourrir, attendu qu'on ne leur donne d'autre fourage que celui qu'ils paiſſent dans les ſavannes, ou que les Négres vont leur chercher; & le mays qu'on a ſoin de ſemer dans toutes les habitations, leur tient lieu

d'avoine; ainſi il n'eſt pas étonnant d'y voir autant de caroſſes & de chaiſes qu'il y en a; je ſuis même perſuadé qu'à préſent que le luxe eſt porté à ſon plus haut période, les voitures y ſont par proportion en bien plus grand nombre qu'en France, & qu'il n'y a pas d'Artiſan un peu aiſé qui n'ait la faculté d'entretenir au moins un cabriolet, ſans courir les riſques d'eſſuyer des diſgraces pareilles à celles qu'éprouvent tous les jours à Paris quantité de petits Maitres de nouvelle édition, dont la fortune ſe renverſe pour vouloir aller trop vîte, & qui comme de nouveaux Phaétons, paroiſſent d'abord avec une ſorte d'éclat, dans des chars peu faits pour eux, & en ſont avant la fin de leur courſe précipités honteuſement. J'avoue que pour moi, jaimerois mieux, plutôt que de m'attirer un pareil affront, ſuivre le conſeil que donnoit à ſon fils un des plus intégres Magiſtrats d'un de nos Parlement de Province, que j'ai fort connu, qui laſſé de payer trop ſouvent des caroſſes de remiſes que ce jeune homme employoit dans les comptes qu'il lui

rendoit, perdit enfin patience, & lui écrivit cette lettre laconique.

» Ton grand pere N. . . . alloit à pied ;
» Ton pere N. . . . . . va à pied,
» A pied, B***, à pied.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes au Gouvernement, nous remîmes à M. de la Roche-Allard la lettre du Gouverneur de Léogane ; nous le remerciâmes de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder dans une circonstance où elle nous avoit été si nécessaire pour être payés du sieur Dumondé ; nous l'informâmes des nouvelles que M. le Chevalier d'Orbigny avoit reçues, & de la résolution où il étoit d'aller en France, ce qu'il approuva très-fort, & il voulut bien aussi à notre sollicitation accorder au sieur Dumondé un passeport pour la Martinique, où j'étois bien assuré de lui en faire obtenir un pour passer en France.

Nous ne nous occupâmes plus pendant les cinq à six jours que nous restâmes encore au Cap, qu'à faire embarquer nos chevaux, nos mulets & nos autres marchandises dans notre

Brigantin & nos deux barques. Nous envoyâmes par le ſieur de Trainfort à la demoiſelle Avrillon le prix de la location de ſa maiſon, le ſieur Dumondé arriva dans cet interval, nous le fîmes paſſer ſur notre Brigantin. La veille de notre départ, nous fûmes dîner chez M. de la Roche-Allard, à qui nous fîmes nos adieux; il me remit une lettre pour M. le Marquis de Champigny, & nous allâmes coucher à bord.

Le lendemain à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes voile pour la Martinique. Nous eûmes les premiers jours de notre navigation un vent très-favorable; il nous ſurvint enſuite un calme ſi grand que nous eûmes toutes les peines du monde à réſiſter aux courants qui nous entraînoient ſur Sainte-Croix, la derniere des Iſles Antilles du vent de l'Amérique appartenante aux Danois : enfin après avoir dépaſſé cette Iſle, nous eſſuyâmes un coup de vent ſi terrible, que nos vibords & une partie de notre poupe furent emportés, notre mât d'artimont fut caſſé; le Ciel étoit tout en feu, le tonnerre & les éclairs ſe ſuccédoient de minute à autre, &

Prépont de me choiſir un de nos plus jolis chevaux, & le mieux dreſſé pour en faire préſent, tout équipé à Madame de Norſoy. Cet armateur qui trouva ma généroſité bien placée, ſe prêta avec plaiſir à tout ce que je voulus.

S. Criſtophe, eſt une des Iſles antilles du vent de l'Amérique Septentrionale; elle eſt ſituée au nord de S. Barthelemi, au midi de Nieves, dont elle n'eſt ſéparée que par un petit trajet d'environ demi-lieue, & au couchant de S. Euſtache. Elle eſt coupée dans ſon extrémité occidentale par le trois cent quinzieme degré de longitude, & ſon milieu eſt par les dix-ſept degrés trente minutes de latitude. Elle a environ vingt-cinq lieues de tour, eſt relevée par de hautes montagnes, d'où il coule pluſieurs ruiſſeaux qui occaſionnent de grands débordemens. Il y a une aſſez belle riviere que l'on nomme Cayonne, qui a ſa ſource à la montagne ronde; elle ſervoit autrefois de bornes entre les Anglois qui poſſédoient le milieu de l'Iſle & les François qui occupoient les deux parties qui ſont à l'Orient & à l'Occident;

au milieu de ſon cours eſt une habitation que l'on appelle l'Hermitage, & auprès de ſon embouchure une autre qui ſe nomme Cayonne; mais depuis le traité d'Utrecht, les Anglois en ſont les ſeuls poſſeſſeurs. Le terrain eſt fertile, il produit toutes ſortes de fruits communs dans les Antilles, du ſucre, du coton, de l'indigo, du rocou, du mays & du maniock. Il s'y trouve beaucoup de falaiſes, dont l'aſpect ſeul fait frémir, pluſieurs ſources d'eau chaude, dont une s'appelle la Soufriere, à cauſe du ſouffre que l'on en retire.

Cette Iſle eſt diviſée en quatre quartiers, qui ſont tous très-bien fortifiés; elle eſt fort peuplée, il y a beaucoup de marchands, parmi leſquels ſont pluſieurs Hollandois & François réfugiés; il s'y fait un grand commerce, les maiſons ſont bâties en briques & en charpentes, les dedans en ſont fort ornés. Celle du Gouverneur eſt une des plus belles que l'on puiſſe voir. Il y a une ſaline au bord de la mer, dans un cul-de-ſac qui fournit du ſel en abondance. Les habitans paſſent pour généreux, & ils

ſont très-affables envers les étrangers.

Quand nos bâtimens furent en état de tenir la mer, nous appareillâmes & fîmes voile pour Marie-Galante, où nous mouillâmes vers les cinq heures apres midi, le vingt Novembre 1729, environ ſix mois après en être partis.

Nous fîmes paſſer le ſieur de Trainfort dans notre Brigantin, & nous deſcendîmes à terre; nous allâmes d'abord au Gouvernement, où nous apprîmes que M. de Poincy s'étoit embarqué la veille pour le Fort Royal, à cauſe de la tenue du Conſeil ſupérieur, où il avoit ſéance. Nous nous rendîmes enſuite chez Madame de Chanzy, que nous trouvâmes ſeule, & qui après nous avoir témoigné la joie qu'elle avoit de nous voir, nous apprit que ſon fils étoit parti avec M. de Poincy pour la Martinique, où M. le Général lui avoit donné ordre de ſe rendre ſans lui en marquer le motif; elle nous dit auſſi que ſa fille étoit allée le même jour à l'habitation de ſon frere, où ſa préſence étoit néceſſaire, & qu'elle en devoit revenir le lendemain au ſoir. Ce délai ne s'ac-

cordant pas avec mon impatience, je ſuppliai cette dame de trouver bon que j'allaſſe la chercher dès le matin, & que je lui fiſſe le cadeau d'un joli cheval tout équipé & d'un petit Négre. M. de Prépont joignit ſes prieres aux miennes, & Madame de Chanzy qui connoiſſoit la pureté de mes intentions pour Madame ſa fille, nous accorda ce que nous déſirions. Nous retournâmes à bord, nous fîmes débarquer le cheval gris-pommelé, dont nous avions fait choix avec ſon équipage, une cave de douze livres de tabac de la Havanne, deux andouilles de tabac de la Jamaïque, de douze livres chaque, avec une piece d'écorce d'arbre, & nous revînmes à terre. Nous ſoupâmes chez Madame de Chanzy, j'y couchai & M. de Prépont s'en alla à bord, où en arrivant il apprit que le ſieur Dumondé ayant trouvé l'occaſion d'une barque qui alloit à la Martinique, il en avoit profité pour s'y rendre, & qu'il y attendroit notre retour, pour avoir ſon paſſeport pour la France.

Je me levai de fort bonne heure, je fis ſeller mon cheval, Tiou Tiou le

prit par la bride, je montai celui de M. de Chanzy, & nous partîmes au coup de six henres pour le Charbon, où nous arrivâmes avant sept. Madame de Norsoy n'étoit pas encore éveillée, & malgré la forte envie que j'avois de la voir, je voulus attendre qu'il fût jour chez elle pour me faire annoncer, ce qui ne tarda pas; car sa Négresse, malgré ma défense, alla l'avertir. J'avois à peine fait un tour de jardin, que je vis cette charmante femme qui venoit au devant de moi; je précipitai mes pas pour épargner les siens; en nous abordant, nos bras s'étendirent, s'entrelasserent, & nos bouches se rencontrerent si justes, qu'elles resterent collées pendant plus d'une minute, sans pouvoir articuler ni l'un ni l'autre un seul mot. L'usage de la parole nous étant enfin revenu, nous ne l'employâmes qu'à nous dire les choses les plus tendres, & à nous témoigner la joie que nous ressentions de nous revoir après une si longue absence; nous nous fîmes mille caresses, & insensiblement je la conduisis jusque dans sa chambre, où elle acheva sa toilette, à laquelle j'assistai.

Elle me dit que la lettre que je lui avois écrite du Cap, lui avoit été remise bien à tems pour lui ôter les inquiétudes qu'elle avoit sur mon compte; mais qu'elle n'avoit pu trouver aucunes occasions pour me faire tenir sa réponse. Comme je lui tenois une de ses mains, je lui passai au doigt la bague qui m'avoit été donnée par Madame d'Orbigny, dont je lui racontai l'histoire; elle fut enchantée du sort heureux de ces deux époux, & ne trouva pas mauvais que j'eusse acceptai ce témoignage de leur reconnoissance. Elle me demanda si ma campagne avoit été heureuse, & s'il en faudroit faire beaucoup de pareilles avant de nous unir; deux tout au plus, lui répondis-je, ma chere Victoire, & elles seront suffisantes, avec les soins & les sages conseils de M. de Prépont, pour me mettre en état de vous en procurer un digne d'envie & ne vous plus quitter. Je lui fis alors le détail de tout ce que j'avois gâgné sur ma pacotille, je n'oubliai pas le bénéfice du jeu, & je lui promis qu'aussitôt que nous nous serions défaits de notre Carguaison, dans laquelle M. de

Prépont m'avoit aſſocié pour un quart, je lui remettrois les fonds qu'elle m'avoit confiés, ainſi que le profit; elle manqua ſe fâcher, & me dit qu'elle ne vouloit recevoir de compte de moi que lorſque je ceſſerois d'aller à la traite, & que juſqu'à-ce, je les ferois valoir, ainſi que les miens, puiſqu'ils devoient être communs un jour. Elle me quitta un inſtant pour aller donner quelques ordres; nous déjeûnâmes, & elle me propoſa de nous en retourner; elle comptoit ſe faire porter dans ſon hamack, & que je l'accompagnerois à cheval; mais au moment où elle alloit s'y mettre, j'appellai Tiou Tiou, qui ſortit de l'écurie avec ſa haquenée, je l'engageai à monter deſſus & de l'accepter ainſi que le petit Négre; & elle ne ſe rendit que ſur les aſſurances que je lui donnai que Madame de Chanzy, à qui j'en avois demandé l'agrément, y avoit conſenti. Nous nous mîmes en marche, & nous arrivâmes à Marie Galante à onze heures.

Nous trouvâmes M. de Prépont avec Madame de Chanzy, que cet Armateur inſtruiſoit de toutes nos

avantures, à l'exception cependant de celles qui me concernoient ſeul, & qu'il étoit à propos de taire. Nous nous mîmes à table, nous jouâmes tout l'après dîner, nous fûmes le ſoir à la promenade, nous revinmes ſouper, M. de Prépont s'en alla coucher à bord, & j'occupai la chambre de M. de Chanzy.

Le lendemain matin, Madame de Norſoy me fit dire de paſſer dans ſa chambre avant d'aller au ſalon, & je m'y rendis dans le moment; auſſitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, & me préſentant une boëte de nacre de perles incruſtée d'or; elle me dit, voila, mon cher ami, le plus grand gage que je puiſſe vous donner de ma tendreſſe, je ſouhaite que vous le conſerviez, que vous me ſoyez toujours fidele & que vous ne faſſiez pas mentir l'auteur de la légende que vous y lirez, je l'ouvris à l'inſtant, & j'y trouvai ſon portrait en mignature, garni de diamans; on y voyoit à gauche un petit amour qui tenoit un écuſſon, contenant deux cœurs unis & embraſés, dont les flâmes ſe renverſoient les unes ſur les autres, &

autour

autour étoit écrit, ils brûleront toujours & ne ſe conſumeront jamais. Je baiſai dix mille fois ce portrait, & j'embraſſai mon adorable Victoire, qui m'aſſura l'avoir fait faire exprès pour moi tandis que j'étois à S. Domingue. Elle ajoûta que quoiqu'elle me l'eût deſtiné, elle ne croyoit cependant pas me le remettre encore ſitôt; mais que ce qui l'avoit entierement décidée à ne pas différer plus longtems à me donner cette preuve ſenſible de ſon attachement, étoit ce que j'avois fait pour elle, & l'aveu de Madame de Chanzy, à qui elle avoit cru devoir s'en ouvrir dès la veille; qu'elle étoit d'autant plus charmée de s'être déterminée à m'accorder cette faveur, qu'elle ſerviroit, lorſque je ſerois en mer ou éloigné d'elle, à me conſoler avec la copie de l'abſence de l'original; elle me recommanda de ne le montrer à perſonne, hors à M. de Prépont; je lui promis de me conformer à ſes ordres, je lui donnai la main, & nous paſſâmes dans le ſalon, où nous trouvâmes Madame de Chanzy, qui, quoiqu'elle ſe doutât bien du motif de la joie qu'elle voyoit éclater

dans mes yeux, m'en demonda le ſujet. Je conſultai ceux de ma chere Victoire, & ayant lû ſa penſée, je me jettai aux genoux de ſa mere, je lui pris les mains que je baiſai tendrement, & je lui dis que c'étoit à elle à qui je devois mon bonheur, puiſqu'elle avoit bien voulu permettre que ſa fille, que je ne ceſſerois jamais d'adorer, me gratifiât de ſon portrait. M. de Prépont entra dans le moment, me ſurprit dans cette attitude, & comme il nous vit tous fort émus, il examina nos phiſionomies, & n'y ayant rien remarqué de fâcheux, il nous demanda en riant, ſi nous étions à la répétition de quelque piece que nous vouluſſions jouer. Je me relevai, j'ouvris ma boëte, & en la lui préſentant. Tenez, Monſieur, lui dis-je, voyez le motif de votre étonnement; Madame de Norſoy m'a fait préſent de ſon portrait, du conſentement de Madame de Chanzy, & vous êtes arrivé comme je lui en faiſois mes remercîmens. Il me rendit ma boëte, me ſerra la main, me regarda fixement & ſourit; Je compris bien que cette pantomime étoit un reproche

tacite de mon escapade du Cap, car il ignoroit celle de la Havanne, dont je me gardai bien de l'instruire, & j'avois même eu soin, crainte d'accident, avant de mettre pied à terre de reléguer le portrait de Dona Elvire de Gusma, au fond d'une de mes malles, qui étoit restée à bord.

Cet Armateur dîna avec nous, y passa le reste de la journée, & le soir il fut coucher à bord.

Je me levai le lendemain de très-bonne heure, & fus joindre M. de Prépont à son Brigantin; il me dit qu'il ne pourroit nous voir de la journée ni le jour d'après, parce qu'il falloit qu'il fît débarquer nos chevaux & nos mulets, pour les mettre dans les écuries qu'il avoit louées pendant le séjour que nous ferions à Marie-Galante, ainsi que les marchandises qui étoient destinées pour cette Isle, afin de les délivrer à ceux qui les avoient demandées; que son intention étoit de s'en faire payer en piastres, ne voulant rien échanger, attendu que ses magasins du Fort S. Pierre nous pourvoiroient plus que suffisament de ce qui nous seroit convenable pour la

campagne prochaine, ce qui nous reviendroit à bien meilleur compte. Il me dit aussi qu'il avoit envie d'envoyer son Lieutenant avec une de ses barques à la Guadeloupe, pour y laisser les marchandises qui étoient pour cette Isle, & qu'à son retour, nous partirions pour le Fort S. Pierre, où nous prendrions un canot pour nous rendre au Fort-Royal. Je déjeûnai avec M. de Prépont, & nous descendîmes ensemble à terre; il alla à ses affaires, & je me rendis chez Madame de Chanzy. Je me ressouvins en y arrivant que je n'avois pas disposé des choses que j'avois apportées la premiere fois que j'étois allé à bord depuis notre retour; je montai dans ma chambre, j'y pris la cave de tabac de la Havanne, je descendis dans le salon où étoit Madame de Chanzy, je la priai de recevoir cette foible marque de ma reconnoissance; elle l'accepta avec plaisir, & me dit que si, sans attendre une plus grande fortune que celle dont je jouissois alors, & que je serois toujours à même d'augmenter, je voulois donner la main à sa fille, elle y consentiroit vo-

lontiers ; je lui répondis que ce feroit remplir tous mes vœux, mais qu'il falloit auparavant, n'étant pas majeur, que je fiffe venir le confentement de mon oncle, qui étoit en même tems mon Tuteur, fans quoi nous ne pourrions paffer outre ; qu'à mon premier voyage au Fort-Royal, je prierois M le Marquis de Champigny d'écrire à ce fujet, & que j'étois perfuadé qu'en moins de fix mois, nous ferions en état de terminer une chofe qui me tenoit au moins autant à cœur qu'à elle ; qu'au furplus je la priois de confulter, & que fi elle voyoit jour à fe difpenfer des formalités ordinaires, je ferois le premier à hâter un bonheur fans lequel je ne pouvois vivre content. Madame de Norfoy arriva dans le moment, & notre converfation changea de fujet ; Madame de Chanzy lui montra fa cave, cela me donna occafion d'aller chercher le tabac qui étoit pour elle, que je lui remis, ainfi que celui qui étoit pour fon frere, auquel j'ajoutai la piece d'écorce d'arbre.

Il y avoit déjà une femaine que j'étois à Marie-Galante, où je m'enivrois

à chaque inſtant de plaiſirs toujours nouveaux, & toujours délicieux, (car ſe peut-il un état plus heureux dans la vie que d'aimer, d'être aimé & de ſe le témoigner ſans ceſſe) quand un ſoir avant de ſouper, nous vîmes arriver M. de Chanzy qui venoit du Fort Royal, où il avoit été mandé pour y être décoré de la croix de S Louis; ce fut ſa ſœur qui l'apperçût d'abord, nous l'en félicitâmes tous bien ſincérement. Après qu'il eût rendu à ſa famille les careſſes qu'il en avoit reçues, il me ſauta au cou, me témoigna la joie vive qu'il avoit de me voir de retour de mon voyage, me remercia de la derniere grace que l'on venoit de lui accorder à ma ſollicitation, indépendament de celles qu'il avoit déjà reçues, & me proteſta qu'il répandroit volontiers juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, pour me prouver ſa reconnoiſſance. Madame de Chanzy l'interrompit là, & lui dit, M. le Chevalier D***. ſe contentera bien, mon fils, que vous lui en faſſiez ſeulement le ſacrifice d'une partie; votre ſœur l'aime, il l'adore, & je conſens à l'union de ces deux cœurs

uniquement faits l'un pour l'autre : elle lui raconta ensuite tout ce qui s'étoit passé entre nous depuis l'instant que nous nous étions connus jusqu'à ce moment, elle lui fit valoir ma générosité, & termina par lui demander s'il se refuseroit à notre félicité ? Il s'en faudra bien, Madame, lui répondit-il, je suis trop charmé de trouver l'occasion de faire, dans la personne de mon meilleur ami, l'acquisition d'un beau-frere, que dès-à-présent je regarde comme tel, pour m'y opposer; mais je ne puis m'empêcher de plaindre Mademoiselle de Langady, qui depuis le départ de M. le Chevalier D***. est plongée dans la plus profonde mélancolie, & ne voit presque personne. Je sçais qu'elle l'aime, comment donc pourra t-elle survivre à sa douleur, quand elle sera informée que ma sœur lui a enlevé une proie sur laquelle elle avoit des espérances? C'est ce qui nous importe peu, dit Madame de Norsoy; après tout si son état vous touche, allez la consoler, & offrez-lui de remplacer M. le Chevalier D***. Madame a raison, ajoutai-je, & je ferai caution qu'elle ga-

gnera beaucoup à ce change. J'y songerai, repartit M. de Chanzy; mais je vous crois trop galant homme, si vous n'êtes pas dans le dessein de répondre aux sentimens que cette demoiselle a pour vous, de lui tenir au moins la parole que vous lui avez donnée de vous intéresser en sa faveur auprès de M. le Général, pour lui faire obtenir le défrîchement qu'elle demande. J'espere avoir l'honneur de la voir après demain; & pour commencer à me bien mettre dans son esprit, qu'il faut toujours gagner avant le cœur, je l'informerai de votre retour; & quoique faite pour donner des loix, je puis vous garantir que sous prétexte de vous solliciter, elle fera la premiere démarche pour contempler son vainqueur. Treve de raillerie, mon frere, lui dit Madame de Norsoy avec vivacité; non seulement je vous prie de ne point parler de M. le Chevalier à Mademoiselle de Langady, mais je vous exhorte encore de n'y point aller, ou vous me désobligeriez essentiellement; je vous connois, vous êtes né malin, & vous seriez enchanté de vous réjouir à ses

dépens & aux nôtres. Quand je vis que ma chere Victoire se fâchoit, je priai très-sérieusement M. de Chanzy de finir ce badinage, & je lui dis que je le croyois trop mon ami, pour craindre qu'il voulut m'offenser. Il se mit à rire, m'embrassa, en fit autant à sa sœur, & nous nous mîmes à table.

Il nous raconta en soupant qu'à son arrivé au Fort Royal, où il étoit allé avec M. de Poincy, ce Gouverneur en le présentant à M. le Marquis de Champigny, avoit dit à ce Général : Je suis bien aise, Monsieur, de vous faire connoître le meilleur ami de M. le Chevalier D***. & que ce Général lui avoit répondu en riant, dites aussi le plus rusé, mon cher cousin, car il nous a trompé l'un & l'autre pour l'obliger ; il y a réussi & je n'en suis pas fâché ; je vous avouerai même que j'ai fait venir M. de Chanzy exprès pour l'associer à l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, en conséquence des ordres que j'ai reçus de la Cour, & voilà la lettre du Roi que je lui remets telle qu'elle m'a été adressée par le Ministre.

M. de Chanzy nous ajouta que M.

de Poincy étoit presque tombé de son haut à cette nouvelle, que s'étant cependant un peu remis, il lui avoit fait un compliment très-froid; qu'il étoit retourné le lendemain au Gouvernement où il avoit reçu l'acolade de M. le Général qui avoit accompagné cette faveur de toutes les politesses imaginables, & l'avoit retenu à dîner; que le jour d'après il avoit été prendre congé de M. le Marquis de Champigny, & de M. de Poincy; qu'il s'étoit embarqué pour le Fort S. Pierre, où il avoit trouvé la patache du Roi qui étoit prête à faire voile pour Marie-Galante, où il ne comptoit pas trouver dans une seule personne un bon ami & un beau-frere. Nous passâmes le reste de la soirée le plus gayement du monde, d'autant mieux que nous pouvions dorénavant vivre sans contrainte, Madame de Norsoy & moi. M. de Prépont se retira à son bord & moi dans la chambre de M. de Chanzy, qui ne voulut pas absolument reprendre son lit, & qui se coucha dans son hamack.

Le lendemain Madame de Norsoy

fit appeller ſon frere par Tiou Tiou; lui montra les préſens que je lui avois faits, & lui remit ce que je lui avois donné pour lui, dont il vint dans le même inſtant me remercier. J'allai paſſer ſelon ma coutume une partie de la matinée dans la chambre de ma chere Victoire; le reſte de la journée ſe paſſa en viſites que la nouvelle décoration de M. de Chanzy lui attira.

Comme nous avions eu attention, M. de Prépont & moi, de donner avis à M. le Marquis de Champigny de notre arrivé à Marie-Galante, & de la campagne favorable que nous venions de faire; nous reçûmes ſur les cinq heures après midi les réponſes de ce Général, par leſquelles il nous mandoit que le plûtôt que nous pourrions nous rendre au Fort Royal ſeroit le mieux, attendu qu'il ſeroit bien aiſe que nous aſſiſtaſſions aux réjouiſſances qu'il alloit ordonner à l'occaſion de la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, dont il venoit d'être informé par le miniſtre.

Nous fîmes part de ces heureuſes nouvelles à toute la compagnie; elles ne tarderent pas à ſe répandre dans

la ville, & même aux environs, ce qui nous attira encore le lendemain beaucoup de monde pour en avoir la confirmation.

Nous fixâmes notre départ pour le Fort-Royal à trois jours de-là, & nous résolûmes, attendu que cette fête ameneroit beaucoup de monde dans cette ville, de nous y rendre avec notre Brigantin & une de nos barques, d'y faire rembarquer le surplus des chevaux & mulets dont nous ne nous étions pas défaits à Marie-Galante, & d'envoyer le sieur de Trainfort à la Guadeloupe avec notre autre barque, seulement chargée de ce qui étoit destiné ponr cette Isle, avec ordre, lorsqu'il auroit reçu ses fonds, de se rendre au Fort S. Pierre, où il nous attendroit.

Nous engageâmes M. & Madame de Chanzy, & Madame de Norsoy à venir avec nous pour participer à ces réjouissances; ils y consentirent avec d'autant plus plaisir que M. de Prépont offrit de procurer à ces dames un logement chez sa belle-sœur, & de donner un lit chez lui à M. de Chanzy; les choses ainsi arrangées,

& rien ne nous arrêtant plus à Marie-Galante, nous nous embarquâmes tous le premier décembre 1729, nous appareillâmes & fîmes voile pour le Fort-Royal, où nous arrivâmes le deux, à trois heures après midi.

Nous descendîmes à terre, nous fûmes conduire ces dames chez Madame de Saint-Ange, belle-sœur de M. de Prépont; elles eurent lieu d'être fort contentes de la reception qu'on leur fit, nous restâmes quelques momens avec elles; nous les quittâmes ensuite, & nous nous rendîmes avec M. de Chanzy au Fort. M. le Marquis de Champigny nous fit l'accueil du monde le plus flatteur, & à moi en particulier mille caresses. M. de Prépont l'instruisit de tout ce qui nous étoit arrivé dans nos voyages, il l'informa que ma bonne conduite, mon intelligence & mon bonheur l'avoient mis dans le cas de m'associer avec lui pour un quart dans sa Carguaison, & qu'il espéroit, si les choses continuoient à aller de même, qu'après la campagne prochaine, nous pourrions bien faire la traite à moitié. Ce Général me témoigna toute la satis-

faction qu'il avoit du compte favorable qu'il lui rendoit de moi, & il ajouta j'en trouverai donc enfin un parmi plus de trente que j'ai obligés qui profitera de ma bonne volonté. Il me demanda ensuite en riant, si je n'avois pas laissé mon cœur à S. Domingue ; cela m'auroit été bien impossible, lui répondis-je, Monsieur, puisque je ne l'avois pas emporté, & j'ai même à ce sujet un entretien particulier à vous demander, où la présence de M. de Prépont ne sera pas inutile. Je vous l'accorderai bien volontiers, me dit M. de Champigny, mais ce sera après que nos réjouissances seront finies, & pour lesquelles je vous ai fait venir de Marie-Galante ; elles commenceront Dimanche, & continueront pendant trois jours. Je lui demandai la permission de lui présenter la mere & la sœur de M. de Chanzy, je le veux bien, me répondit-il, & je serai charmé d'avoir occasion de les remercier de tout ce qu'elles ont bien voulu faire pour vous à ma considération. Il tira à l'instant à l'écart M. de Prépont, ils causerent ensemble l'espace d'une demi-heure, revinrent nous

joindre, & M. le Général s'adressant alors à M. de Chanzy, le pria à dîner pour le lendemain, me chargea d'engager Mesdames de Saint-Ange, de Chanzy & de Norsoy à lui faire aussi cet honneur; & il nous quitta pour aller à ses affaires. Nous descendîmes tous à la ville, nous nous rendîmes chez Madame de Saint-Ange, je m'y acquitai de ma commission, leur promis de les venir chercher le jour suivant; je restai environ une heure avec elles, & m'en allai au Fort, où je n'arrivai qu'aux portes fermantes.

Après souper M. de Champigny me fit passer dans son cabinet, où il m'anonça que M. de Prépont lui avoit avoué que j'étois éperdument amoureux de Madame de Norsoy, que j'en étois également aimé, que cette dame étoit douce, d'un mérite infini, qu'il la connoissoit, ainsi que sa famille, depuis très-longtems, & qu'il étoit persuadé que ce parti étoit à toutes sortes d'égards le seul qui pût me convenir par le rapport qu'il trouvoit dans nos caracteres. Il me conseilla ensuite de me consulter, & il

m'ordonna de lui déclarer au vrai si mon intention étoit de former cet établissement, parce que dans ce cas il en écriroit à mon oncle pour obtenir son consentement, afin qu'au retour de la seconde campagne que j'allois faire dans peu, on pût conclure ce mariage; mais qu'en même tems il m'avertissoit de bien prendre garde à l'engager dans quelque pas de clerc, qu'il auroit bien de la peine à me pardonner. Je suis tout consulté, lui répliquai-je, mon Général, il y a près d'un an que j'ai pris cette résolution, elle est ferme, inébranlable, j'y persisterai à jamais, & puisque vous ne vous lassez pas de m'accabler de bienfaits, accordez-moi, je vous supplie, la grace d'écrire par le premier vaisseau qui partira de ce Port, & soyez assuré que quelque chose qui arrive, je ne serai jamais assez ingrat pour abuser de vos bontés, & faire faire une fausse démarche à un aussi bon protecteur que vous. Je le serai toujours, mon cher enfant, me dit ce Général en me serrant entre ses bras, & en m'embrassant, soyez tranquille; je vous

promets d'écrire ces jours-ci. Mais mon Général, lui dis-je, ces dames ne sont ici que pour huit ou dix jours, trouverez-vous bon que pendant leur séjour, j'aille coucher chez M. de Prépont? J'y consens, me dit-il, mon ami, & j'en prierai moi-même cet Armateur.

Le lendemain matin, j'allai chez M. de Prépont, je l'informai de la couversation que j'avois eue la veille avec M. de Champigny, je le remerciai de ce qu'il avoit fait pour moi en cette occasion, je le priai de me continuer ses bons offices, de vouloir bien que j'allasse coucher chez lui, pendant que ces dames seroient au Fort Royal, & qu'à cet effet je ferois tendre un hamack dans la chambre de M. de Chanzy, afin de ne déplacer personne. Nous sortîmes ensuite, il s'en alla au Fort, & moi chez Madame de Saint-Ange. J'annonçai à Madame de Norsoy les bonnes dispositions dans lesquelles j'avois laissé M. de Champigny à notre égard, & la permission qu'il m'avoit donnée de souper tous les soirs avec elle; elle en alla faire part à sa mere qui étoit à

ſa toilette, j'aſſiſtai à celle de mon adorable Victoire, qui répondant à mes tendres careſſes, m'accabla des ſiennes. Heureux momens hélas! qu'êtes-vous devenus? Comme je donnois la main à cette aimable femme pour aller joindre Madame de Chanzy, arriverent M. de Prépont & M. de la Poterie, Aide Major du Fort S. Pierre, qui donnérent le bras à ces dames, j'offris le mien à Madame de Norſoy, & nous nous rendîmes au Gouvernement; je les préſentai à M. le Général, qui leur témoigna le plaiſir qu'il avoit de les voir, cauſa beaucoup avec elles, les engagea à honorer de leur préſence les fêtes qu'il alloit donner, & les conduſit dans un ſalon où ſe trouva M. de Poincy, qui ſans doute n'avoit pas été prévenu de notre arrivée, car ce fût, en vérité, un vrai coup de théâtre, que l'étonnement que fit paroître ce Gouverneur; mais comme il avoit beaucoup d'eſprit, il ne ſe démonta pas, & répondit très-gracieuſement à nos politeſſes. On fit faire une partie d'ombre à ces dames, nous dînâmes, & les reconduiſîmes enſuite chez elles, où nous

ſoupâmes avec M. de Prépont. En ſortant de table, Madame de Chanzy me pria de me rendre chez elle le lendemain avant de monter au Fort. J'y allai en effet, elle me communiqua ſes réflexions à l'occaſion des propos que l'on avoit déjà tenus, & que l'on ne manqueroit pas encore de tenir à Marie-Galante, à cauſe de mon aſſiduité à y aller à toute heure, & à y coucher, qu'elle croyoit qu'il étoit néceſſaire, pour fermer la bouche aux jâſeurs, de ne plus faire de myſtere de nos vues, & qu'elle me prioit de ſavoir de M. de Champigny ce qu'il penſoit à ce ſujet. Je lui répondis qu'il étoit plus convenable d'engager M. de Prépont à lui en parler, que j'allois le trouver, & que je le prierois de paſſer chez elle.

M. de Prépont, à qui je fis part de cette conférence, me donna parole de ſe rendre dans peu chez ces dames, & qu'il ne tarderoit pas à me joindre au Fort.

En arrivant au Gouvernement, on me remit une lettre de M. de Leſſeville, dans laquelle en étoit une de mon oncle ; ils m'apprenoient l'un &

l'autre la mort de mon frere que la petite vérole avoit enlevé en cinq jours, & que ma sœur avoit pris l'habit dans l'Abbaye Royale d'Etrun, où de son propre mouvement elle vouloit se faire Religieuse ; on me mandoit de repasser en France, où ma fortune seroit désormais assez honnête pour ne pas courir les risques d'en acquérir une plus grande ; on me recommandoit cependant d'en parler à M. le Marquis de Champigny, de me conformer à ce qu'il me prescriroit, & de les en informer. J'allai trouver dans l'instant ce Général, & en lui remettant mes lettres : Voilà, Monsieur, lui dis-je, une circonstance favorable pour écrire à mon oncle, vous êtes l'oracle à qui on a recours, que me conseillez-vous ? Quant à moi mes sentimens sont les mêmes, & je ne m'en départirai point. Lorsque ce Général les eût lues. Vous avez raison, me dit-il, mon cher enfant, je suis de votre avis. Je vous félicite de deux choses à la fois, de l'accroissement de votre petite fortune d'un côté, & de l'autre de ce qu'elle n'est pas capable de vous faire changer de

façon de penser. M. de Prépont arriva dans ces entrefaites, il l'emmena dans son cabinet, & me dit d'aller déjeûner. Je sentis bien que l'on vouloit du particulier, je n'en fus pas fâché, à cause de ce que cet Armateur avoit à lui dire, & attendu qu'en amour, il faut plus de force que dans aucune autre opération de la vie, & que j'ai toujours été bien éloigné de croire qu'il fallût se laisser mourir de faim pour donner des preuves de tendresse à celle qui en faisoit l'objet, ni que ce fût un moyen de lui plaire, que d'exposer sans cesse à ses yeux une figure languissante avec un corps décharné; j'exécutai à la lettre l'ordre que je venois de recevoir, dont certes mon estomac me sçut bon gré. J'allai ensuite rejoindre M. le Général, qui eût la bonté de me lire les deux lettres qu'il venoit d'écrire à M. de Lesseville & à mon oncle, elle se trouverent pressantes, convaincantes, telles enfin que je pouvois les desirer. J'écrivis les miennes en conformité, il les trouva bien, & les remit toutes à son Sécrétaire, pour les faire partir par la premiere occasion; il me

chargea d'inſtruire ces dames de tout ce que nous avions fait, & de les inviter de ſa part à dîner pour le lendemain qui ſe trouvoit un vendredi, jour de conſeil; nous paſſâmes enſuite dans le ſalon, où M. de Prépont m'attira dans l'embraſure d'une croiſée pour me dire que le Marquis de Champigny n'étoit point d'avis que l'on n'ébruitât rien qu'après qu'il auroit parlé lui-même, ce qui ſeroit d'un bien plus grand poids pour forcer les railleurs au ſilence.

Un inſtant avant de nous mettre à table, il vint un Capitaine de Navire de Nantes, demander à M. le Général ſes ordres pour la France, & nous lui donnâmes nos lettres, que nous mîmes auparavant ſous l'enveloppe de M. de la Badie, Commiſſaire Ordonnateur de la Marine dans ce Port.

Après le dîner nous prîmes congé de M. le Marquis de Champigny, & nous nous rendîmes chez Madame de Saint-Ange qui faiſoit une partie d'ombre avec Madame de Chanzy & M. de la Poterie. Je communiquai à Madame de Norſoy les lettres que j'avois reçues de France, la converſa-

tion que j'avois eue à ce ſujet avec M. le Général, & ce qui s'en étoit ſuivi, je lui dis auſſi que j'étois chargé de l'inviter à dîner pour le lendemain au Gouvernement, d'où j'étois bien perſuadé qu'elle reviendroit contente. Quand la partie fut finie, nous allâmes faire un tour de ſavanne, nous revinmes ſouper, & nous reſtâmes enſemble juſqu'à minuit.

Je ne montai le lendemain au Fort, que pour y accompagner ces dames, nous y arrivâmes même avant M. le Général, qui étoit au Conſeil, & qui à ſon retour nous trouva occupés à faire un piquet. Comme il étoit fort galant, il vint embraſſer ces dames, & je remarquai qu'il eut des diſtinctions particulieres pour Madame de Norſoy qui, à la vérité, méritoit bien la préférence ſur les autres. Je vis arriver un moment après, Madame de R***. & Madame d'Orſon ſa ſœur, ci-devant Mademoiſelle Julie, qui depuis trois mois étoit mariée, & avoit trouvé un parti fort avantageux. Comme j'aprochois d'elle pour lui en faire mon compliment, elle ſe répandit en reproches ſur ce que depuis

mon retour, je n'avois pas encore été la voir; qu'au ſurplus elle n'en étoit pas étonnée, parce qu'elle me connoiſſoit aſſez, pour ſavoir que mes nouvelles amies me faiſoient aiſément oublier les anciennes; mais au moins, ajouta-t'elle, en riant, je me flatte que vous ſerez plus diſcret que conſtant; car il ſemble, en vérité, que j'aye de tout tems été réſervée pour vivre avec des jaloux. Vous pouvez d'autant plus compter ſur moi, Madame, lui ré-dondis-je que je ſuis dans le cas de vous demander la même grace, & je vous promets d'ailleurs, d'aller réparer dans peu mes torts à votre égard. Le reſte de la compagnie arriva ſucceſſivement, nous nous trouvâmes trente-deux perſonnes, parmi leſquelles étoient M. d'Orgeville, Intendant, M. de Brach, Gouverneur du Fort S. Pierre, & M. de Poincy. Il y eut deux tables, & M. de Champigny, relativement à ſes vues, voulût que, contre mon uſage, je me plaçaſſe à la ſienne. Les mets étoient exquis, les vins excellens, les convives aimables, & conſéquemment la joie générale. Quand on eut ſervi le deſſert,

M.

M. de Champigny prit un verre de vin de Champagne, & s'adressant d'abord aux dames, ensuite aux autres, il porta la santé des deux futurs époux, en me nommant ainsi que Madame de Norsoy; & il ajouta, au moins, Messieurs, c'est moi qui suis l'entremetteur de ce mariage, il ne peut se faire sous de plus heureux auspices que ceux de la naissance de M. le Dauphin, dont nous commencerons les réjouissances Dimanche, auxquelles je vous invite pendant les trois jours qu'elles dureront. Comme, hors nous, personne ne s'attendoit à cela, tout le monde fut étonné; cependant les choses se passerent au mieux: nous reçûmes des complimens de félicitation sans fin. Etoient-ils sinceres? j'en doute; mais si on glosa, ce fut à part soi, & nous ne nous en embarrassâmes pas. On passa le reste de l'après-midi à jouer, & nous nous en retournâmes à la ville sur les sept heures du soir.

On ne peut se représenter la joie que Madame de Chanzy me fit paroître à notre retour, elle étoit d'autant mieux fondée, qu'il y avoit déjà

du tems que cette dame étoit informée que l'on ne nous épargnoit pas dans les sociétés; elle soupçonnoit fort M. de Pindré, dont elle n'ignoroit pas la basse jalousie, & il n'étoit pas le seul qui fût dans ce cas; c'est pourquoi elle avoit eu tant à cœur de faire cesser un mystere, qui par les suites, auroit peut être été la cause que son fils se seroit coupé la gorge avec quelqu'un de ces mauvais plaisans. Madame de Norsoy de son côté, que par la beauté de mes procédés, je venois de confirmer dans les bonnes idées qu'elle avoit de moi, ne mit plus de bornes à ses caresses, dont elle m'accabloit, ainsi que toute son aimable famille. Nous passâmes la soirée ensemble, & le lendemain je me rendis de fort bonne heure au Gouvernement; je remerciai M. le Général de ce qu'il avoit bien voulu faire pour nous la veille, à quoi ces dames avoient été des plus sensibles; je dînai avec lui, je retournai à la ville, & allai, à mon ordinaire, passer la soirée chez Madame de Saint-Ange.

Le lendemain, Dimanche, nous allâmes, M. de Prépont & moi, dîner

au Fort, après lequel nous en descendîmes pour aller prendre ces dames, que nous conduisîmes à la Paroisse pour y entendre les vêpres. M. le Général y arriva peu après nous, accompagné de M. de Brach, de M. de Poincy & des principaux Officiers de la Garnison, précédé & suivi par ses gardes; M. l'Intendant marchoit ensuite précédé par ses Hoquetons; il étoit accompagné de tous les membres du Conseil Supérieur, qui étoient suivis des autres Officiers de judicature, & la marche étoit fermée par un détachement de la Garnison, composé de François & de Suisses, leurs Officiers à la tête; il se rangea en bataille devant la principale porte de l'Eglise. Après les Vêpres, on entonna le *Te Deum*, pendant lequel ce détachement fit trois décharges, & le Fort trois salves de toute son artillerie. Ce cortége retourna au Gouvernement dans le même ordre qu'il étoit venu. Nous ne tardâmes pas à nous y rendre, ainsi que tous les autres invités. On y donna un Pharaon auquel je pontai de moitié avec Madame de Norsoy, nous y gagnâmes beau-

coup; & comme nous ne fûmes pas les ſeuls heureux, il s'en fallut très-peu qu'on ne fît ſauter la banque. On ſoupa à dix heures; il y eut cinq tables, toutes magnifiquement ſervies; on y célébra les ſantés du Roi, de la Reine, & de Monſeigneur le Dauphin, à chacune deſquelles on fit une décharge de vingt-un coups de canons. On commença le bal à minuit qui dura juſqu'à cinq heures, les rafraîchiſſemens ni furent point épargnés & nous nous en retournâmes aux portes ouvrantes.

Le Lundi & le Mardi ſuivant, tout le monde ſe rendit au Fort à midi; il y eut un grand dîner, jeu, bal & *médianox*. M. de Champigny fit diſtribuer pendant ces deux jours une livre de viande, une bouteille de vin, & un demi-eſcalin à chacun des ſoldats de la Garniſon; on dreſſa des tentes ſur la place d'armes, ſous leſquelles on mit des tables garnies de pâtés, jambons, daubes, langues fourrées, & autres viandes froides, deſtinées pour le peuple qui alloit & venoit; au deux bouts de chacune de ces tables, il y avoit un factionnaire

pour maintenir le bon ordre : enfin ce Général égala au moins, s'il ne surpassa pas, les plus grands Seigneurs, qui par leurs places se trouverent dans le cas de donner des preuves de leur zele & de leur amour pour un aussi grand, aussi bon, & aussi généreux Monarque que Louis le bien aimé.

Toutes ces réjouissances finies, un chacun fut bien aise de se reposer un couple de jours. Quatre ou cinq après, M. de Prépont vint avertir Madame de Chanzy que la patache du Roi partiroit dans peu pour Marie-Galante, & il lui conseilla d'en profiter; en conséquence elle se détermina à aller le lendemain prendre congé de M. le Marquis de Champigny, & à partir le jour suivant pour le Fort S. Pierre. Nous étions si habitués, Madame de Norsoy & moi à vivre ensemble que nous ne pouvions nous résoudre à nous quitter, & quoique nous nous contraignissions beaucoup, pour ne pas laisser paroître notre affliction, nos yeux nous trahissoient souvent malgré nous, par les larmes qui s'en échappoient, ce qui faisoit rire par fois M. de Prépont, dont

nous ignorions les idées. Enfin le départ étant décidé je conduisis ces dames au Gouvernement pour faire leurs adieux à M. le Général qui les assura qu'elles pouvoient compter sur lui dans toutes les occasions où il pourroit les obliger, & il les engagea à rester à dîner. Nous apprîmes que M. l'Intendant & Messieurs les Gouverneurs étoient partis ce jour-là même pour retourner chez eux, afin d'y faire les préparatifs nécessaires pour l'exécution des fêtes qu'ils s'étoient aussi proposés de donner. M. de Prépont survint comme nous allions nous mettre à table; pendant le repas, il demanda à M. de Champigny s'il n'avoit pas besoin de moi : Aucunement, dit ce Général, cela étant, ajouta cet Armateur, comme il ne m'est pas nécessaire non plus pour la vente de notre Carguaison, que je ferai bien seul, & que je sais qu'il a assez de confiance en moi, pour me laisser ses intérêts entre les mains, il ne faut pas avoir la cruauté de le séparer d'avec ces dames, d'autant qu'il le sera assez longtems pendant la campagne prochaine; ainsi je vous supplie, Mon-

ſieur, de trouver bon qu'il s'en aille avec elles. J'y conſens de tout mon cœur, répondit ce Général, & quand il ſera utile, je le manderai.

Comme j'avois quelques arrangemens à prendre, nous différâmes notre départ d'un jour. Je profitai de ce délai pour aller faire une viſite de bienſéance à Meſdames de Rupert & d'Orſon, je ſoupai la veille au Gouvernement, & avant d'aller coucher, je fis mes adieux à M. le Général, qui m'embraſſa tendrement & me ſouhaita un bon voyage. Le lendemain je deſcendis à la ville aux portes ouvrantes, j'allai chez M. de Prépont, où je trouvai ces dames qui avoient été engagées à y aller déjeûner. Je n'oubliai pas de faire des remercîmens bien ſinceres à cet Armateur, de ce qu'il m'avoit procuré un voyage ſi agréable. Après le déjeûner, il nous conduiſit ſur le bord de la mer, il nous promit que lorſqu'il ſeroit un peu débarraſſé de ſes affaires, il viendroit paſſer une quinzaine de jours avec nous. Nous prîmes un canot de Négre, & nous partîmes pour le Fort S. Pierre, où nous arrivâmes vers

midi. Nous allâmes dîner à l'Intendance, & de-là coucher dans la maison de M. de Prépont, dont M. de Trainfort, qui y logeoit, fit les honneurs. Nous fûmes le lendemain dîner chez M. de Brach, & le jour d'après, nous nous embarquâmes dans la patache; nous appareillâmes tout de suite, & portâmes le Cap sur Marie-Galante, où nous arrivâmes après une traversée de trente-six heures. Nous descendîmes à terre, & nous nous rendîmes au logis de Madame de Chanzy, & comme ces dames étoient très fatiguées de ce trajet, quoique court, elles furent se coucher, & nous ne tardâmes pas, M. de Chanzy & moi, à en faire autant, après avoir préalablement soupé.

Il ne m'est gueres arrivé de gouter si bien les douceurs du sommeil que cette nuit-là, je ne me levai qu'à dix heures, & tout le monde étoit déjà rendu au salon quand j'y descendis. Madame de Chanzy me proposa d'aller passer le tems que je resterois à Marie-Galante à l'habitation de son fils; elle me fit entendre que nous y serions plus tranquilles, que cela ne

nous empêcheroit pas de voir quelqu'un de tems à autre, sauf à revenir quand l'ennui s'empareroit de nous ; j'y consentis avec d'autant plus de plaisir, que je savois bien que nous y jouirions d'une liberté plus grande qu'à la ville, & que nous n'y serions pas exposés à y voir si fréquemment des visages importuns ; mais je lui fis observer aussi qu'il convenoit, qu'auparavant, nous allassions, M. de Chanzy & moi, faire une visite à M. de Poincy ; & en conséquence de cette résolution, nous nous y rendîmes sur les quatre heures après midi. Quoique nous sçussions, à n'en point douter, qu'il ne nous aimoit pas beaucoup depuis que M. de Chanzy avoit eu la préférence sur M. de Pindré son protégé ; il nous reçut cependant très-bien, & il nous invita même d'assister, avec Mesdames de Chanzy & de Norsoy, à la fête qu'il devoit donner dans quelques jours. Il n'auroit pas été décent de nous y refuser, nous le remerciâmes donc, & lui donnâmes notre parole de nous y trouver, ainsi que ces dames, si leur santé, qui étoit alors assez altérée, se rétablissoit ; nous prîmes

congé de lui, & nous nous rendîmes au logis. Nous eûmes bien de la peine à gagner Madame de Chanzy, car elle avoit encore le cœur gros de tous les propos que l'on avoit tenus ; mais à force de raiſons & d'inſtances de notre part, & d'un peu de complaiſance de la ſienne, nous parvinmes à la déterminer.

Pendant les deux jours qui précéderent cette fête, nous fûmes accablés de viſites, & par conſéquent de complimens de félicitation, d'autant plus ennuyeux qu'ils n'étoient pas ſinceres. M. de Poincy nous les avoit attirés en publiant à ſon retour dans cette Iſle la nouvelle de notre prochain mariage. Nous nous rendîmes chez lui au jour marqué ; tout ſe paſſa au mieux, & avec toute la grandeur dont ce Gouverneur étoit capable ; ces dames ne voulurent pas reſter au bal, & s'en excuſerent ſur leur mauvaiſe ſanté, & elles prévinrent même que le lendemain elles partiroient pour aller prendre l'air pendant quelques ſemaines à l'habitation de M. de Chanzy ; nous leur donnâmes la main, & retournâmes au logis.

Le lendemain matin Madame de Chanzy ſe fit porter dans ſon hamack, Madame de Norſoy monta ſon cheval qui étoit devenu ſuperbe par le repos qu'il avoit pris durant notre abſence, & M. de Chanzy & moi les accompagnâmes à pied, attendu que nous n'avions qu'un cheval, & que par une politeſſe réciproque, nous ne le voulûmes monter ni l'un ni l'autre, ce qui ne fit pas de peine à Tiou Tiou, qui vint deſſus à l'habitation.

Nous y paſſâmes huit à dix jours ſans deſirer n'y voir perſonne; nous nous occupions, M. de Chanzy & moi, à aller tous les matins à la chaſſe; les dames venoient auſſi quelquefois avec nous jouir de l'agrément de la pêche, que nous faiſions dans une petite riviere à l'extrémité du plus joli bois du monde, où elle ſe tenoient à l'ombre; le reſte du tems ſe paſſoit à viſiter & conduire les ouvrages de la ſucrerie, à la table, au jeu, à la promenade & au lit; mais la ſatisfaction, l'aimable tranquillité & la douce aménité qui régnoient parmi nous, ne furent pas de longue durée, & ne tarderent point à être troublées par l'ha-

bitude de se voir sans cesse, d'être toujours ensemble, de n'avoir plus rien de nouveau à se dire, & enfin par une trop grande uniformité dans les plaisirs, ordinairement peu goûtés des jeunes gens, quand ils ne sont ni variés ni bruyans; nous nous apperçûmes d'un vuide affreux que l'amour seul n'étoit pas capable de remplir. Madame de Norsoy fut la premiere à m'en parler & à proposer, non de retourner à la ville, mais de voir nos voisins, & de nous communiquer davantage que nous n'avions fait jusqu'alors; mes sentimens étoient trop conformes aux siens, pour ne point les approuver. M. de Chanzy les appuya, & Madame sa mere, par complaisance, y acquiesça.

Nous nous déterminâmes donc en conséquence, à aller le jour d'après & les suivans, faire quelques visites, & entr'autres celle de Mademoiselle de Langady, qui étoit d'autant plus indispensable qu'elle ne pouvoit pas ignorer mon retour. Malgré toute ma tendresse pour Madame de Norsoy, je ne pouvois être insensible aux charmes de cette demoiselle, mon amour

propre se trouvoit si flatté de me savoir aimé d'elle, que je n'aurois pas tardé à lui rendre le tribut qu'elle méritoit, si je n'avois pas toujours eu sous les yeux Madame de Norsoy, qui ne m'abandonnoit pas un instant. Elle me fit toutes les amitiés imaginables, ne manqua pas de remettre sur le tapis l'article du défrîchement, & me somma de ma parole. Je ne pus donc m'y refuser, je lui dressai sa requête, je l'accompagnai d'une lettre pour M. le Marquis de Champigny, & je lui conseillai d'aller elle-même la rendre à ce Général, après avoir vû auparavant M. de Prépont, à qui j'écrivis aussi, & fis écrire par Madame de Norsoy, pour le prier de se donner la peine de la présenter, & de se joindre à nous pour lui faire obtenir une grace, qui dans le fond, ne pouvoit préjudicier en rien. Elle profita du retour de la patache pour se rendre au fort S. Pierre, où elle vit M. de Prépont qui la conduisit au Fort-Royal chez M. le Général, qui après quelques petites difficultés qu'elle sçut applanir, lui accorda l'effet de sa demande; elle retourna ensuite

au Fort S. Pierre, où elle n'eut pas de peine à faire ſigner cette conceſſion à M. Panier d'Orgeville, & elle revint au bout de quinze jours nous faire ſes remercimens.

Pendant près de quatre mois que je reſtai à l'habitation de M. de Chanzy, nous ne fûmes que deux fois à Marie-Galante, y paſſer ſeulement quelques jours ; nous demeurâmes le reſte du tems à la campagne, où nous menâmes la vie du monde la plus agréable. Nous voyions ſouvent nos voiſins, nous allions alternativement les uns chez les autres, & par ce moyen, nous trouvâmes le ſecret de prévenir l'ennui. Mais une lettre que je reçus de M. le Marquis de Champigny, mit fin à tous nos divertiſſemens ; il me mandoit de ne pas différer d'un inſtant à me rendre au Fort-Royal, par la barque, dont le Patron me remettroit ſa lettre. Je la communiquai à Madame de Norſoy, qui en fut très-allarmée ; mais comme elle étoit fort raiſonnable, je parvins facilement à calmer ſon affliction, en lui faiſant entendre que ce ſeroit là ma derniere campagne, abſolument néceſſaire à notre

bien être, qu'ensuite nous ne nous quitterions plus.

Nous revinmes le même jour coucher à la ville, j'allai le lendemain matin faire mes adieux à M. de Poincy & prendre ses ordres ; le jour d'après nous nous réitérâmes, ma chere Victoire & moi, toutes les protestations ordinaires entre deux amans qui vont se séparer pour quelque tems. Je m'embarquai, on appareilla, & nous portâmes le cap sur le Fort-Royal, où nous arrivâmes le surlendemain à huit heures du matin; nous mouillâmes dans le Port, je descendis à terre, & je me rendis au Gouvernement.

M. le Marquis de Champigny eut la bonté de m'informer qu'en conséqu'ence des arrangemens pris entre la Cour de France & celle d'Angleterre, il avoit reçu une lettre du Ministre, qui lui enjoignoit d'ordonner l'évacuation de tous les François qui se trouveroient établis dans les Isles Caraïbes de Sainte-Lucie, de S. Vincent, & la Dominique; & qu'il attendoit incessamment au Fort-Royal une patache angloise qui devoit amener le Mylord Aubry, chargé à cet effet de

l'exécution des ordres de sa Cour ; il me dit aussi que de son côté, il avoit fait choix pour cette expédition du Major Général Karny, que M. de Prépont devoit conduire dans son Brigantin qu'il venoit de faire armer ; qu'il m'avoit mandé exprès pour être de ce voyage, qui n'auroit rien que d'agréable pour moi, & qu'à notre retour, il profiteroit de cet armement pour aller faire sa tournée à la Grenade qui, alors, dépendoit du Gouvernement Général ; & qu'après l'avoir reconduit au Fort-Royal, nous pourrions encore faire une campagne à Curaçao, Isle de la mer du nord, appartenante aux Hollandois, attendu qu'il n'y avoit pas d'apparence (à cause que la saison seroit trop avancée) que nous pussions aller faire la traite sur les côtes d'Espagne, & que M. de Prépont venoit d'écrire à ses Correspondans, afin qn'ils ne l'attendissent pas cette année ; ce Général m'ajouta que dans cet interval il espéroit recevoir des réponses aux lettres qu'il avoit écrites, ainsi que le consentement de mon oncle, pour conclure mon mariage avec Madame

de Norſoy, que j'eus ſoin d'inſtruire avant mon depart de tout ce qui s'étoit paſſé depuis que j'étois éloigné d'elle.

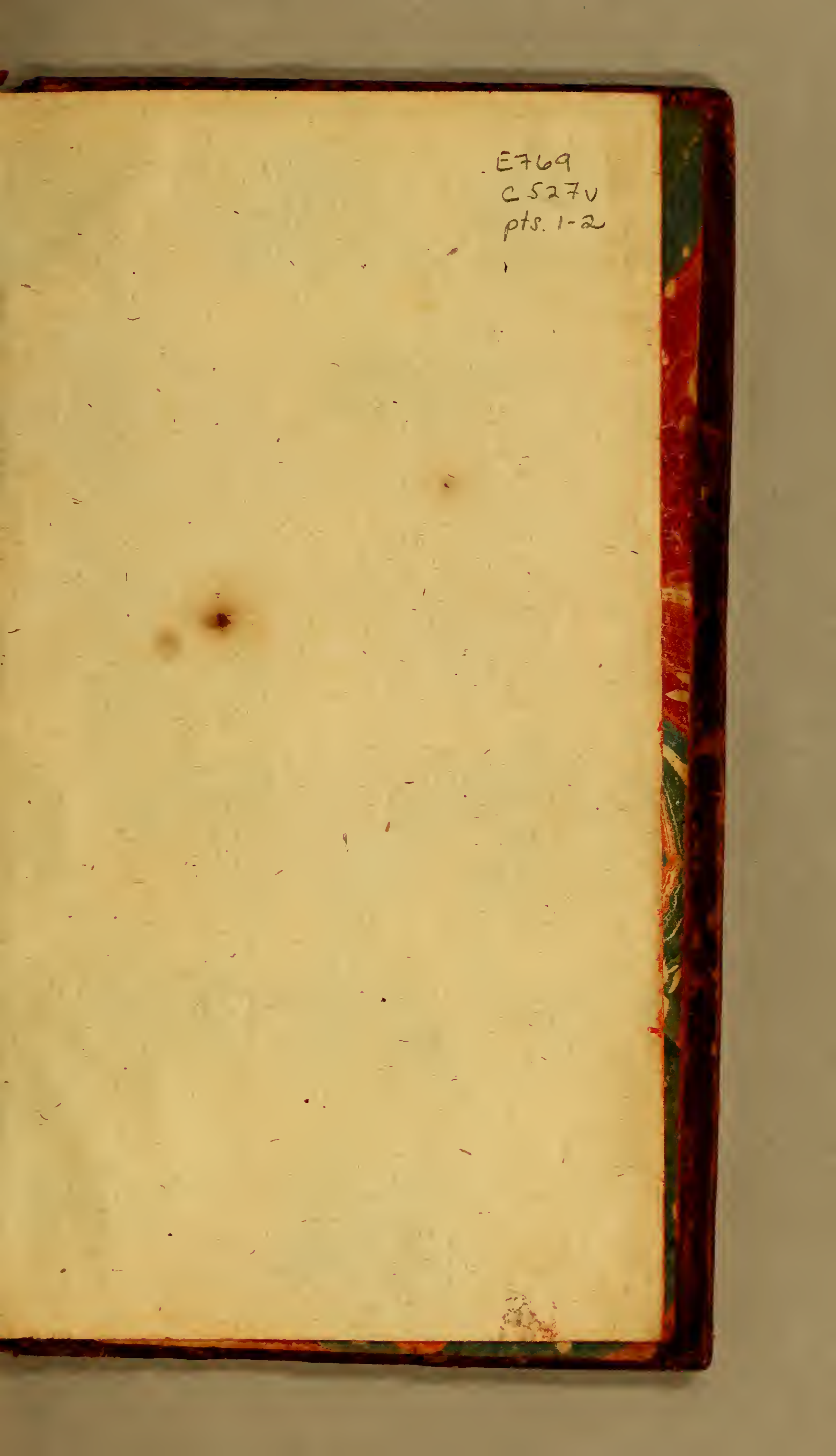
Il n'y avoit pas deux heures que j'étois arrivé, quand M. de Prépont vint au Fort; dans l'entretien particulier que j'eus avec lui, il ne me parut pas fort content de la préférence que l'on lui donnoit ſur d'autres pour cet armement, qui effectivement lui portoit un préjudice notable dans ſon commerce, & dérangeoit d'ailleurs ſes autres affaires; mais comme il avoit intérêt de ne pas rompre en viſiere à M. le Marquis de Champigny, il ne jugea pas à propos de ſe refuſer aux deſirs de ce Général.

Au bout de cinq à ſix jours, la patache angloiſe mouilla dans la rade du Fort-Royal. Le Mylord Aubry & tous les Officiers de ce vaiſſeau deſcendirent à terre, & vinrent rendre viſite à M. le Général, qui pendant qu'ils reſterent dans cette Iſle, les régala avec ſa magnificence ordinaire. Ils nous donnerent auſſi à dîner à leur bord, nous traiterent très-bien, & avec le punch qu'ils nous firent boire,

ils prirent bien leur revanche du vin de Champagne que nous leur avions verſé.

Lorſque notre Brigantin fut prêt, nous prîmes congé de M. le Général ; nous appareillâmes le 12 Mai 1730, ſur les quatre heures après midi, & accompagnés de la patache angloiſe, nous fîmes voile pour le Fort Saint-Pierre, où nous devions d'abord nous rendre avant d'aller à S. Vincent, une des trois Iſles Caraïbes dont j'ai déjà fait mention ci-devant.

Fin de la ſeconde partie.


E769
C527v
pts. 1-2





